

UNIVERSITY OF TORONTO



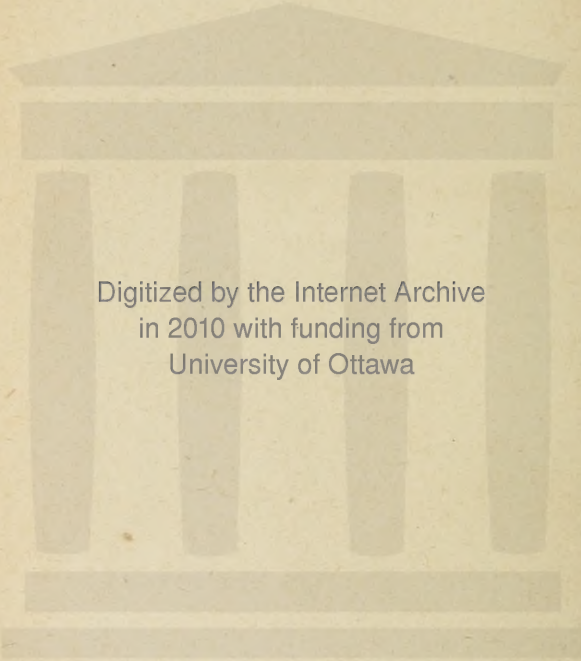
3 1761 00889542 7

DT
549
.4

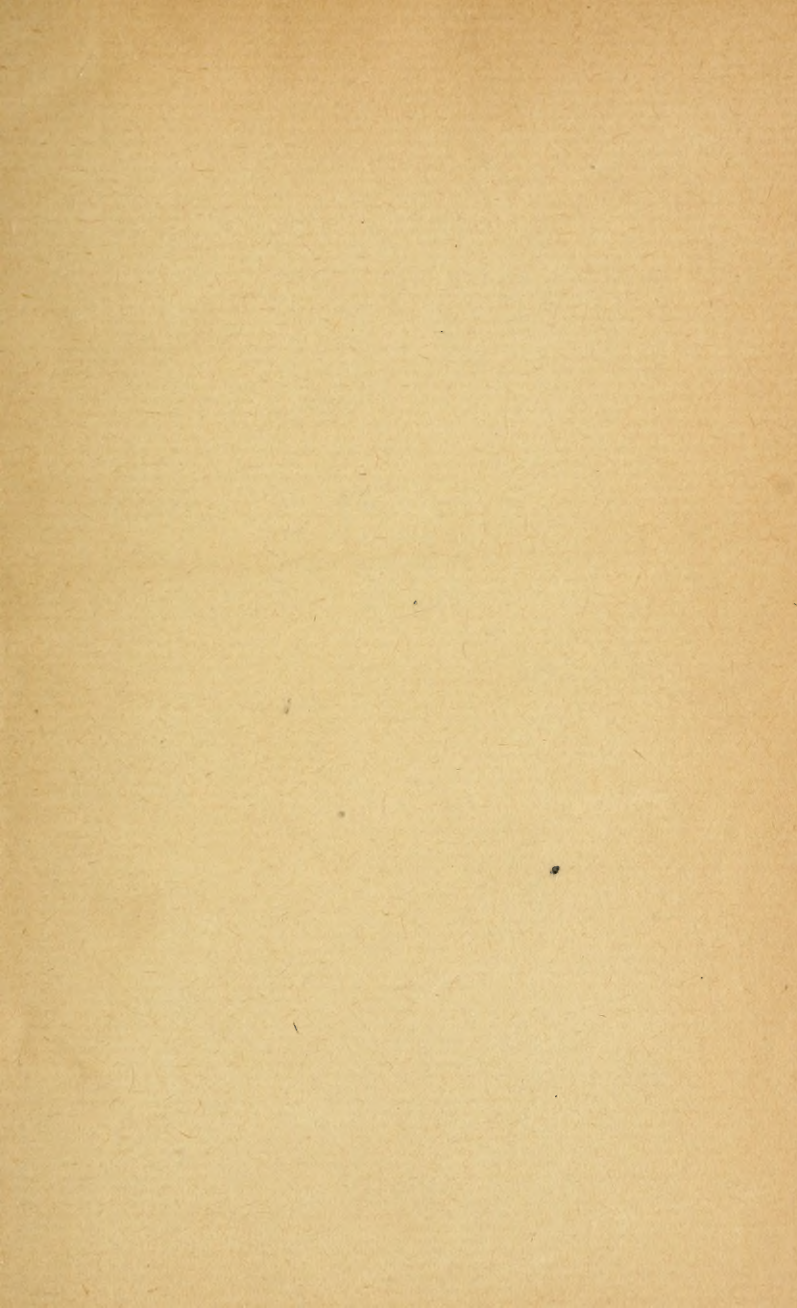
C6
Roba







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

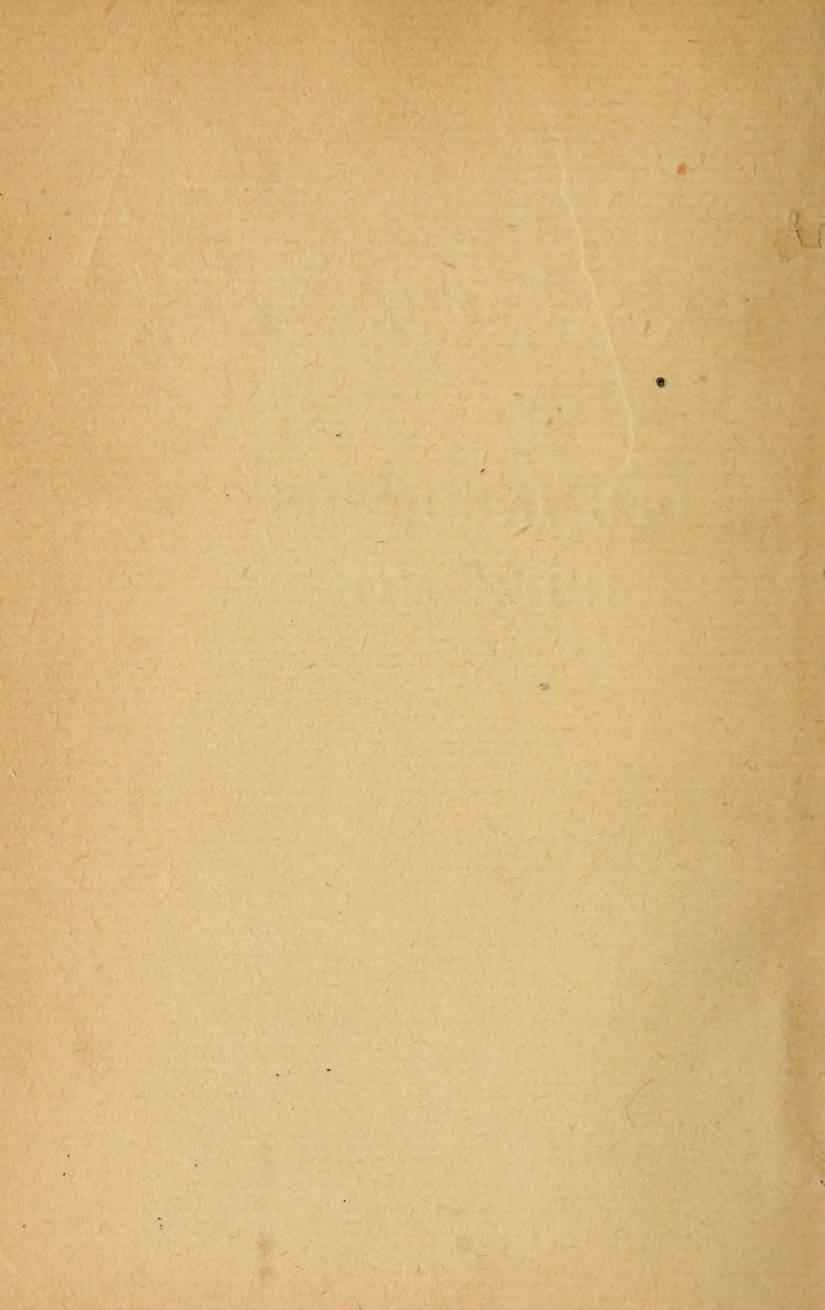


COPYRIGHT 1920
BY EDITIONS DE
LA SIRÈNE, PARIS

UOT

22/2/21

DES INCONNUS
CHEZ MOI



LUCIE COE.

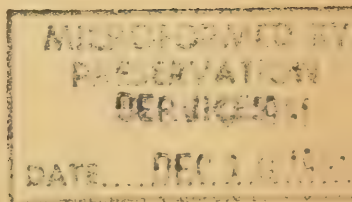
DES INCONNUS CHEZ MOI



167656.

24. 11. 21

PARIS,
AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE,
7, RUE PASQUIER, 7.
M. DCCCC.XX.





DT

549

•4

C6

PREFACE

IL m'est arrivé, au cours de ces dernières années, une aventure surprenante : dans une contrée des mieux explorées, la région de la France méditerranéenne, je me suis trouvée tout à coup en présence d'êtres inconnus, au sujet desquels ni mon expérience personnelle ni la science en général n'ont pu me fournir de renseignements.

D'après la couleur de leurs corps de forme humaine, j'ai cru devoir chercher sur eux des précisions en regard du mot : nègre. Mais celles que j'ai trouvées ne correspondent pas à mes observations. Buffon seul, dans un chapitre de son Histoire naturelle, émet quelques idées qui peuvent se rapporter à mes sujets : « ... Ils [les nègres] sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéants, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite. Qu'on les nourrisse bien et qu'on ne les maltraite pas : ils seront contents, joyeux, prêts à tout faire, et la satisfaction de leur âme sera peinte sur leur visage. Qu'on les traite mal, ils prendront le chagrin fort à cœur et périront quelquefois de mélancolie... Ils supportent très aisément la faim ; pour vivre trois jours, il ne leur faut que la portion d'un Européen pour un repas.... »

Néanmoins, ces traits appartenant à nombre d'espèces vivant sur la terre, j'ai pensé que leur

rapport avec mon objet n'était que le fait d'une simple coïncidence.

Après mes lectures, je n'ai donc trouvé d'autre avantage au mot nègre, pour désigner mes étranges visiteurs, que celui de révéler qu'ils sont noirs. Cet avantage ne paraît pas très précieux quand on songe que nos longues relations avec des chats, des poules, des chevaux noirs, par exemple, ne nous ont pas fait éprouver le besoin de les qualifier de nègres.

Ce qui nous empêcherait, d'ailleurs, de le faire, est que le mot nègre n'est pas demeuré un simple vocable d'usage pratique, et ne saurait s'appliquer à des objets réels. Aussi poétiquement que le mot « colombe » qui évoque la blanche paix, l'innocence, l'amour divin, le mot « nègre », en effet, symbolise inversement parmi nous, la frénésie brutale, la laideur satanique et autres chimères nocturnes.

Les vivants enfants du soleil que j'ai rencontrés ne pourraient donc s'évoquer, sur la couverture de ce livre, par le même mot qui nous repousse, depuis l'enfance, comme synonyme de cabinet noir et de croquemitaine.

En outre, ce mot étant employé par les colonisateurs inséparablement d'épithètes péjoratives, comme dans cette expression courante: « sale nègre », ses destinataires, faute de savoir le latin, le prennent pour une insulte de même sens que celle de « fils de truie », mais plus infamante, le monstre « nègre » étant d'une laideur indéfinie.

L'appellation de « tirailleurs sénégalais », que j'ai examinée ensuite, ne m'a pas moins déçue.

A première vue, d'après les mouvements en groupe et quelques détails de toilette des nou-

veaux venus, il semblait que cette désignation dût leur convenir. Mais quand j'ai pris connaissance des livres et articles écrits sous ce titre, tous pittoresques et martiaux, je me suis vue en présence d'une nouvelle fable, ou plutôt de l'ancienne fable du Chamite, modernisée.

Le tirailleur sénégalais y est un soldat-Diable ou soldat-Bête qui croque les ennemis et lèche les pieds de son chef ; tels ces dragons apprivoisés qui servent de soubassements aux trônes des Bons Dieux. Le tirailleur sénégalais, c'est le diable militarisé, la plus belle conquête du colonisateur depuis le diable domestiqué des Américains.

Cette deuxième qualification ne pouvant nullement s'appliquer aux paisibles individus que je fréquentais, j'ai consulté successivement des ouvrages spéciaux et de hautes compétences, à propos des mots : Sénégalais, Guinéens, Dahoméens, Congolais, etc., concurremment avec ceux, plus précis, de : Ouolofs, Sarakolés, Toucouleurs, Foulahs, Bambaras, Malinqués, Soussous, Kisiens, Baoulès, Batékés, etc., etc...

Mais l'attribution de noms ethniques à mes compagnons de trois années est aussi vaine pour évoquer leur âme que celle, à nos oiseaux, du nom de leurs familles serait vaine pour évoquer leurs ailes.

Je me contente donc d'indiquer dans mon titre l'inutilité de mes recherches, laissant au lecteur le soin de nommer les personnages d'après leur description. Pour moi, si je risquais un nom sur leurs figures, morales et physiques, ce serait le mot « hommes », ou « hommes souriants », que j'écrirais avec une petite lettre, humblement. comme on écrit des arbres, ou des raisins, ou des

raisins sucrés; tandis que je désignerais les personnes de notre société habituelle par les mots : Hommes, avec un grand H, Surhommes, Héros, Saints, Demi-Dieux, ou Dieux.

Je ne voudrais pas que les lignes précédentes fissent croire que j'ai entrepris mon ouvrage dans un but scientifique, ou humanitaire. Je ne m'attribue pas d'aussi grande mission, ni d'ailleurs aucune mission d'instruire ou de distraire mes contemporains. C'est pourquoi l'on ne trouvera dans ce livre aucune de ces descriptions de tabagies, d'ivrogneries, de vols et de viols, si réjouissantes et pittoresques, qui ornent les compositions des amis de l'humanité. Mon point de départ fut tout égoïste. J'habitais, avec ma famille, la petite villa « les Cistes », au bord de la forêt de l'Estérel, en Provence ; je m'y livrais à des occupations journalières de jardinage, d'élevage et d'art pictural, lorsque les inconnus dont j'ai parlé m'ont arrêtée dans la voie de mes pensées habituelles par leur charme, et m'ont chargée, soudain, d'une émotion si lourde, qu'on eût dit d'un trop volumineux bouquet de lilas blanc et rose dont il fallait bien déposer quelques branches, ici, pour pouvoir continuer mon chemin.

DEPUIS la déclaration de guerre, les relations, déjà peu actives, que nous entretenions avec quelques-uns de nos voisins, fermiers ou propriétaires de villas, se sont encore ralenties.

Les débats sur les opérations militaires, en honneur chez eux, nous ayant paru vains, nous ne leur adressons plus que des propos banals sur la température ou sur les récoltes, en passant.

Au printemps de l'année 1916, il y a longtemps que nous ne fréquentons plus que chez les arbres et les arbustes de cette haute campagne de Fréjus, coiffée de l'Estérel, que nous avons choisie. C'est d'eux seuls que nous nous entretenons, mon mari, mon père, mon fils et moi ; à chaque instant nous rappelons leurs goûts, leur physionomie mobile selon les saisons et les heures. Nous en avons fait nos amis.

Ces circonstances expliquent l'émoi avec lequel nous apprenons qu'à peu de centaines de mètres en avant et en arrière de notre jardin, vont être bientôt entrepris les déboisements et terrassements nécessaires à la construction de camps spacieux de tirailleurs sénégalais.

Nous ressentons contre ces envahisseurs du Sud, nos défenseurs improvisés, une colère peu patriotique.

Une journée l'exaspère particulièrement, celle du 10 avril, où nous voulons aller constater les progrès du sinistre déjà signalé. Nous nous rendons en famille dans l'une des régions condam-

nées. C'est un bois d'oliviers quatre fois centenaires et d'aussi antiques genévriers.

De même que l'écorce des gros troncs nerveux est fleurie d'imperceptibles mousses qui la veloutent, de même, le sol, entre les arbres et les arbustes, est fleuri de lavandes bleues, de thyms roses, de cistes blancs et rouges, si tassés qu'ils ne forment plus qu'un épais tissu chatoyant.

Il ne faut pas dire que ce paysage est un beau motif de peintre : cette volupté lasse des grands bras des oliviers, cette ardeur des genévriers raidis, cette expansion puérile de toutes les petites fleurs qui jouent à leurs pieds, sont une expression éloquente de cette tiède journée de printemps. C'est une œuvre d'art parfaite, à laquelle un peintre serait aussi sacrilège de substituer sa main qu'un jardinier la sienne.

Or, voilà que dans cette matière d'apparence intangible, immortelle, les équipes de l'entreprise militaire se sont engagées. Nous les voyons arracher les cistes qu'ils amoncellent, nous les voyons s'attaquer aux vieux arbres.

Déjà la tache est aussi révoltante qu'une éraillure dans une œuvre de Puvis de Chavannes, aussi laide que la maculature, sur une neige neuve, d'un piétinement boueux de chevaux.

Quand nous avons franchi, pour quitter ce champ de bataille, les cadavres de deux grands oliviers, je ne peux plus m'éloigner sans remords. Je me sens rappelée en arrière par ma dernière vision. Les victimes ne sont-elles pas mes amis ? N'est-il pas quelque chose à faire pour elles ? Je ne trouve que de la haine à vouer aux soldats nègres qui les remplaceront.

Aurais-je pu croire, ce jour-là, que précisément ces tirailleurs noirs seraient assez peu soldats,

assez vivants, pour remplacer des arbres ? qu'ils le seraient au point que leur départ pour la guerre, un an après, me causerait les mêmes remords que l'immolation des beaux oliviers ? Mais en avril et mai 1916, nous faisons à nos futurs amis un large crédit d'horreur. Tous les paysans l'ouvraient avec nous. Il n'était pas de crime qu'on ne leur avançât.

Après la dévastation de la forêt, la laideur des baraquements de leurs camps et de leurs hôpitaux, ce furent l'ivrognerie, le vol, le viol, les épidémies qu'on leur prêta.

— Qu'allons-nous devenir ? gémissaient les fermières, nous ne pourrons plus laisser courir la volaille près de ces chapardeurs, ni faire sécher notre linge sur les haies, ni laisser mûrir les fruits sur nos arbres. Nous ne pourrons plus laisser nos petites filles aller sur les chemins, parmi ces sauvages. Nous n'oserons plus sortir seules, nous-mêmes, pour faire de l'herbe ou du bois. Pensez ! si l'on était prises par ces gorilles !

Nous ne sommes pas moins découragés, ma famille et moi. Cependant, des circonstances imprévues permettent que l'arrivée des contingents noirs précède notre décision de fuir, et toute notre colère ne peut nous empêcher de trouver plaisante la manière dont les soldats noirs, coiffés de rouge, ont poussé soudain par touffes entre les cubes blancs des baraquements.

J'avais vu souvent des soldats manœuvrer auprès des casernes. A Saint-Cloud, à Versailles, j'avais pu les observer au jeu ou à l'exercice, mais je n'avais jamais pensé à les comparer à quelque chose d'aussi souple et frais qu'une végétation. Ils m'avaient toujours paru garder un peu de la lourdeur inerte de leurs prisons.

Or, voilà que nous sommes retenus devant les tirailleurs par une impression singulière de verve et de légèreté.

Ce n'est pas de loin, en passant seulement, ou par temps de brume pouvant rendre enclin à la rêverie, que se dégage cette impression ; c'est par des expériences multipliées à nos côtés, sur les routes, ou sous nos fenêtres, qu'elle se fortifie chaque jour.

Notre jardin est serré entre les branches d'une fourche formée par deux chemins descendus des montagnes qui se rejoignent dans le voisinage des camps.

Lorsque les compagnies de tirailleurs sénégalais vont le matin à l'exercice, elles se dirigent par ces deux voies vers des terrains appropriés. Elles utilisent notamment, chacune à son tour, le triangle d'herbages et d'arbustes nains compris entre le point de rencontre des routes et notre jardin.

Si l'on nous avait prévenus que les barbares noirs déborderaient leurs parcs jusqu'à affleurement du banc même où nous venions saluer la mer prochaine, nous aurions été horrifiés ; mais dès que paraissent ces longs corps minces, souples, désarticulés quelquefois, jamais veules, nous oublions le respect dû à la mer et à la civilisation pour regarder cette nouveauté : de la grâce dans des uniformes.

Elles ne tentent pourtant pas de se dérober aux rigueurs du service, ces jeunes recrues que nous voyons instruire, mais elles ne le comprennent pas. Elles ne le comprennent pas beaucoup mieux que les haies vives ne comprennent les ciseaux du jardinier. Comme celles-là, elles ris-

quent vite, hors des alignements, des courbes sentimentales.

Quand mon petit garçon les regarde manœuvrer le matin il se réjouit comme au cirque :

— Pourquoi ces deux-là lèvent-ils le menton si haut ? Ils tomberaient dans des trous d'obus, à la guerre... et celui-là ? Il tient son fusil horizontalement en marchant ! Il a oublié de le redresser et il n'est pas moins tranquille que les autres... on dirait qu'il part pour la chasse.

Le caporal, à l'autre extrémité du rang, ne l'a pas vu tout de suite. Les gradés indigènes ne peuvent pas tout voir ; ils crient, ils s'agitent, ils se multiplient, ils sont rauques de voix et ruisse-lants de visage ; mais pourquoi, malgré leur connaissance du service, n'ont-ils pas l'air militaires non plus ?

Une, deux ! Une, deux ! Gardavou ! Baïon-netocanon ! Demitouradroite ! Ces mots composés, égrenés gutturalement, ont perdu l'âpreté des commandements.

Nous remarquons un sergent qui enseigne le pas à cinq jeunes gens déployés en ligne. Ses mains, toujours envolées, longues, minces, noires, suggèrent des jeux d'oiseaux d'estampes japonaises. Elles attirent, elles repoussent, elles apaisent les corps flexibles et indécis et, finalement les arrêtent, d'une apposition aux épaules :

— Allons, y a bon un peu, un peu ! mais pas bon tout à fait encore.

N'est-il pas un maître de danse qui mène une parodie de la guerre ?

Parfois, une compagnie de vieux tirailleurs remplace les bleus sur le terrain d'exercice. Ceux-là manœuvrent impeccablement, mais leurs têtes

sont lasses, leurs regards s'absentent. Aux repos, leurs attitudes, leurs gestes larges et graves rappellent ceux des personnages de *la Captivité de Babylone* de Delacroix.

Où sont donc les militaires ? Il y en a aussi. On les trouve surtout chez les gradés européens réfugiés, le plus souvent, sur les lisières du petit champ de Mars, près des deux routes où passent les femmes. On les reconnaît de loin à la fière cambrure de leur jambe qui fait ressortir leur mollet, au hanchement qui rejette en arrière leur buste, au geste victorieux qui lance leur allumette éteinte.

Le galant sergent qui avait accoutumé d'aider notre jeune bonne dans la récolte de l'herbe ou du bois justifiait ainsi ces occupations peu martiales :

— Que voulez-vous ? c'est pas la peine de s'en faire et de s'abrutir à expliquer des choses. Ils ne peuvent pas comprendre, ce sont des singes !

Des singes ! Pour nous qui avons eu l'occasion de perdre, dans nos visites aux jardins zoologiques, les certitudes scolaires que l'on possède sur les animaux, nous n'osons plus faire de leur rapprochement avec notre espèce une formule de péjoration. Nous n'osons dire, par exemple : laid comme un singe, faute de reconnaître un unique canon de beauté. D'autre part, quand nous disons : malin comme un singe, adroit, agile et vif comme un singe, nous ne saurions penser aux Sénégalais, lesquels ne déploient pas une remarquable activité dans le jeu combiné de leurs pieds et de leurs mains pour l'épluchage des fruits, l'escalade des arbres et qui, d'autre part, sont plus dépourvus de ruses et de poils que nous-mêmes.

Mais, pour des personnes qui n'ont jamais étu-

dié les singes, tels les habitants des hautes campagnes de Fréjus et de St-Raphaël, ce mot, au contraire, offre un sens très précis, équivalant à : homme manqué.

C'est dans cette acception que les femmes l'appliquaient rageusement aux nègres avant leur arrivée ; mais les femmes, même les plus ignorantes du monde, étant plus fines que les sous-officiers de l'armée coloniale, elles renoncèrent, dès le premier bonjour échangé avec les étrangers, à dire : « ce sont des singes » pour affirmer : « ce sont des enfants ».

On comprendra l'avantage qu'elles tiraient de ce nouveau cliché. Il leur donnait licence de s'abandonner avec les nouveaux venus à des épanchements cordiaux jugés malséants à l'égard d'hommes faits : l'orgueil des civilisés et celui des maris y trouvaient leur compte, et le cliché fut adopté presque unanimement.

La vieille mère Bougerol, qui passe pour avoir été, dans sa jeunesse, experte en charmes masculins, nous a incidemment parlé des noirs. On lui a volé, avant maturité, ses précieuses pêches hâtives de juin et chacun se plaît, en passant, à exciter sa passion d'avare :

— Alors, on vous a volé vos belles pêches, Madame Bougerol ? ce sont, bien sûr, ces diables de Sénégalais, vos voisins ?

— Non, ce n'est pas les Sé-né-ga-lais, proteste-t-elle avec véhémence et essoufflement, en faisant précéder d'une aspiration chaque syllabe, les Sé-né-ga-lais ne m'ont ja-mais rien volé. Ja-mais rien !... Mais il y a bien d'au-tres sol-dats ici pour vo-ler et pour fai-re croi-re que ce sont les Sé-né-ga-lais qui l'ont fait.

Elle nous contraint, sur ces mots, par un ho-

chement de tête et un menaçant froncement de sourcils, à nous ranger à son opinion.

Nous admirons l'instinct féminin mystérieux qui l'a conduite, en si peu de jours, et en dépit de la renommée, à une conviction si ferme, car on ne sait, tant sa tête s'incline bas vers la terre, quand elle marche, comment elle a pu lire les visages des tirailleurs si haut situés.

Vers ce même temps de juin-juillet 1916, on a violé une femme mûre près de sa maison, dans notre quartier. J'interroge sur l'événement Mme Martinot, sa plus proche voisine.

— On dit que c'est un Sénégalais qui l'a fait ; moi, vous savez, Madame, je ne l'ai pas vu faire. On dit que c'est arrivé hier soir à six heures, à cent mètres, pas plus, de ma vigne, que je binais à cette heure-là. Ce que je trouve à dire, moi, dans cette histoire, — pas vous, Madame ? — ce que je trouve à dire, c'est que je ne l'ai pas entendue crier, la vieille !

— Elle est donc vieille ?

— Oh ! pas tant que ça ! Elle est comme moi, péchère ! Elle n'est plus fraîche, mais, par exemple, je ne comprends pas pourquoi qu'on reste sans crier, quand il vous arrive des choses pareilles. Vous dites rien de ça ? Que dites-vous Madame ? Moi, voyez-vous, je ne connais pas bien les Sénégalais, c'est des hommes des autres pays, n'est-ce pas ? on ne peut rien dire ; mais je connais bien ma voisine. Pardi, je ne dis pas que je sais tout ce qu'elle fait, j'ai mon travail qui ne me laisse pas le temps d'aller lui tenir la main chez elle, vous comprenez, Madame ? Mais il y a des personnes qui disent, — ça c'est entre nous, n'est-ce pas ? — il y en a qui disent que cette femme avait demandé cent francs à ce tirailleur pour un

service,... pour un de ces services qui ne se rendent pas ; pour lui trouver une femme, la salope ! Il y a de ces commerces que l'on peut faire, Madame, et de ces commerces que l'on ne peut pas faire. Que voulez-vous ? moi, je ne connais pas le Sénégalais qui a fait l'histoire, mais ce n'est jamais qu'un homme comme les autres qui peut se mettre en colère quand on se moque de lui ; et ma voisine n'avait qu'à le laisser tranquille, lui et son argent avec lui.

Les rares fois où l'on cite dans la région des exemples de violence des hommes noirs, il est intéressant de constater que les victimes encourent la vindicte publique comme responsables, sinon coupables, du crime ou délit, tandis que les tirailleurs recueillent la sympathie due aux représentants de la justice providentielle.

Les exemples, d'ailleurs plus nombreux, de la violence des hommes blancs à l'égard des noirs, attirent au contraire contre leurs auteurs la réprobation des femmes :

— Le Combastel, ce vieil avare, il l'avait fait trop boire, le tirailleur, péchère ! pour tirer ses sous. Et parce qu'il ne pouvait plus marcher pour sortir, il l'a moitié tué avec la sarpe, cette crapule !

Nous n'avions pas de raisons pour être plus malveillants et plus inhospitaliers que de vieilles paysannes peureuses et, pour ma part, je commençai à m'effrayer moins de rencontrer dans mes courses champêtres ces grands garçons lents dont le visage, à cette époque-là, m'était fermé jusqu'au moment où l'ouvrait un bon sourire pour le salut classique :

— Bonjour, Madame, ça va ?

Je me rappelle mes angoisses les premières fois

où, engagée dans un sentier forestier, j'entendais derrière moi le pas résolu d'un tirailleur. J'assurais ma marche et je la hâtais cependant, dans l'espoir que mon mystérieux compagnon ralentirait la sienne par discrétion ; mais il n'en faisait rien ; il semblait même adopter mon allure, comme celle d'un entraîneur, et mon malaise croissait ou diminuait selon le caractère plus ou moins solitaire du parcours. Il me laissait indéfiniment dans ces transes, aggravées du fait que je n'osais me retourner pour voir le visage, peut-être terrible, de mon agresseur présumé, de crainte que ce geste ne précipitât son action.

Je ne comprenais pas encore, comme aujourd'hui, que si les tirailleurs ne cherchaient pas à m'épargner l'énervement d'être suivie, c'est que l'idée de me suivre ne leur était pas venue. J'étais un peu comme ce bétail qui, sur les routes, se croit l'objet de la poursuite des automobiles.

Un jour que je suis seule à la maison, il m'arrive une escouade de tirailleurs. Du balcon treillagé où ils ne peuvent me distinguer, je les vois traverser le jardin et se diriger vers la porte. Devant celle-ci, ils s'arrêtent, pour se décharger de leurs musettes sur les bancs ; puis ils s'assoient à côté d'elles. Je les examine d'en haut, à loisir. Ils paraissent rendus à domicile. Ils ne semblent rien souhaiter de mieux que leur état présent. Combien de temps vont-ils rester là ? J'éprouve, la première, de l'inconfort :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous y a venir pour voir lapins.

Notre réputation d'éleveurs leur est donc parvenue ? Je descends pour leur faire les honneurs du clapier. Je me juge d'abord assez imprudente,

étant seule, mais je suis vite rassurée. Devant chacune des cabanes, ils stationnent en groupe, gravement. Cependant, ils se mettent à pousser des cris et des rires aigus quand ils voient, d'une portée de petits lapins noirs, surgir un lapereau blanc, ou réciproquement. Je ne peux m'empêcher de rire aussi aux éclats comme si je découvrais avec eux ce phénomène, pourtant si banal. Ils partent avec des : merci ! et l'air de gens qui n'ont pas perdu leur journée.

Un autre visiteur est plus troublant. Il entre par la petite porte de notre jardin qui s'ouvre sur les bois, tandis que ce matin-là je sors par une autre. J'observe qu'il s'oriente avec aisance vers la maison, puis se détourne de la façade où il remarque la clôture de la grande entrée. Je cesse de l'apercevoir à ce moment-là. J'oublie en m'éloignant son apparition ; mais à mon retour je trouve ma famille en émoi.

Le Sénégalais s'était introduit par la porte de la cuisine, restée entr'ouverte, pendant qu'Esperanza, notre domestique, se trouvait dans cette pièce occupée à écosser des petits pois. Il était passé devant elle en murmurant un bonjour, puis, ayant avisé une chaise libre, il l'avait rapprochée d'elle, de la table et du panier contenant les légumes. Sans répondre à une seule des questions que lui posait sa compagne interdite, il s'était assis et s'était mis en devoir de l'aider consciencieusement, extrayant avec soin les graines de leur gaine, pour les déposer dans le légumier.

L'arrivée de mon père, à ce moment-là, avait rassuré la bonne sans le troubler. Malgré que le vieillard s'animât et rougît en lui expliquant

qu'il ne faut pas entrer, comme ça, sans raison, dans les maisons particulières, il ne s'était levé qu'après avoir vidé la dernière cosse. A ce moment, il avait murmuré encore un bonjour, et avait repris la direction du bois.

Mon père, suffoqué, s'était rendu au poste militaire le plus voisin pour y témoigner de l'existence du fou. Quelques noirs étaient partis à sa recherche en riant.

Nous avons appris, par la suite, qu'ils ne l'avaient jamais trouvé, et cependant il a continué ses exploits chez tous nos voisins.

Il est entré chez le père Sarrut pendant que ce dernier était malade. Il a monté l'escalier et s'est assis quelques minutes au chevet du vieillard, la tête dans les mains, puis il lui a donné à boire. Ailleurs, on l'a surpris dans un poulailier en contemplation devant les poules couveuses. Il a abordé successivement tous les cultivateurs au travail et leur a demandé de lui prêter l'outil qu'ils tenaient pour s'essayer à en faire usage lui-même.

Tous ces faits présentent, en effet, assez d'analogie pour être imputables à un même auteur ; seulement, comme on attribue à celui-ci, tour à tour, un mutisme absolu, ou des paroles ; une très haute, ou une moyenne taille ; un teint plus ou moins foncé, et jusqu'à la présence et l'absence des marques de la petite vérole, — il faut bien en conclure que le soi-disant fou est, non pas tel Africain en particulier, mais un bon nombre d'entre eux, les plus simplement humains, ceux qui s'abandonnent à aimer, comme les leurs, toutes les maisons humaines.

DANS les bois de Valescure, un jour que je compose à destination de nos lapins un fagot de ces genêts épineux dont ils sont si friands, un lieutenant de l'armée coloniale m'aborde pour me demander un renseignement.

Il désire savoir si le pavillon qu'il voit isolé dans les pins est à louer. J'émetts des doutes et il tient à m'apprendre pourquoi ces doutes le navrent. Sa situation m'est ainsi exposée : Il commande une compagnie de tirailleurs sénégalais au camp Galliéni. Il a fait avec elle les Dardanelles, la Somme. Il a été blessé deux fois. Il m'explique que, marié la veille de la déclaration de guerre, ses campagnes ne lui ont pas permis, pour ainsi dire, de revoir sa jeune femme :

— Voici qu'une occasion merveilleuse de passer quelques mois avec elle se présente, ajoute-t-il, puisque les Sénégalais, frileux, sont forcés d'hiverner ici, mais cette occasion va m'échapper, faute de pouvoir trouver un logement, quel qu'il soit, dans la région.

Je lui donne l'adresse du propriétaire du pavillon. Il m'interroge sur ma résidence, pour m'y venir saluer avec sa femme, en cas de succès. Je lui montre un toit rose pointant au-dessus des arbres voisins et lui dis un nom : « les Cistes ».

— Avez-vous eu sujet de vous plaindre des Sénégalais, depuis qu'ils vous entourent ? s'informe-t-il avant de prendre congé.

Ma réponse résume le chapitre précédent. Il paraît satisfait et rit de la hardiesse du pseudo-fou :

— Il faut faire un peu de crédit à ces orphelins ; il faut leur laisser le temps d'apprendre nos coutumes et, dès à présent, il faut avouer qu'ils sont remarquablement discrets dans leur occupation de cette région au nombre de trente mille.

Comme nous avons toujours entendu dire, ma famille et moi, que les officiers coloniaux de carrière ne cessent de morigéner leurs subordonnés de couleur, nous accueillons comme originaux les propos du lieutenant Duret et ne refusons pas de l'hospitaliser provisoirement, lui et sa femme, institutrice, personne charmante.

Métey Saar, son ordonnance, est le premier spécimen de race noire installé dans notre maison, donc soumis à notre examen prolongé.

Son langage nous confirme cette observation, déjà faite, que les tirailleurs disent : y a bon, pour dire : j'aime ; y a content, y a moyen, pour dire : je veux, je peux. Je donnerai plus tard l'explication de ce phénomène, mais en octobre 1916 les Sénégalais nous l'offrent parmi tant d'autres aussi étranges, que nous sommes assez occupés à les enregistrer, sans chercher encore à les comprendre tous.

L'un de ces phénomènes est notre inaptitude à distinguer sur les épaules d'un nègre autre chose qu'une boule noire agrémentée d'un peu d'émail blanc — les dents, les yeux — destiné, semble-t-il, à suggérer : par ici, la face ! Quand j'affirme à tels de mes amis qui tombent de Paris à Fréjus, en plein pays noir, que je perçois maintenant autant de dissemblance entre des Guinéens, par exemple, qu'entre des Français, ils trouvent ma prétention insupportable. Ils

doivent cependant se rappeler cette expérience : lorsque les yeux passent brusquement d'un lieu ensoleillé à une chambre peu éclairée, les premiers instants ne permettent aucune perception de formes; de même, après une longue pratique des visages blancs, celle des visages noirs ne procure d'abord qu'une sensation d'intense obscurité.

Nous étions nous-mêmes, en octobre 1916, comme les amis dont je parle, puisque nous professions, comme eux, que les tirailleurs se ressemblent tous.

Mon mari, notamment, faute de discerner ses traits, a employé Métey deux jours de suite pendant plusieurs heures, sans s'apercevoir qu'il avait affaire au même individu. Voici les faits :

Le lieutenant Duret lui a prêté, l'après-midi, son ordonnance, pour l'aider à faire une exceptionnelle récolte de pommes de pin aux lieux d'une récente coupe. Métey prend la brouette et trois grands sacs et accompagne Jean pendant deux kilomètres, à travers bois. Pour encourager son compagnon, Jean lui dit à l'aller :

— C'est très loin, l'endroit où nous allons, mais il y a bon, beaucoup pommes de pin, bien jolies.

Arrivé à destination, Métey exhibe ses dents blanches devant l'abondance du butin.

Au retour, le passage de la brouette chargée se trouvant empêché par un fossé plein d'eau et de boue, Jean demande à Métey :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Passer sacs sur le dos, premier ; après, passer brouette.

Les pommes de pin, vertes encore, sont lourdes comme des pierres et le grand corps de Mé-

tey est en transpiration tandis qu'il les hisse au haut de la côte. Aux « Cistes », Jean lui propose :

— Veux-tu un verre de vin ?... d'eau rougie ?

— Non, merci.

— Tu es donc musulman ?

— Oui.

Et Métey va se verser un verre d'eau, dehors, à la fontaine.

Le lendemain, le temps demeuré propice à une nouvelle récolte, Jean parle au lieutenant de son désir de reprendre Métey :

— Je l'ai envoyé au camp, répond Duret, et peut-être tardera-t-il à rentrer, mais le palefrenier le remplacera auprès de vous, il est aussi intelligent, et aussi fort, quoique plus petit.

Pendant que Jean va revêtir un costume de circonstance, Métey rentre et reçoit l'ordre d'accompagner à nouveau le « Moussié » au bois.

Le lieutenant parti, Jean, équipé, trouve Métey à la porte et l'emmène, avec la conviction qu'il a affaire à un nouvel échantillon de la race noire, le palefrenier annoncé. En cours de route, il se persuade que son porteur est, en effet, plus petit que Métey. Pour pouvoir le mesurer au moral, comme au physique, il lui fait exactement les mêmes remarques et les mêmes questions déjà adressées à son compagnon de la veille et il admire l'homogénéité mentale des hommes de cette couleur :

— C'est très loin, renouvelle Jean, l'endroit où nous allons, mais il y a bon, beaucoup pommes de pin, bien jolies.

Et, au retour, devant le fossé plein d'eau :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Et l'autre d'expliquer tranquillement :

— Passer sacs sur le dos, premier ; après, passer brouette.

De l'identité remarquable des réponses, Jean conclut que sans doute tous les membres de ces tribus africaines sont aptes à réussir aussi brillamment dans ce genre d'examen. Comment se serait-il douté qu'à une même question, déjà posée la veille, le même individu n'ait pas répondu, impatienté :

— Je vais faire comme j'ai fait hier !

Cependant, Jean est étonné, lorsque, à l'arrivée, le même verre de vin est refusé de la même façon.

— Tu ne bois donc pas d'alcool, toi non plus ?

— Non.

— Musulman, alors ?

— Oui.

— Tiens, pense Jean, tous musulmans, tous pratiquants dans cette compagnie-là... Et comment t'appelles-tu, toi ?

— Métey.

— Métey ?... ils s'appellent donc tous Métey ?... qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est pourtant pas toi qui es venu hier avec moi ?

— Si, y a moi ! fait le noir en épanouissant encore le grand sourire blanc qui accompagnait toutes ses réponses.

Jean a raconté son aventure, à table, à la grande hilarité de tous.

— Comment expliquez-vous, lieutenant, a-t-il conclu, que ce nègre n'ait pas trouvé moyen de me faire savoir, au cours d'une promenade de deux heures, qu'il l'avait déjà faite la veille ? Et qu'il n'ait pas éprouvé le besoin de me faire sentir que je lui répétais inutilement les mêmes

propos ? Il a dû se dire : « Le Moussié n'a pas une conversation très variée. »

— Il ne s'est sans doute rien dit, assure Duret, tant le ressassement paraît naturel à un noir de la part d'un blanc. Songez qu'à l'exercice nous recommençons tous les jours les mêmes leçons. S'il a fait une réflexion quelconque, ce ne peut être que celle-ci : « En Europe, pour apprendre à récolter du bois, on répète tous les jours la théorie, chez les civils, tout à fait comme au camp pour apprendre à lancer les grenades.

Nous ne savons pas ce que Métey a pensé de nous ; avons-nous même occupé sa pensée ? Longtemps, nous lui avons reproché l'excessive discrétion de ses paroles et de ses manières. Ce n'est que plus tard, quand nous parlerons de la froideur de Métey à l'un de ses camarades devenu notre ami, que celui-ci repoussera notre jugement :

— Lui, Métey, il avait honte, seulement. (Il était intimidé.)

Nous n'avons jamais revu Métey, tué, peu après, à la guerre ; mais son camarade devait avoir raison. Maintenant que nous connaissons les noirs, nous les évaluons d'après leurs sourires. Nous ne nous rappelons pas les traits de Métey Saar, mais nous nous rappellerons toujours ses sourires ; ils étaient purs comme la fenêtre ouverte.

Aussi lointain que Métey, nous semble d'abord Seydou N'Diaye, qui le remplace dans ses fonctions. Quand il cire les bottes de son officier, près de notre seuil, indéfiniment, il est si profondément absorbé que nous avons envie de marcher sur la pointe des pieds en passant près

de lui, comme si nous le surprenions en prière. Il ne semble pas qu'il nous aperçoive, car il ne nous salue même pas.

Deux mois plus tard, après que Duret nous a quittés, nous sommes étonnés, en ville, de nous entendre souhaiter le bonjour par un nègre. Quel nègre ?

— C'est Seydou N'Diaye, maman, assure mon fils ; je le reconnais à son nez, ou plutôt à ce qu'il n'a pas de nez.

François, à Paris, collectionnait les nez français ; voilà qu'il commence à collectionner les nez africains. Cependant, une autre fois, l'obscurité trahit le jeune physionomiste. Comme il rentre à la nuit, en hâte, un sac d'herbages sur le dos, il entend derrière lui un pas précipité. Emulation ou inquiétude, il se hâte encore plus. En vain. Un tirailleur, essoufflé, le rejoint : c'est Seydou qui a voulu l'atteindre de son salut et qui s'en retourne.

D'où lui vient cet empressement ? c'est un mystère. Seydou est jeune : dix-huit ans. Il est depuis peu en France. Peut-être sa transplantation avait-elle suspendu les manifestations extérieures de sa vie, ainsi qu'il arrive chez les plantes, et ces ardents bonjours sont-ils un premier bourgeon ? C'est assez vraisemblable, car l'automne suivant, la verve de Seydou sera luxuriante.

APRÈS le départ du lieutenant Duret, et pendant tout le mois de décembre 1916, nous ne voyons plus les Sénégalais que dans les seconds plans et les fonds du paysage ; mais en janvier 1917, nous hospitalisons un autre lieutenant de Sénégalais, en peine, comme le premier, de trouver à se loger en ville.

Je faillirais à la promesse que je me suis faite d'évoquer les Sénégalais que j'ai connus, si je ne retraçais quelques-uns des traits du lieutenant Sandré. Ce n'est pas qu'il fût un homme de couleur. Il était né à Paris en 1876, dans une vieille famille de musiciens français, et, pendant son adolescence, il s'adonna aux beaux-arts, comme ses quatre frères, tous virtuoses. C'est pour exonérer du service militaire l'un de ceux-ci qu'il s'engagea dans l'armée coloniale à dix-huit ans, sans vocation.

Sans vocation pour la vie militaire, il en avait pour le dénuement qu'elle permet, car, au cours des vingt années qu'il vécut dans les diverses régions de l'Afrique occidentale, il contracta l'amour de la simplicité comme tant d'autres contractent les fièvres.

En janvier 1917, cette simplicité qui nous est si étrangère nous frappe tellement que nous ne voulons d'abord retenir de son extérieur que la faible saillie de son nez dans sa face large, la grande mobilité de ses yeux très noirs et sa haute stature, attribuables, au besoin, à de l'exotisme, comme son ignorance de notre diplomatie. Il ne

prend aucun détour pour investir notre foyer, que j'avais cru lui interdire par ces premiers mots :

— Notre intention n'est pas d'avoir un nouveau pensionnaire. Nous n'avions hospitalisé le lieutenant Duret, de qui l'on vous a parlé, qu'à titre provisoire.

— Si votre décision est irrévocable, j'en serai désolé. J'ai horreur de l'hôtel, tandis qu'ici tout me plaît : le coin de forêt, le jardin, la maison, ceux que j'y vois. Vraiment, vous ne voulez pas me prendre ?

— Nous ne le pouvons pas ; jugez-en : il n'y a pas même de lit dans la chambre qui pourrait être la vôtre, ou plutôt pas de sommier. Je l'ai donné à nos concierges.

— Si ce n'est qu'une question de lit, ce n'est rien. Je n'ai pas besoin de sommier. Je n'en avais pas en Afrique, d'où j'arrive, et je serai plus mal, bientôt, dans les tranchées, que sur ce matelas, par terre.

Il dit : ce matelas, parce que, tout en causant, je l'ai fait passer dans la pièce voisine et mis en présence des restes de l'installation du ménage Duret.

Il regarde avidement ce qui l'entoure : les murs roses, la haute fenêtre, que les fonds du jardin, jaunes et bleus, décorent ; le bouquet énorme de mimosas posé sur la table. Il nettoie encore mieux la situation :

— Peut-être craignez-vous un célibataire ? et les complications de vie, pour vous inconfortables, que ce mot trouble implique ? Je vous assure que la tranquillité de votre maison ne serait pas atteinte. Je ne sors jamais. Je n'ai pas plus besoin de femme que de sommier. Je serais

comblé si vous me donniez cette chambre, qui est ravissante.

— Nous vous donnerions la chambre, que nous ne pourrions vous donner les repas ; nous manquons justement de domestique. Tenez, la voilà qui vient me faire ses adieux.

Esperanza, en effet, prend congé de moi, son ballot d'effets à la main, pendant l'entretien avec mon assiégeant. J'expose à celui-ci que cette femme, malade, s'adjuge pour sa convalescence chez elle un temps de repos indéterminé. Quinze jours ? un mois ? plus ? Et j'ajoute :

— Je ne trouverai dans la région de Fréjus aucune aide et je n'ai pas fait la cuisine une seule fois dans ma vie.

Mon mari est venu confirmer l'aveu de mon inexpérience et comme Sandré réfléchit, nous avons tout lieu de supposer qu'il juge la situation pleine de dangers pour son estomac ; mais il nous dit sérieusement :

— C'est très ennuyeux... Certes, mon ordonnance est un charmant garçon, mais il ne sait pas faire la cuisine... Moi, je sais très bien la faire... Oui, très bien... Malheureusement, j'ai beau chercher... je ne trouve aucun moyen de me rendre libre aux heures où je pourrais vous être utile, excepté le soir à cinq heures, si vous voulez.

Notre rire nous ayant désarmés, nous ne pouvons plus que prier ce pensionnaire original de venir juger par lui-même d'un état de choses dont il envisage si étrangement les conséquences, en ce qui le concerne.

Deux heures après, son ordonnance apporte sa cantine.

Saër Gueye est le premier individu de sa race

dont nous ayons perçu exactement les traits. Nous avons été amenés à poursuivre leurs détails, par la persuasion de son élégante silhouette, admirée dès son apparition dans l'encadrement de la porte d'entrée.

Nous nous rappelons bien les yeux intelligents de Saër, sa bouche puissante sans lourdeur, sa peau mate, son visage mince aux joues longues et fines, avec assez de front et de menton pour ne pas déconcerter notre esthétique européenne. Nous ne savions pas encore dire, en 1917, qu'un noir est joli ; mais si ce mot signifie relations affables des traits, accord, musique, Saër Gueye était joli. Il « était », car il est mort à la guerre, et nous n'avons pas revu, après avril 1917, ses mains délicates, aux ongles bombés et brillants, avec lesquelles il avait plutôt l'air de mimer que d'accomplir ses fonctions d'ordonnance.

Quand je pense au caractère de Saër Gueye, je trouve qu'il fut généreux ; j'ai la même opinion de celui de Sandré. Au contraire, je me revois moi-même comme un peu avare.

Il ne s'agit pas de cette avarice qui consiste à cacher de l'or ou du papier dans des trous ou des banques, et qui s'attire si vite l'envie qu'elle en devient presque sympathique. Il s'agit d'une avarice qui retient le sourire et le cœur. Elle correspond à ces angoisses de vieille rentière qui, avant que je connusse les noirs, m'étreignaient au seuil de toute relation nouvelle : « Si je prête de l'amitié et qu'on ne me la rende pas ? me disais-je. Si j'accepte des sourires et qu'ils me trahissent ? »

Certes, il y a des voleurs pour dépouiller ceux

qui font du crédit et des usuriers pour dépouiller ceux qui en acceptent. La malveillance est une preuve d'esprit, de sagesse, mais elle est surtout un calcul bourgeois pour placements de fonds à petits intérêts, de tout repos.

Sandré et Saër Gueye manquaient de sagesse. Ils se conduisaient dans la vie comme ces ignorants qui tirent de leur poche leur montre, à minuit, à la réquisition du premier venu. Ils nous ont laissé voir leur cœur dès le seuil de notre rencontre. Ils nous ont fait crédit d'une tendresse immense dont la dette nous semble lourde à l'égard du monde, depuis qu'ils sont morts.

Saër Gueye ne savait rien faire, mais il garnissait la maison de sa bonne volonté. Il n'y entra pas; il y tombait, rafraîchissant, discret, comme une goutte d'eau dans l'herbe.

Un jour il m'accompagne à ma quotidienne récolte du bois. C'est lui qui conduit la brouette. Arrivé en forêt, chacun de nous se livre de son côté à la chasse des cistes morts, dont il faut arracher les souches, nouées au ras de terre, pour les charger ensuite.

— Prends soin de n'arracher que ceux qui sont bien secs ! ai-je recommandé à Saër, soucieuse de sauvegarder des vies sylvestres.

Mon compagnon court en tous sens, mais il passe beaucoup de temps pour rassembler peu d'arbustes parce que son choix est délicat :

— J'ai vu beaucoup, dit-il, mais jamais morts tout à fait, tout à fait...

Il ne doit même pas être sûr de l'authenticité de la mort de ceux qu'il m'apporte, car il ne les serre pas entre ses mains allongées, comme de peur de leur faire mal, et il les pose doucement

sur la brouette, sans les presser. Ce n'est pas un fagot, qu'il fait, c'est un canevas que le vent emporte et il dit, un peu énervé :

— Il y a assez ; il faut rentrer, maintenant.

Saër est un bûcheron à la manière symbolique de ceux des décorations murales antiques où s'évoque un fagot par un faisceau de quelques lignes ondulées. Je ris à chaque léger apport de mon aide, tandis qu'il questionne :

— Pas assez, encore ?

Il se met à rire aussi, nous rions ensemble ; mais bientôt, me rappelant mon but, il faut bien que j'écrase, des mains et des talons, aux yeux agrandis de Saër, les sarments rebelles, pour constituer une vraie charge.

— Laisse-moi faire ça ! m'ordonne-t-il un après-midi qu'il me surprend en train d'extraire du clapier avec une fourche le fumier accumulé.

Comme je viens à peine d'attaquer la corvée j'aurais, en la lui passant aussitôt, l'impression désagréable de m'en décharger sur lui parce qu'elle me répugne.

— Va d'abord, lui dis-je, manger ton goûter, tu reviendras ensuite.

Il résiste un peu, puis il cède. Je le vois entrer dans la salle à manger et je triomphe. Manger des confitures avec du pain, c'est d'ordinaire pour Saër Gueye une cérémonie qui dure plus d'un quart d'heure. Il étale d'abord soigneusement sur la tartine une couche de gelée mince comme un vernis, puis il détache, avec son couteau, de si petites parcelles de ce gâteau improvisé, qu'il semble moins manger que rendre un cérémonieux hommage à un chef-d'œuvre de la pâtisserie.

Pendant quelques secondes, je me réjouis en pensant que je vais avoir le temps, avant son retour, de faire la moitié de ma tâche ainsi partagée avec lui équitablement. Mais il a pressenti ma trahison et il a avalé sans pain ses confitures, car il réapparaît tout de suite pour s'emparer de mes outils, comme un gagnant.

— Tu travaillais donc beaucoup dans ton pays ?

— Non, moi, jamais encore travailler là-bas. Ma mère beaucoup riche, beaucoup troupeaux bœufs, moutons, chevaux. Moi, faire marabout (1) seulement : lire, écrire arabe, c'est tout. Garçons ouolofs, au Sénégal, tous marabouts, tous lire arabe.

Nous voyons souvent, en effet, Saër Gueye tracer des caractères arabes que, sans compétence, nous estimons jolis. Ils témoignent en tout cas d'une habileté qui ne peut être acquise que par une longue pratique. Ils font contraste avec ses copies encore maladroites de notre écriture. En revanche, il lit très bien son livre scolaire.

— Qui t'a appris ton alphabet, en France ?

Il se plaît à raconter que ce sont des infirmières de l'hôpital Bégin, à Paris, où il fut admis, grièvement blessé à la cuisse, après la bataille de la Somme.

Saër Gueye a gardé un bon souvenir de la grande ville. Il rappelle, extasié, les promenades qu'il y fit, convalescent :

— J'ai vu tout, tout dans Paris : jolies maisons, jolies voitures, jolis magasins, jolis costumes. Dans Paris tout le monde joli, tout joli !

Je lui ai appris que nous sommes Parisiens et

(1) Musulman.

cela l'a enchanté. Il nous regarde encore davantage. Il me dit un jour :

— Je connais bien petit nom à ton fils, c'est François, mais petit nom à ton mari ?

— Jean.

— Et petit nom à toi ?

— Louise.

La figure de Saër s'éclaire d'un sourire si joyeux que je crois qu'il va battre des mains :

— Oh ! nom-là : Louise, moi je connais beaucoup ! Infirmière bien bonne pour moi, à Paris, même nom avec toi : Louise. Jamais oublier maintenant !

Le soir, en quittant « les Cistes » pour regagner le camp, Saër m'a cherchée, comme d'habitude, pour prendre congé. Il m'a trouvée à la cuisine. Il m'a dit : « Au revoir, Madame ! » en me serrant la main ainsi que tous les soirs précédents. Il a gagné la porte de sortie par le long corridor ; mais au moment de quitter notre seuil, il est revenu sur ses pas, en courant, pour souhaiter :

— Au revoir, Louise !

Quel vertige de taupe m'a pressée de replonger aux trous de nos conventions sociales lorsqu'une occasion si rare s'offrait à moi de les survoler ? Voilà, par hasard, un être, ce Saër, qui, ne possédant pas de notions sur les prérogatives françaises des sexes, pouvait dégager nos relations des formes usées, pour les remplacer par des inventions, et j'ai laissé perdre ma chance !

Saër, ce jeune chat, recommencera à m'appeler Madame, comme un potache, par ma faute, car j'ai dit à Sandré, après son départ :

— Je suis de mieux en mieux avec votre ami

Saër Gueye. Aujourd'hui, en partant, il m'a appelée : Louise.

C'est en vain que j'expliquai exactement en quelles circonstances il avait prononcé ce nom, Sandré ne voulut rien entendre :

— Je suis sûr de la pureté de ses intentions, mais il ne peut ignorer nos usages à ce point.

Sandré aurait dû, dès lors, exiger qu'on supprimât aussi le tutoiement, dont Saër usait comme tous les tirailleurs. Avec le mot « Madame, » j'en jouissais contradictoirement. Combien n'avais-je pas admiré qu'entre Saër et moi fût supprimé le classeur — « vous » — où l'on range, depuis des siècles, en France, le rang, la classe, le sexe, l'âge. Mon compagnon m'avait semblé plus aérien, plus agile, de n'être pas défini par un mot une fois pour toutes : ni étranger, ni parent, ni ami, ni amant, ni rien de connu des concierges et des vaudevillistes. J'étais contente que, tour à tour, il me criât, comme un fils : « Viens vite courir après lapins qui y a sortir, » ou qu'il me remontrât comme un père : « Pourquoi, toi y a toujours oublier dehors ciseaux, couteaux, toutes tes affaires ? » ou qu'il m'avouât comme un petit chien : « Tu vois, moi trop malheureux : petit pot joli, moi y a cassé hier ; aujourd'hui, grand bol, y a cassé encore ; demain, casser autre chose. Y a plus moyen, pour moi, rester avec toi, maintenant ; moi tout casser dans ta maison, tout, partout ! »

J'étais indigne de ces exquis communions extra-sociales, puisque le jour où le gentil Saër me délivrait de la cage « Madame », qui m'enfermait avec les notairesses, j'avais eu l'ingratitude de le dénoncer.

Sandré a dit à son ordonnance de s'installer tous les jours, pour écrire, dans sa chambre.

Il lui a conseillé de faire usage de son petit bureau et de tenir sur la chaleur d'un bon feu les portes bien closes.

Aussi, pendant des heures, on n'entend pas Saër Gueye bouger. Nous nous demandons souvent entre nous s'il est déjà, ou non, parti au camp pour déjeuner. S'il est parti, en effet, il ne tarde guère à rentrer. Il aime sa chambre ; il aime aussi la cuisine, et la cuisinière italienne.

Celle-ci est une austère Piémontaise, propre et rangée. C'est la femme d'un Français mobilisé ; mais, à la manière dont ses cheveux, son corsage et son col sont tendus sur ses formes maigres, on pense malgré soi qu'elle doit épinglez habituellement aux mêmes places un bandeau et des rabats de religieuse et qu'elle n'est que momentanément déguisée en laïque. Ses gros yeux, jaillissant hors de l'orbite, comme tuméfiés, effacent par leur saillie toute trace des pommettes ; les deux grands sillons qui creusent verticalement ses joues, en leur milieu, semblent avoir été tracés par deux rivières de larmes, jaillies à l'occasion de crucifiements. Nous avons toujours songé, en la regardant, à un gavage mort. Elle nous attriste comme le lit desséché de ses anciennes émotions, car elle n'aime rien autour d'elle. *Esperanza* ne tolère ni les enfants, ni les animaux, ni les vieillards, ni les hommes d'aucune nation, sauf du Piémont. Elle hait particulièrement les fleurs, les officiers, les artistes. Elle ne s'arrête volontiers que devant les souvenirs de son enfance, et devant les provisions de confitures et de miel que, du reste, elle n'entame pas. Mais elle sourit aux Sénégalais.

Au retour de son congé d'une quinzaine, Esperanza nous a raconté cette histoire :

— Chez ma voisine, qui demeure en face du camp des Sables, des tirailleurs noirs sont venus demander à boire, l'autre dimanche, pendant que je me trouvais là. Ils étaient quatre, mais dans ces quatre, il y en avait un qui était joli, mais joli ! la figure, le corps, les mains tout bien fait. Dans les gens qui sont jolis, tout est beau. Tous ont voulu de la bière, et ma voisine, qui ne tient pas de débit, leur en a donné quand même ; mais, quand il a fallu payer, aucun n'avait ce qu'il faut dans sa poche. Ils ont promis qu'ils reviendraient. C'est le joli homme qui est revenu, tout seul ; ses camarades étaient partis pour Salonique, mais il a voulu payer aussi pour eux. Quand un homme est joli comme celui-là, il est joli de toutes les manières.

En février 1917 je disais, ma famille disait, nous disions habituellement : « Ce nègre-là a du caractère... Il a un masque intéressant. » Mais ce n'est qu'en 1918 que nous oserons articuler devant Dieu et nos compatriotes : « Ce nègre-là est joli... de toutes les manières. »

Comment Esperanza qui ne regarde rien a-t-elle vu les nègres ? Comment son cœur, fermé par toutes les préventions qui condamnent les enfants et les amoureux, s'est-il ouvert à des réprouvés ? Marâtre de l'univers, malgré la lumière et les fleurs, comment est-elle devenue, depuis l'échange du bonjour, la mère oiselle de Saër Gueye ?

Elle le couve sous sa bienveillance et sa sollicitude comme un petit poussin d'un jour. Elle prépare, chaque matin, sur l'évier, une vaste terrine d'eau tiède pour que Saër y puisse dégour-

dir à son arrivée du camp son visage et ses mains raidies par le froid. Elle lui offre une chaise auprès d'elle ; elle lui explique quotidiennement, malgré son dégoût de la langue française, les mots sur lesquels il l'interroge et, chaque fois qu'il parle ou qu'il entreprend un acte, elle se récrie admirativement.

Lui, se plaît assis à égale distance du fourneau et de la porte afin d'atteindre, avec les pieds, la chaleur et, avec la main droite, le bouton de la porte pour ouvrir celle-ci au besoin à son amie embarrassée ; il tient donc son livre de la main gauche, et son esprit aussi semble divisé en deux parts : l'une requise par la lecture, l'autre attentive à servir l'amitié.

Les gens qui sont entraînés à étiqueter les personnes d'après leurs mérites scolaires mettront sur moi le numéro 1, sur Esperanza le numéro 2, sur Saër Gueye le numéro 3. Ceux qui, au contraire, recherchent l'originalité éliront Saër Gueye, et ils repousseront Esperanza en la déclarant banale, ou bête. Mais moi, je ne sais pas ce que c'est qu'une personne bête ; je sais seulement qu'il y a des personnes qui ont contracté dès l'enfance la fâcheuse habitude de se mettre un voile épais devant les yeux chaque fois qu'elles veulent regarder quelque chose. On dit qu'Esperanza est bête, que tel politicien ou moraliste est bête ; mais moi, je ne suis pas sûre qu'il en soit ainsi ; ou plutôt je trouve l'expression obscure, car je ne crois pas qu'il y ait même des animaux qui soient bêtes, c'est-à-dire privés, de naissance, de la faculté de jugement.

Je suppose que tous les êtres qui prennent contact avec les objets extérieurs ne peuvent

tirer de leurs observations, relativement à leurs besoins, que des conclusions logiques. Mais, pour prendre ce contact, il ne faut pas que leurs sens soient oblitérés par des clichés.

J'avais élevé au biberon deux levrauts d'une même portée. J'admirais leurs oreilles de velours fauve, brodées de noir à l'extrémité, leurs jambes fines comme des brins d'osier, leurs yeux en agathe, leur poil d'or bouclé. S'ils m'avaient bien regardée, ils auraient vu que je les aimais. L'un d'eux m'a bien regardée, car il sortait, bébé, de son panier à mon approche et plus tard, adulte, il sortait de sa niche au bruit même lointain de mes pas. Il me léchait les poignets et les mains pendant que je disposais dans son étable l'herbe, l'avoine, le lait, l'eau. Mais son frère ne m'a jamais bien vue ; lorsqu'il ouvrait les yeux sur moi, il voyait tous ceux qui avaient exterminé sa famille au lieu de me voir moi-même. J'étais forcée de lui couvrir les yeux avec la main pour qu'il consentît à sucer le biberon ou à boire, au verre, le lait que je lui présentais.

Les hommes et les femmes sont des lièvres qui voient ce qui les entoure à travers les frayeurs de leurs ancêtres. Quand Esperanza pense que la généreuse Italie sauve la France ingrate, elle estime les Français et les Italiens d'après les statues de Garibaldi et de la Victoire. Pour qu'Esperanza pût apprécier la guerre européenne, il eût fallu paralyser sa mémoire, comme j'avais aveuglé le petit lièvre pour lui rendre la logique et la liberté.

Et la preuve qu'elle aurait pu être aussi lucide que l'autre levraut, c'est qu'elle pouvait admirer un nègre, faute, il est vrai, d'avoir appris à l'école ce que c'est.

Ma famille et moi nous savons encore, hélas ! en 1917, ce que c'est que les hommes de race noire, car nous avons lu Gobineau et divers livres d'explorateurs et de gouverneurs de l'Ouest africain. Aussi, sommes-nous d'abord fort inquiets de laisser nos effets, nos bijoux et nos bibelots sur le passage du flot de Chamites que Sandré engloutit dans sa chambre tous les soirs.

Nous avons d'autant plus de raisons d'avoir peur, que Sandré est manifestement dépourvu de sens critique. Ne nous a-t-il pas affirmé avec violence, un jour que nous lui faisions l'éloge de la probité et de la discrétion de Saër Gueye :

— Mais ils sont tous comme cela, tous !

Il nous a priés, il a prié Esperanza de ne jamais renvoyer, même en son absence, un noir qui le demanderait. Ni un noir, ni un groupe de noirs. Il nous a priés de les faire entrer tous chez lui, en attendant son retour.

— Quand vous ne pourrez plus les inviter à s'asseoir sur les chaises, a-t-il ajouté en riant, invitez-les à s'asseoir sur mon lit, sur ma malle et, au besoin, par terre, devant le feu, comme ils y sont habitués.

A son retour du camp, Sandré n'exige de ses envahisseurs ni soumission, ni respect, ni salut militaire même. Il ne leur impose que la seule contagion de son rire qui accompagne ses plaisanteries immédiates, mi-françaises, mi-bambarras, sur le nombre des visiteurs, leur affublement ou leur plus ou moins grande ingénosité à s'installer et à faire du feu.

Il proteste vite, devant eux, de l'inconfort de son dolman au col raide. Il l'enlève, en assurant

que deux bûches de plus dans le feu le remplaceront avantageusement.

Quand nous entrons incidemment dans sa chambre pour lui demander un renseignement, c'est dans un appareil complètement dépourvu de prestige militaire que nous le trouvons : en corps de chemise de flanelle, ses épaules larges arrondies vers le feu qu'il tisonne, tâchant à faire rire ses tirailleurs, inlassablement.

Certains visiteurs, étrangers à son bataillon, croient devoir justifier leur participation aux soirées par le besoin de témoigner leur reconnaissance. Ils ont connu, à Grand-Bassam, à Kotonou, à Abécher ou ailleurs, l' « adjudant-chef Sandré, bien bon » ; mais celui-ci dénie leur dette, tout en accueillant gentiment leur visite.

— Des droits à leur reconnaissance ? proteste-t-il, à leur amitié ? mais je n'en ai aucun, aucun ! Je ne me les rappelle même plus du tout, ces braves gens ! Je leur ai peut-être offert un verre d'eau, un jour qu'il faisait particulièrement chaud, conclut-il en riant, voilà tout, voilà tout !

Depuis nos frottements aux cadres de l'armée coloniale, nous connaissions quelques-unes des méthodes en usage pour l'éducation militaire des nègres, mais nous n'en connaissions aucune qui ressemblât à celle du lieutenant Sandré.

Un jeune capitaine, gracieux élève de Saint-Cyr, gracieux de visage, de proportions, de costume, de manières, nous avait fait, une fois, ces confidences :

— Vous me voyez navré de la conduite de la population provençale à l'égard des noirs. On voit des femmes, souvent même de vraies mères

de famille, plaisanter, rire, avec les tirailleurs ! Quelle inconscience ! Quel manque de dignité déplorable ! La conséquence ? c'est que les noirs ne nous saluent plus. Or, un soldat qui ne salue pas n'est plus dans la main de ses chefs. Que m'arrivera-t-il au cours d'une action, si je n'ai pas mes hommes dans ma main ?

Sandré ignorait cette angoisse, puisqu'il avait ses hommes dans ses bras.

Un jour qu'un sous-officier blanc avait gifl  dix fois, sous nos yeux, son subordonné noir, nous avons demandé à Sandré si ces violences étaient tolérées :

— Elles ne le sont pas, mais elles seraient permises, avait-il répliqué avec passion, que je n'en serais pas g n  pour inviter le noir à rendre tous les coups. Et je lui donnerais deux louis au surplus ; l'un comme récompense et l'autre comme encouragement.

Quand il entend dire qu'un officier est en relation avec le conseil de guerre, au sujet d'un de ses subordonnés noirs, il secoue la tête :

— Cela ne m'arrivera jamais, à moi ! Je ne peux pas comprendre qu'on fasse punir un tirailleur. Je n'ai jamais puni un tirailleur, moi, jamais, jamais, depuis quinze ans !

— Ils ne commettent donc pas de fautes contre la discipline, les règlements, ces hommes-là ?

— Mais non, mais non... un tirailleur ne peut rien faire qui vaille d'être puni. D'être blagu  ? tout au plus. C'est bien suffisant.

Et il ajoute :

— Pourquoi les ennuie-t-on tout l'hiver, ces braves garçons, à faire l'exercice, les marches, le tir ? C'est bon pour les jeunes recrues. Moi, je ne comprends pas pourquoi tous les officiers

français ne demandent pas, comme moi, à aller sur le front. Ils ne sont pas sensibles au froid, comme les nègres ; ils seraient utiles, là-bas ; mais ici ils ne sont bons à rien. Les Sénégalais, à Saint-Raphaël, n'ont pas besoin de cadres ! Pourquoi ne les y laisse-t-on pas tranquilles, tous ces pauvres gens ?

Et confidentiellement, il ajoute encore :

— Au fond, moi, je ne sais pas pourquoi on ne les a pas laissés chez eux ; car, enfin, je suis bien embarrassé quand il faut que je leur explique pourquoi ils sont ici. Pour défendre qui ? Leurs bienfaiteurs ?

Il riait, à ce mot, du bon rire qui secouait ses épaules chaque fois qu'il voulait souligner une situation absurde... ou tragique.

Quand notre ami eut reçu l'autorisation, qu'il avait demandée, de partir le plus tôt possible pour le front, il dut changer de bataillon et renoncer à son ordonnance, comme à ses autres subordonnés du 89^e. Saër Gueye ne comprit rien à cet événement.

Ceux des prêtres musulmans qui travaillent pour notre chrétienne république lui avaient bien appris que la guerre est un fléau que l'on doit subir parce qu'il est envoyé par Dieu ; mais cela n'impliquait pas qu'il fallût courir après ce fléau, en abandonnant ses camarades.

Les Sénégalais n'ont pas cent ruses, comme les poilus, pour alléger les misères du service ; ils ne connaissent qu'une douceur : se tenir serrés les uns contre les autres autour du numéro de leur bataillon, comme autour d'un feu, le dos tourné aux menaces du sort. Qu'un accident arrache l'un d'eux à sa compagnie, dans tous les

cas il veut y rentrer. Fût-elle à la pire place sous les balles, elle lui apparaît comme un refuge ; la quitter volontairement lui semble un suicide.

Sandré nous raconte, avec le rire dont j'ai parlé et qui lui sert à dominer ses émotions, comment ses anciens tirailleurs le persécutent :

— Je n'ose plus passer, dit-il, par la grand'-route. Mes vieux camarades m'y attaquent l'un après l'autre pour me reprocher ma défection : « Pourquoi toi y a quitté compagnie ? Y a pas content avec nous ? »

Le 2 avril, la veille du départ de Sandré, Saër a obtenu de son nouveau capitaine la permission de venir aider aux préparatifs de voyage de son grand ami.

Il procède avec moi à l'emballage des repas froids, mais il n'ose pas me regarder, tant il est en peine ; il abandonne sa tête, tombée sur sa poitrine comme si les vertèbres ne soutenaient plus son cou :

— Lieutenant parti,... moi, plus jamais content. Lui, toujours rester seul au front,... moi, toujours malheureux ici.

Il ne peut pas relever la tête, mais il me prête ses mains intelligentes pour assurer les objets dans le paquetage, pour diriger la course et les croisements corrects des ficelles qui l'assujettissent. Ses gestes à la fois précis et distraits, comme extra-terrestres, me font penser à ces insectes qui tentent de continuer leur marche, sectionnés en deux.

— Voyons, Saër, lui dis-je, du courage ! Il y a d'autres hommes bons, en France. Ton nouveau lieutenant est peut-être gentil.

Alors, Saër, de l'air de quelqu'un à qui l'on prétendrait restituer l'Océan dans un dé, répond, sans regard :

— Lieutenant nouveau ? Peut-être gentil... mais jamais gentil comme lieutenant Sandré.

Saër Gueye a donné au voyageur ses meilleurs grigris pour le préserver de la mort. Il lui a indiqué à quelle place sur la poitrine il faut les mettre.

Mais en les lui abandonnant, il lui fait cette recommandation :

— Faut pas quitter, jamais. C'est grand marabout qui y a donné, pour moi, petits papiers-là. Seulement, y a pas bon pour dire au bataillon que toi y a gagné grigri sénégalais ; si tu dis, les Français y a faire foutre de toi !

Le départ de Sandré nous a causé toute l'angoisse des séparations en temps de guerre ; mais non, particulièrement, l'horreur de la guerre.

Notre ami nous a quittés en nous disant :

— J'ai hâte de savoir comment je supporterai ça ! Comment je souffrirai la peur — ou l'émotion, si vous voulez — car je suis un émotif, je pleure quand je vois un enfant pleurer. Je souffrirai donc beaucoup ; mais, tant mieux, tant mieux, je suis enchanté ! Puisque le mal de la guerre, c'est ce qu'il faut que chacun s'arrache pour le donner à son pays, je donnerai plus que d'autres, j'en suis bien heureux !

Il ne fallait pas qu'on la lui enlevât, à cet homme, cette nécessité de mourir ; il la défendait contre notre scepticisme, férocement. Pour reconnaître les droits de « son pays » et de « sa guerre », il n'était pas besoin d'examen. Leur

évidence éclatait à ses yeux, par le seul fait qu'ils réclamaient sa vie.

Il y avait assez longtemps que cet affectif effréné cherchait à se résorber dans autrui. Depuis qu'il avait libéré la vie de son frère en se jetant, pour lui, à l'armée, comme un lest, il n'avait cessé de s'offrir à tous les maux : famines, pestes, fièvres, pour en détourner des autres l'emprise. Maintenant, il tenait sa chance ; il était venu volontairement du Ouadaï pour s'en emparer, il ne voulait pas risquer de la perdre pour une chicane d'origine.

Comment l'ivresse de cet homme jusqu'à sa mort aurait-elle pu nous renseigner sur le sens de la guerre ? Sandré n'était qu'une étrangeté. Nous ne pouvions que dire, quand il est parti : « Nous ne reverrons plus cela de notre vie ! » Mais son destin n'en mettait pas d'autres en cause.

Au contraire, lorsque Saër Gueye nous quitta je ne compris plus rien à notre vie. Qui donc me laissait là, sous des roses, et envoyait mourir le léger poète Saër Gueye ? Je dis bien : mourir, pas : se battre. Saër, notre esclave, ne pouvait se battre contre le militarisme prussien, ennemi de la liberté des peuples.

Qui l'envoie donc ? Ces grotesques personnages chamarrés qu'on voit déambuler dans les films d'actualité ?

Qui encore ? Ces goinfres qui commandent la presse ? Ces misérables qui l'alimentent ?

J'éprouve un grand frisson à ces évocations : nous sommes bien dans l'ancre de l'ogre, tel qu'il est décrit par Perrault. Saër est un petit Poucet et je suis une fille du monstre ; mais ce nouveau Poucet n'est pas ingénieux : il me lais-

sera ma couronne, et ses frères et lui-même seront dévorés.

Ainsi s'élucide ce que nous a dit l'autre jour, à propos des pertes de la bataille de l'Aisne, au 16 avril, notre voisin, le riche usinier :

— Nous ne sommes point à court encore, avait-il assuré, nous avons en réserve des troupes fraîches, beaucoup de troupes fraîches.

Cette chair fraîche, dont parle cet ogre, c'est bien, hélas ! celle de Saër Gueye. C'est donc à son tour d'ouvrir le festin ?

Il a été immolé le 15 août 1917 pendant que nous nous réjouissions d'une lettre où il nous apprenait qu'il était sauvé. Avant cette lettre, il nous en avait envoyé plusieurs autres qu'il avait signées : « Votre fils de toute la vie. » Toute sa vie, c'étaient quelques semaines. Mais ces lettres-là étaient écrites, sous sa dictée, par un camarade instruit, tandis que celle qu'il écrivit le 10 août était sa première tentative personnelle de rédaction française :

Ma chère ami, jé (1) rossi lettre de liestinan Sandaré lui m'a demandé si jé balissié (blessé), 5 bat. condérataque (contre-attaque) : boucou balissié, boucou mort ; mon camarade qui faire les lettres, lui aussi perdu maintina, jé plus personne pour écrire bien, jé moi solima et touva (toi) aussi, fau donner moi nouvell du Sandaré par se que lui avec touva cé mon famille en france je vous salue bien avec farajoi (François) avec Madame espérasa.

(1) L'original ne porte pas d'accent, presque tous les accents que l'on trouvera dans les lettres que j'ai reproduites sont ajoutés, ainsi que la ponctuation, pour en faciliter la lecture.

Et, derrière la page :

Ma chère ami, cé saër Gueye tou seul qui écrire la lettre pour te faire savoir qué même que je suis sové; je salue ton mari, avec farjoi, avec Madame espérasa dans 5° bat. toulmond il a mort; nous jommes sové vintome dans 5° bataillon.

Les dernières lignes trahissent sa fatigue ; mais nous sommes émus jusqu'à l'étranglement en songeant combien il a fallu à ce jeune garçon de souffrance et d'amitié, celle-ci accrue par celle-là, pour accomplir, sans expérience antérieure, sans notions scolaires, avec les seules ressources de sa mémoire et une interprétation graphique de sons, ce tour de force. Nous nous le représentons, désarmé, aux lendemains de cette affaire où « tout le monde est mort », et se raccrochant à un souvenir : notre toit, seule idée douce qu'il trouve dans toute cette France qu'on prétend proposer à son dévouement.

Le jour où me parvient cette lettre, et les suivants, je ne m'en sépare pas, soit que j'aille aux champs, ou en ville. Je sens que son âpre réalité, que ses lignes concrètes purifient l'atmosphère tout autour de moi. Elles me désabusent des héros et de leurs historiographes, mais elles m'acquièrent toute à la dévotion de cette active petite âme qui savait accourir vers nous par les chemins les plus difficiles.

Saër Gueye, petite colombe noire, ils t'avaient déjà fait mourir, les autres, ce 15 août, où nous croyions sentir encore la chaleur de ton cœur dans notre main.

LES tirailleurs sénégalais blessés étaient soignés, en 1917, comme d'autres soldats, dans les hôpitaux des grandes villes, mais tous allaient en convalescence à Menton.

Après Menton, c'était leur retour direct sur le front ou leur stage au bataillon de dépôt, à Saint-Raphaël, le 73°.

Au cours des mois qui suivirent la bataille de l'Aisne, Duret et Sandré, qui y prirent part, nous prièrent de souhaiter leur bonjour à ceux de leurs anciens subordonnés, convalescents, qui pourraient être de passage à Fréjus.

Le lieutenant Duret croyait devoir justifier sa prière par les hommages dus à la valeur militaire des tirailleurs :

...Malgré que connaissant bien les miens, dit-il dans sa lettre, je ne les croyais pas capables de tant d'héroïsme.

Le 16, au matin, après avoir passé une nuit sous la pluie glacée, le ventre dans la boue, transis par le froid, ils sont partis comme une trombe à travers les mitrailleuses qui les fauchaient, les obus qui les écrasaient. Renversant tout sur leur passage ils sont allés (les miens) pendant 1.200 mètres, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Ils ont été superbes, ils n'ont été dépassés par aucune troupe ; sous la neige pendant trois jours et trois nuits, ils sont morts face à l'ennemi, sans une plainte...

Rien n'autorise à discuter l'éloge que le lieutenant fait de la conduite de ses soldats au feu.

Cette conduite prouve d'ailleurs simplement que les noirs sont capables, comme les hommes des autres pays, de s'habituer à tout, avec cette étrange souplesse qui caractérise l'organisme humain.

Tous les Sénégalais que j'ai connus avaient acquis, par la force des choses, les mérites qui gagnent l'admiration des chefs et les croix de guerre. S'ils n'ont pas eu accès à la médaille militaire et à la croix de la Légion d'honneur, ce n'est point faute d'héroïsme, mais d'autorité civile.

Les soldats noirs de cette récente guerre ont avec bien d'autres ce trait commun, qu'ils furent des héros involontairement. Mais ce qui leur appartient en propre, de très sympathique, c'est leur franchise de le proclamer. « Le tirailleur n'est pas volontaire, » confesse le lieutenant Duret lui-même. Il raconte qu'aux Dardanelles, alors que des officiers arriérés tremblaient de confier des grenades aux mains des noirs, il créa dans sa compagnie, le premier, un corps exemplaire de grenadiers :

— Y a toi content pour lancer grenade ? avait-il demandé à un adroit garçon.

— Si moi y a pas content, y a faire content quand même. Toi y a lieutenant, toi y a moyen commander service. Si toi y a commander, moi ya lancer grenade : y en a pas moyen dire non. Mais tirailleur y a pas volontaire.

Nous ne connaissions pas encore la noblesse de cette attitude de nos futurs amis lorsque nous recherchions, en août, au 73^e bataillon, quelques

rescapés de la catastrophe de l'Aisne. Mais, en pensant à Saër Gueye, ce fut une douceur, quand l'une de nos lettres en atteignit un, le sergent Baïdi Dialo.

Le souvenir de la première visite de Baïdi Dialo est resté dans ma mémoire aussi frais que celui de ma rencontre avec l'Angelico à Florence.

Il ne sut pas se lever, pour me saluer, quand j'entrai dans la salle où Jean venait de le faire asseoir. De sa place proche de la porte, il me tendit sa main fine, au bout d'un grand geste, et détournait moins sa tête vers moi que ses prunelles, ce qui dessina en blanc la forme allongée de ses yeux.

Cette attitude inusitée ne me choqua pas, comme elle l'eût fait dans la personne de notre plombier ou d'un représentant de notre compagnie d'assurances, s'ils fussent restés assis ; mais elle me troubla un instant comme si une statue égyptienne m'eût tendu la main. Sur le fond de nos murs crépis de rose, long de visage et de buste, ample de poitrine, Baïdi Dialo me parut aussi solide et définitif qu'un bronze, en dépit de son costume de toile kaki. Je ne compris d'ailleurs pas ce jour-là, qu'il portait un seyant costume dit « de fantaisie ». Je ne le comprendrai que lorsqu'une autre fois, la banale coupe de la capote réglementaire se substituera à la courbe majestueuse et simple de ses épaules précédemment lisible à travers la toile.

La première fois que je vis Baïdi, je ne sus pas comment il était vêtu ; c'est une grâce de la perfection des formes de ne pas permettre à l'œil qui en jouit de se distraire par des recherches ana-

lytiques. J'avais des raisons de me demander pourquoi j'étais soudain en possession d'une belle œuvre de l'art antique, je n'en avais aucune de me demander si elle était, ou non, en tenue réglementaire de l'infanterie coloniale.

Baïdi a placé sur la table la lettre qu'il a reçue de moi :

— Tu as demandé moi, là-dedans, pour venir dimanche 18, mais dimanche, pas encore reçu ; reçu ce matin mardi à neuf heures, seulement.

Comme je le questionne sur le lieutenant Duret qui l'a recommandé, sur le Sénégal, sur ses blessures, il tire son portefeuille de sa poche, en extrait tous les papiers, les déplie et les aplatit sous nos yeux d'un geste prompt de sa longue main :

— Lire tout, si tu veux.

Il y a des lettres de Duret sur les incidents dramatiques de la bataille de l'Aisne, avec des félicitations pour lui, Baïdi ; il y a des lettres de son père et de ses amis ; il y a un certificat de l'hôpital de Contrexéville qui mentionne ses trois blessures par balles de mitrailleuse : l'une qui traversa la main droite ; la deuxième, l'aine ; la troisième, la face, au préjudice de deux dents et de fragments des maxillaires, mais sans dommages extérieurs.

Depuis son arrivée, Baïdi Dialo n'a pas cessé de nous dévisager, Jean et moi, l'un après l'autre, et quand il a replié les papiers et les a remis à leur place, il regarde autour de lui, dans la salle, avec une grande sévérité et nous déclare simplement :

— Moi, venir ici toujours, maintenant.

Le ton grave et assuré de sa voix s'allie au précédent geste de sa main droite nous proposant

ses lettres. Nous avons l'impression qu'il vient de nous offrir, sous deux formes, toute l'intimité de son cœur.

Trop vite ? trop tôt ? mais il y a déjà un quart d'heure qu'il est avec nous et c'est énorme, car, si l'ardeur des regards consumait, ceux qu'il a promenés autour de lui pendant ce temps-là n'auraient rien laissé subsister de nous ni de notre maison.

Nous avons placé devant notre visiteur, qui, musulman, ne boit pas de vin, un verre de citronnade : à peine y trempe-t-il les lèvres qu'il le replace sur l'assiette avec soin et considère autre chose.

— Tu n'aimes pas ça ? tu ne trouves pas bon ? il faut le dire.

— Non, pas beaucoup bon, répond-il sans sourire.

Au contraire, il sourit un peu à l'eau sucrée parfumée à l'eau de fleurs d'oranger.

François est venu me prévenir qu'il est l'heure de se rendre à Saint-Raphaël pour assister à la conférence sur les moustiques et leur destruction, illustrée par le cinéma.

Baïdi s'est levé pour partir, mais nous le retons :

— Aimes-tu le cinéma ?

— Jamais vu, encore.

— Viens-tu avec mon fils et moi ?

— Si tu veux.

Certes, il est très rare qu'il tombe du ciel, dans une maison, en plein jour, un ami tout gagné et de la taille, de l'âge, de l'esprit et de la couleur que l'on souhaite justement à ce moment-là : cela n'arrive que dans les rêves ; mais il est plus inespéré encore qu'on puisse en user tout de

suite, comme on peut mordre dans un fruit mûr, au point qu'à la question : « Viens-tu avec nous ? » il n'ait qu'à répondre : « Oui, si tu veux. »

Les quatre kilomètres que nous devons parcourir ensemble à travers les champs et les bois pour atteindre la ville, nous proposent de nombreux sujets de conversation. J'apprends que Baïdi est passionné pour la pêche et que, depuis l'âge de dix ans, il sait employer le filet indigène et l'hameçon européen. J'apprends qu'il est fils d'un chef de village toucouleur des environs de Podor, Sénégal. Jusqu'à l'heure du service militaire, il a été le plus heureux des adolescents, se livrant, selon les saisons, à la pêche, à la natation dans le fleuve, à la culture des patates ou aux galopades à cheval dans les grandes plaines.

— Depuis guerre Maroc 1911, et guerre en France, tout cela fini ! regrette-t-il.

— Tu n'aimes pas la guerre ?

— Y a personne pour trouver bonne une guerre comme celui-là, guerre pour rester toujours même place, dans la terre, sans marcher, laver, dormir, rien. Y a personne français, personne sénégalais, personne allemand.

— Tu as parlé avec des Allemands ?

— Hôpital Menton, j'ai entendu un. Lui parler même chose nous. Lui blessé comme nous, fâché comme nous.

Notre route traverse les jardins de maraîchers qui ceignent la ville, et Baïdi admire les tomates mûres qui brillent dans les feuilles :

— Tomates-là bien jolies ! dit-il.

— Aimes-tu les manger ?

— Oui, parce que tomates il est pas trop dur,

mais autre chose dur, y a pas moyen manger. Blessure dans la bouche, il laisse pas moi manger rien du tout comme pain ou viande.

— Tu ne manges jamais de pain ni de viande ?

— Non, seulement riz avec beaucoup de l'eau.

— Eh bien ! veux-tu venir dimanche, à midi, déjeuner avec nous ? Tu mangeras de la purée de pommes de terre, des tomates, des œufs...

— Oui.

Il a prononcé ce oui, sans sourire, sans l'accompagner d'aucun commentaire, et cette nouvelle preuve de simplicité, après tant d'autres en une même journée, ne laisse pas que de m'interdire. Je me demande où je vais ainsi, vers quel au-delà.

Un homme réel sait trahir pour vivre. Il sait se faire grand et petit, tour à tour, pour nous échapper. Un invité s'excuse « de la peine », proteste du « trop d'honneur », ou, au contraire, il témoigne du « peu de temps » dont il dispose. Ainsi déguisé, à volonté, en souris, puis en lion, plus souvent en nuage, insaisissable, il peut respirer en sécurité parmi nous. Mais qu'un être, ignoré et ignorant de nous, accepte d'un « oui » net une proposition qui lui agréée, voilà qui est inconcevable. Même parmi les Sénégalais qui partageront plus tard nos repas, nous n'en trouverons pas d'aussi téméraires.

Le dimanche suivant, Baïdi, arrivé en retard, trouve déjà installés à table avec nous le sergent J. et sa femme, nos pensionnaires nouveaux.

Il semble qu'il l'ait prévu. Il semble même qu'il ait commandé la fête, tant il y prouve de l'aisance. Toutefois, comme il néglige sa ser-

viette, je la pose sur ses genoux. Mais cela ne déconcerte nullement son maintien de dieu.

Il mange de tout, mais si peu, que nous supposons à son estomac une forme définitive, non extensible, comme celle de ses yeux, par exemple, car, lorsque, après avoir avalé la valeur d'une cuillerée de mousse au chocolat, je lui propose un fruit, il le refuse. Je prélève alors sur la corbeille deux minuscules figues, vrais éléments de dînette de poupée et je les pose au bord de son assiette. Il en prend une, la pèle, la partage en quatre et remet à sa place l'autre, en disant :

— Il est bon, mais y a trop manger, maintenant.

Pendant toute une journée, comment vais-je occuper mon nouvel ami ?

La lettre de Saër est toujours dans ma poche ; elle me rappelle des besoins et des affres de s'exprimer qui sont peut-être généraux chez ses compatriotes. Je propose donc à Baïdi de lui apprendre à lire. Il est enchanté.

— Sais-tu déjà un peu ?

— Non, lettres, seulement.

En effet, il ignore totalement les voyelles composées : on, ou, au, oi, etc.

— Quand tu sauras bien toutes ces doubles lettres-là, tu sauras lire, lui dis-je, pour l'encourager.

Faute d'alphabet, je dessine, sur un carton, les petits groupes de lettres conformément à deux caractères d'imprimerie et, au bout d'une vingtaine de minutes, Baïdi les sait.

Je l'invite à se reposer un peu, mais il refuse, étonné. Peut-on se fatiguer à ce joli jeu, comme à l'exercice militaire ? Pendant que je me re-

pose moi-même, il repasse seul sa leçon et reprend plusieurs fois, avec une méthode instinctive, les passages où il s'est trompé. Je ne sais comment l'arrêter : son zèle à s'assurer de la fidélité de sa mémoire n'est pas modérable. Il court de l'une à l'autre des figures avec l'amour d'une poule pour ses poussins. Il va s'abrutir et je lui demande :

— Sais-tu écrire un peu?

Il me cache son visage avec sa main gauche, car il est à ma droite, pour répondre :

— Non.

— Pas même une lettre ? pas même un i ? un o ?

Il secoue négativement la tête qu'il baisse encore plus, d'un air de profond découragement.

Juge-t-il son ignorance infamante? Ou croit-il que de la science du dessin de ces deux lettres dépend son admission à mon enseignement ?

— Eh bien, lui dis-je, faut-il t'apprendre tout de suite à les faire ?

— Oui, si tu veux !

Il retire sa main pour montrer un sourire à ces mots : si tu veux ! Il ne l'avait encore donné à personne, dans la maison, ce grand sourire-là : ni aux amis du lieutenant Duret, ni à l'eau de fleurs d'oranger, ni à François, ni aux moustiques du cinéma, ni à la purée de pommes de terre ; pour la première fois, il le donne à son institutrice, et il lui restera acquis pour toujours.

Si j'avais été opprimée par l'opinion, partout répandue, que l'intelligence des nègres ne se développe que jusqu'à l'âge de treize ans et ne cesse de s'atrophier ensuite, je n'aurais pas entrepris d'apprendre à lire et à écrire à un sujet de vingt-huit ans qui, aggravation de son cas,

avait pratiqué pendant sept années de service le déformant jargon des tirailleurs.

Mais je ne pensais guère, ce jour-là, à ces questions graves. J'avais un ami providentiel de qui le visage, trop sombre pour ma vue encore mal exercée, s'éclairait, au contact des livres, d'un magnifique sourire blanc ; je n'avais pas besoin d'une autre raison pour m'engager dans les hautes fonctions du professorat.

Baïdi Dialo est tout à fait heureux. Il trace avec un crayon, sur un cahier neuf, des o, qui s'écrasent parfois sur la ligne, quand il la fixe trop, ou qui s'envolent un peu au-dessus, quand il l'oublie. Il répète des i, un peu tremblés, et bientôt d'autres formes succèdent à celles-là, souvent gauches, empesées, mais jamais escamotées, toujours loyales.

Je n'avais encore donné de leçons d'écriture qu'à mon fils et, incidemment, à quelques jeunes cousins ou amis. C'était délicieux, certes, de voir naître les petites lettres rondes, produits authentiques des petites mains et des petits gestes non moins courts et ronds. C'était très enviable, aussi, de découvrir les facultés de mémoire et d'observation de ces mignonnes têtes vaporeuses. Malheureusement, la durée de l'application, le degré de tension des efforts intellectuels et physiques des enfants sur un même objet sont tout à fait disproportionnés avec ceux des adultes et, particulièrement, hélas ! avec les miens. Au moment précis où je commence à m'entraîner sur un sujet, fût-ce le sujet aérien de la navigation d'un cerf-volant, mes petits amis s'en détachent ce qui produit un contre-temps tout à fait inconfortable. Il s'ensuit que je ne peux partager plus d'une demi-heure le jeu d'un enfant sans que, ré-

ciproquement, nous ne nous haïssions, en toute conscience de nous opprimer.

Pour la première fois, en instruisant Baïdi, j'ai la satisfaction de pouvoir évaluer la volonté et les moyens d'un élève avec la même unité de mesure qui me sert à apprécier mes propres efforts. J'ai tellement, en sa société, l'impression d'une harmonie que, même fixée trois heures auprès de lui devant la table de travail, je ne me sens pas enfermée; je crois, au contraire, l'emmener en promenade, à mon pas, dans un jardin dont je lui ferais les honneurs.

Je me rappelle cette observation d'un médecin-major de l'hôpital sénégalais de Fréjus, lorsqu'il apprit que j'instruisais des noirs :

— Vous leur permettez de se reposer très souvent, n'est-ce pas ? Ces cerveaux rudimentaires ne sauraient s'attacher longtemps à une même idée.

Je me hâtai de le détromper : mes élèves me gagnent en assiduité. Cela ne veut pas dire que Baïdi, penché sur son buvard, eût le moins du monde l'air d'un sergent-major, mais il n'avait pas l'air puéril non plus.

— Je viendrai tous les jours, pour écrire ! annonce, en se levant, Baïdi enthousiasmé.

Je ne savais pas encore, le 18 août 1917 que, dans le langage imagé de Baïdi et de ses compatriotes : « je viendrai tous les jours », veut dire : « tant que je pourrai » ou « tant que tu voudras » ou, plus exactement : « je viendrai toujours avec plaisir ». Le salut : à demain ! offre le même sens. C'est une forme de remerciement.

Ce jour-là je pris l'expression à la lettre et, pour la troisième fois depuis que je connaissais Baïdi, je fus épouvantée. De quoi ? De ma

chance ? Je faillis la perdre, car je répondis précipitamment :

— Je ne suis pas là tous les jours, viens plutôt dimanche.

Je formulai ce mensonge par habitude acquise, correcte autant que lâche, de fermer ma porte et mon âme à l'imprévu et à sa fortune. C'était à peu près comme si, à un : au revoir ! j'avais répondu : le plus tard possible !

Du moins, c'est ainsi que m'interpréta un autre tirailleur, à qui je fis la même réponse, car je ne le revîs plus jamais.

Les nègres m'ont appris à ouvrir ma porte, et je ne les ai plus offensés ; Baïdi se fût offensé s'il n'avait connu que mes paroles ; mais il avait su, comme les chiens et les chats, voir au fond de mes yeux ces mots délicats qui démentent les autres, et il ne prit pas garde à mon absurdité.

Nous avons emmené Baïdi au cinéma une seconde fois, François et moi.

Le film représente un drame où certain testament que l'on vole, que l'on déchire, que l'on recolle, joue un rôle prépondérant. Pendant une scène, le papier a été caché derrière la pierre mal scellée d'un mur. Je n'ai pas attiré l'attention de notre compagnon sur ce fait, mais, lorsque, un peu plus tard, un des héros du drame vient s'appuyer contre cette pierre, il me confie :

— Peut-être, petit papier, toujours il est caché là dans le mur ?

Une comédie présente tant de beaux personnages évoluant dans des jardins et des intérieurs princiers, assistés d'autos, d'ascenseurs, de valets, que Baïdi s'étonne :

— Alors, tout le monde il est beaucoup riche là-dedans ?

Le programme a comporté, outre l'actualité, le drame et la comédie, une pièce d'intérêt si purement pornographique, sous les apparences d'un harem persan, que je suis préoccupée de l'impression qu'elle a pu laisser à mes deux jeunes compagnons. Quand François nous devancera, Baïdi et moi, en sortant, je ne pourrai m'empêcher de demander à mon invité :

— Qu'est-ce que tu as trouvé de mieux, dans ce que tu as vu, la dernière partie, ou les autres ?

Baïdi ne comprend pas bien la question ; il croit que je lui demande laquelle il préfère, de la matinée qui finit ou de celle du 18 août, et il me répond :

— Première fois, bien gentils aussi, tous les moustiques, mais trop court, un peu ; tout de suite fini. Aujourd'hui, bon beaucoup, nous rester ici bien longtemps.

Pendant l'entr'acte, François est allé acheter des glaces en cornet pour nous trois et il a recommandé au sergent :

— Mange vite, c'est très bon !

Baïdi n'a jamais mangé de glace : il la tient avec précaution comme une chose qui pourrait bien éclater ; puis il avance craintivement ses lèvres vers la crème. A l'instant du contact, il retire la tête en arrière d'un brusque mouvement si naïf de chat qui se brûle, que nous en rions aux larmes, François et moi, ainsi que nos voisins. Les tentatives qui suivent immédiatement ne sont pas plus heureuses :

— Suce plus vite, plus vite ! lui conseille-t-on.

Il réussit enfin à entamer son adversaire et il conclut :

— Il est trop fraîche, un peu, mais bien bonne quand même.

Je lui ai demandé, le même jour, son opinion sur notre musique, représentée, en l'occurrence, par un effroyable piano :

— Qu'est-ce que tu aimes mieux, piano comme celui-là, ou tam-tam ?

— Y a mieux tam-tam, parce qu'il est beaucoup doux !

L'évaluation de la douceur semble d'ailleurs constituer tout le critérium de Baïdi à l'égard des choses et des hommes.

Quand nous l'emmènerons chez le pâtissier, après le cinéma, il fera l'éloge des deux minuscules éclairs qu'il consent à accepter en protestant qu'ils sont bien bons, beaucoup doux. Il vantera, plus tard, son camarade Ahmat, en nous disant : « Lui bien doux ; jamais rouspéter. » Il approuve, avec le même mot, les Annamites et les Malgaches, si mal interprétés par beaucoup de Sénégalais ; et pour louer un supérieur, il dit aussi :

— Officier-là, lui bon, jamais crier fort, toujours parler doux.

En revanche, il sera sévère pour son capitaine actuel en ces termes :

— Capitaine-là, méchant tout à fait. Lui courir dans tout le camp, toujours, partout, jamais reposer pour blaguer avec zhommes, jamais parler doux ! Lui commencer gueuler avec adjutants, avec sergents. Après, sergents aussi gueuler, caporaux gueuler, tout le monde gueuler dans compagnie-là, trop mauvaise !

J'AI invité Baïdi Dialo à nous amener ceux de ses amis qui désireraient apprendre à lire et à écrire et il nous présente, un dimanche, le géant Ahmat Paté, caporal, originaire du même village que lui, de même race et de même religion.

Ces titres déclinés, le parrain n'omet pas, pour rendre la cérémonie plus légère, d'infliger à son filleul cette petite humiliation qui accroît le trouble pudique des nouveaux admis, ainsi qu'on en use d'ailleurs à l'Institut :

— Celui-là que j'ai amené, Madame, me dit-il en désignant Ahmat, lui va jamais bien marcher à l'école, si tu tires pas ses oreilles.

J'allègue que ces oreilles sont bien difficiles à atteindre étant donné la taille de leur possesseur; mais mon sourire, que je charge de toute la bienveillance possible, ne fait qu'effaroucher le regard du nouveau venu; je ne saurais dire aggraver sa rougeur, son teint la déroband à mon estimation.

Ahmat n'est pourtant pas aussi noir que Baïdi et, en l'observant auprès de ce dernier, on songe que c'est par timidité peut-être qu'il s'est arrêté devant nous dans la voie de la complète saturation. De même sa tête est trop petite et trop ronde pour sa taille de près de deux mètres et ses traits, d'une indécision à décourager les ethnologues, encore émoussés par quelques marques de la petite vérole, semblent de fortune, comme provisoires.

Seul, dans cet appareil négligé de la face, un détail essentiel est bien aménagé : son sourire.

Je ne pourrais dire d'Ahmat, comme de Baïdi, qu'il est un providentiel ami n'ayant d'autre affaire que celle de nous aimer, quand il nous échoit. Nul, au contraire, ne nous apparaît plus exilé. Il a déjà une trentaine d'années et, à Podor, il est pourvu d'une femme et de deux enfants qu'il n'a revus qu'une fois, en 1913, au cours des sept ans de service qu'il a faits pour la France.

Ce qu'il vient chercher dans notre maison en septembre 1917, ce sont des connaissances utiles, pour « se débrouiller » ici, d'abord, et là-bas, plus tard. Il est venu jusqu'à notre porte comme un mendiant qui dirait : « J'ai faim de savoir lire et écrire depuis sept ans, et personne ne m'a secouru. » Malgré ses grandes dimensions, il m'inspire exactement la même tendre pitié que les petits oiseaux qui pénètrent, les jours de neige, dans les maisons qu'ils fuient en été.

A lui donner des leçons, je me sens aussi privilégiée qu'à tremper, pour les petits suppliants ailés, des miettes de pain dans du lait ; car je sais que je ne le possède que par chance : il ne m'a pas choisie. Ahmat serait entré dans la caverne d'un tigre ou dans la chambre de son général même, si on lui avait assuré qu'on y apprît à lire.

Il y serait entré en tremblant un peu, et les yeux baissés, comme il est entré chez moi, mais sans autres armes que son crayon et son alphabet, car il est le plus désarmé des êtres.

Il n'a retenu de ses relations avec les sociétés aucune formule aimable ou flatteuse. Je ne lui ai entendu prononcer que ces deux seuls mots

de politesse: bonjour! à l'arrivée, et, au départ: merci !

Je me rappelle cette première fois où il vient, tout seul, à dix heures du matin, nous prévenir que son ami Baïdi ne pourra, ce dimanche-là, déjeuner avec nous.

Nous l'invitons lui-même à le remplacer.

Ses paupières qu'il abaisse, sans un mot, sans un mouvement de sa tête, expriment seules son acquiescement.

Sa raideur me décide à l'installer tout de suite, pour écrire, à la place qu'il occupera pendant le repas, car il me semble que je dois éviter les évolutions périlleuses à ce grand objet, d'une matière encore peu connue de moi et peut-être fragile comme le verre.

Je prends beaucoup de précautions pour disposer ses grandes mains par rapport aux cahiers dont elles égalent la superficie ; surtout, je tâche longtemps, pour approcher son buste de la table, à faire disparaître totalement dessous, ses longues jambes. L'auteur de notre mobilier n'avait pas prévu la dimension des tibias d'Ahmat et quand j'exige du propriétaire de ceux-ci qu'il renonce à l'angle reposant qu'ils forment avec les cuisses, il me semble que j'ai l'absurde prétention d'approprier le corps étiré d'un animal agile, celui d'une girafe par exemple, à nos habitudes de scribes.

J'apprendrai bientôt par ses camarades qu'Ahmat, adolescent, parcourait de grands espaces en allant paître ses troupeaux de bœufs et l'on conçoit bien que ses grands membres devaient être propices aux évolutions dans la brousse. Condamnés à l'immobilité, comme ils devaient s'ennuyer !

Ce n'est là qu'imagination, Ahmat est le plus confortable des écoliers. Jamais il n'a pu éprouver, à courir, plus de joie qu'il n'en montre à rester tranquille. Lorsque, plusieurs fois, au cours de la matinée et de l'après-midi, je l'assure que son travail serait meilleur s'il cessait de s'appliquer pendant quelques minutes, il me regarde avec l'expression d'étonnement et de reproche d'un affamé à qui l'on veut persuader qu'il se rassasierait mieux en cessant de manger.

Ahmat a trop de volonté. Quand nous l'aurons fréquenté quelque temps, nous serons opprimés par le sentiment qu'il souffre sans cesse du conflit de cette force et des impossibilités matérielles qui la brisent. Mais ce premier dimanche où nous le considérons à notre table nous ne songeons qu'à jouir de l'aspect imprévu de notre convive.

Ahmat, certes, n'a pas l'aisance gracieuse de Saër ou de Baïdi, mais il n'a pas non plus cette rusticité pénible de nos paysans qui les porte à remplir leur bouche avec de gros morceaux de pain qui font saillir grotesquement l'effort de la mastication. Il n'a pas non plus l'insistance maladroite qu'ils mettent dans des excuses et des protestations d'ignorance, lesquelles ne sont que les grimaces d'un orgueil au supplice. La simplicité ne s'avoue pas, elle s'ignore. Ahmat ne s'excuse ni ne se contorsionne, il garde, aux repas même, la raideur décorative d'un peuplier. Il plante par les coudes ses deux avant-bras sur la table, verticalement, de chaque côté de son assiette, tels des supports fixes autour desquels pivotent ses mains pour définir plastiquement sa pensée.

On peut questionner Ahmat sur tous les su-

jets, car il s'est fait une opinion sur chacun d'eux et il la livre avec une âpre sincérité. Il est rare qu'il nous ait répondu : « Je ne sais pas » (Moi y a pas connaître), comme beaucoup de ses camarades. Nous l'avons appelé le dictionnaire. Il a été élevé dans le même village que Baïdi ; il a partagé ses jeux et ses promenades, mais on ne croirait pas, à les entendre parler, que ces hommes aient vu les mêmes choses. Baïdi ne parle que d'individus et d'objets qui sont, ou ne sont pas, doux, gentils et jolis. Ahmat a la préoccupation des causes, des aboutissements, et son esprit est sans cesse en travail d'innover.

— Dans mon pays, dit-il, cultivateur il connaît pas manière pour sécher l'herbe verte et garder toujours. Alors, dans la saison qu'y a plus rien que paille dans la brousse, vaches, moutons, chevaux, y a presque morts de faim. Mais si moi bientôt je vais rentrer là-bas, je vais faire garder grosse provision de l'herbe sèche, comme ici.

— Lait, dit-il encore, toute le monde, à Podor, il laisse perdre, trop ; mais moi, avant retourner, y a moyen connaître manière pour faire tous les fromages, même chose en France.

Il rêve, en outre, de doter le Sénégal de pain, en découvrant un ferment qui allégerait la farine de sorgho.

A son esprit scientifique, Ahmat doit la perte de tout amour-propre national et des pudeurs conventionnelles, tel un livre de médecine. Il entre, au gré de notre curiosité, dans les moindres détails de la construction d'une case, de la cuisson du couscous, de l'édification d'une famille musulmane. Ses grandes mains façonnent idéalement l'argile, imitent l'avancée du toit « même

chose casquette », tendent à la vapeur une semoule imaginaire, comptent la somme d'argent ou le nombre de bœufs qu'un garçon doit donner pour l'acquisition d'une femme. Il nous renseigne bien sur la vertu des kolas :

— Lui qui veut faire grande marche, lui va manger kolas seulement. Lui va pas reposer, lui va pas dormir, lui va pas faire cabinets, lui va marcher toujours.

Sa réponse à nos questions est si immédiate, si automatique, qu'il préciserait, semble-t-il, comment il s'est uni à sa femme, si nous avions la cruauté de pousser jusque-là sa vivisection.

Lui-même a conscience du caractère fatal de sa loyauté, car il nous raconte, un jour, cette anecdote :

— Blessure dans mon bras gauche, après 16 avril, guéri tout de suite ; blessure dans mon bras droit, rester deux mois pour fermer. Mais moi, dans hôpital Dijon, bien soigné, bien manger, bien propre, bien content, toujours. Jour-là que major il a fait lever tout mon pansement, moi gagné trop triste ; mon cœur y a pensé : fini, hôpital ! Quand même, moi y a dire : « Major, moi maintenant, y a fini malade, faut renvoyer moi dans mon bataillon. » Quand moi y a parler ça, lui, le médecin-chef y a sauter trop haut : « Qui c'est ton bataillon ? connais pas, moi, ton bataillon ! Qui c'est, grand garçon-là, avec son bataillon ? Lui fou ! Y a pas bon, hôpital ? Y a hôpital, ici ; après, Menton, c'est tout. »

— Ton major avait bien raison, appuyons-nous aussitôt, Jean et moi, et tu étais bien bête de vouloir quitter le bon hôpital.

Le rire d'Ahmat secoue longtemps ses épaules :

— Oui, avoue-t-il, moi couillon, un peu ; camarades français, tous, y a foutre de moi ; mais moi, y a pas content pour rester encore. Moi guéri, plus bon pour hôpital. Bon pour le Sénégal, dans ma famille, oui ; ou pour mon bataillon seulement.

A force d'observer deux phénomènes en un même lieu, on finit par les croire solidaires l'un de l'autre. A force d'éprouver l'étrange rigidité de la loyauté d'Ahmat et sa volonté, nous finissons par croire qu'elles tiennent à l'anormale dimension de son corps, et nous regardons celle-ci, réciproquement, comme l'expression de son caractère. Même silencieux, Ahmat nous semble s'exprimer éloquemment par le seul fait d'être debout. Dans son immense taille svelte il nous semble voir son âme se tendre verticalement, comme celle d'un arbre, entre ces deux mots de jargon militaire dont l'un la courbe et l'autre la redresse : « Y a pas moyen... mais peut-être y a moyen quand même. » (« Je ne peux pas... mais peut-être que je pourrai quand même. »)

Ahmat a dit cela le jour même où il a commencé à apprendre à lire :

— Tout le monde il me dit qu'il y a pas moyen, pour moi, connaître lire, parce que je suis trop vieux... mais peut-être y a moyen quand même.

Quand il veut rénover l'agriculture dans son pays, il dit aussi :

— Sans argent, beaucoup, y a pas moyen gagner outils pour travailler Sénégal même chose en France... mais peut-être y a moyen pour gagner quand même.

Lorsqu'il se heurte longtemps aux gardes, aux corvées, aux consignes qui l'empêchent, comme

un rets, d'accourir vers ses chères leçons, il nous confie :

— La semaine qui vient, ils ont dit qu'y a pas moyen sortir du camp, pour arriver ici... mais peut-être y a moyen quand même.

Il dit encore :

— Peut-être la guerre il va pas finir, peut-être Dieu a dit : mourir, pour tous les soldats. Alors beaucoup d'hommes ils disent qu'il faut penser à rien, que pour s'amuser seulement. Mais moi, je veux faire travail tout même chose comme pour rentrer bientôt dans Sénégal... Et puis... si y a mourir, tant pis !

Je me rappelle comment il baissa les yeux en prononçant ces mots : et puis !.. si y a mourir... tant pis ! On sentait qu'il fallait tout le poids du ciel pour décider ce regard à détourner sa course des voies de la vie. Sa foi persistait même dans ses pauvres lettres si laborieusement écrites pendant son affreuse campagne de mai à juillet 1918, où il nous avouait cependant qu'il était toujours fatigué, toujours un peu malade. C'est dans cet état qu'il obtenait deux citations.

Vraisemblablement, le jour où il mourut, ce 16 juillet où tout le monde mourait à côté de lui sur les bords de la Marne, il dut marcher, en se répétant, selon son habitude : « Si c'est mourir, aujourd'hui, pour moi aussi... tant pis !... mais peut-être y a moyen gagner sauvé quand même. »

Nous avons pleuré la mort d'Ahmat Paté comme nous avons admiré, pendant dix mois, les révoltes de son agonie.

Pendant ces jours d'hiver où, séparé définitivement de Baïdi et de la gaieté, relégué dans des camps lointains, il venait, muni de permissions en due forme, prendre aux « Cistes » des le-

çons d'une heure qui lui coûtaient vingt kilomètres de marche.

Il m'écrivait des lettres pareilles à des messages de naufragé : « Nouveau camp ici... pas moyen gagner place pour écrire bien ; tous hommes serrés dans la chambre pour crier, blaguer, jouer cartes ; pas moyen gagner assis pour travailler tranquille.

Alors que la présence du lieutenant Duret à notre table éloignait les autres élèves de la salle, je revois Ahmat y pénétrant seul, la main à la chéchia, sans un mot ni un sourire, et venant, sur mon invitation, pendant le dîner même, s'abattre à côté de moi, le nez sur ses livres, comme un épervier effrayé, mais à jeun.

En avril, il a eu, comme tous les tirailleurs, la permission de détente de dix jours sur les bords du golfe de Saint-Tropez. C'est le petit port de Sainte-Maxime qui lui échoit. Il s'y enferme aussitôt dans l'école. Lui, géant, il s'assied sans honte sur le banc des tout petits enfants, sous l'œil, je suppose, attendri de l'instituteur qui a cédé à ses prières.

Je me rappelle enfin sa visite d'adieu, le 9 avril, la veille du départ de son bataillon pour le front. Il entre avec un bonjour éteint dans la classe où travaillent encore tranquillement ceux des élèves dont les compagnies ne partent que quelques jours plus tard. Il se met à écrire avec les autres, mais sans consentir à se dépouiller de sa capote. Je l'entoure de soins particuliers, j'essaie de détendre la raideur de ses traits par mes plaisanteries habituelles ; mais il se lève bientôt et, comme j'avais quitté la classe pour le reconduire, il m'avoue :

— J'étais pas venu pour faire travail, j'étais

venu pour dire la nouvelle que mon père il est mort, que ma femme il est seul Podor avec mes petits. Demain, c'est jour pour quitter d'ici, alors, je vous demande pour prendre trente francs, là, que j'ai pas besoin et faire cadeau pour mon petit garçon, et petit fille. Pas pour envoyer mandat comme dernière fois ; pour envoyer petit robe, petit chapeau, petit chaussure.

J'ai beau insister pour qu'il retienne quelque argent sur lui, en l'assurant que nous lui avancerions les cadeaux des enfants, il refuse.

— Il faut bien dire mon femme pour mettre les petits à l'école, toujours, il faut lui demander pour écrire chez vous, tout le temps, parce qu'il y a seulement vous pour faire connaître mes nouvelles... mais maintenant, je sais pas qu'est-ce que c'est qui va arriver, là-haut ?

Le géant Ahmat est debout devant notre seuil quand il désigne la direction de son départ d'un grand geste gauche inachevé. A la manière dont roulent ses prunelles sans se fixer nulle part, je suppose qu'il ne me voit pas, qu'il ne voit plus rien de ce qui l'entoure, parce qu'il cherche quelque chose qu'il ne trouve pas ou du moins qu'il ne croit pas avoir trouvé : une manière de s'ouvrir pour laisser voir sa détresse, profondément.

L'adieu et le merci donnés et reçus, nous avons perdu ce jour-là l'homme le plus sincère et le plus simple que j'aie encore rencontré, celui dont la pensée était si directe, qu'elle nous brûlait en nous atteignant, comme si elle n'avait pas su prendre le détour des mots, avec celle de tout le monde.

SUR mon insistance, Baïdi m'a amené un autre de ses amis, Amadou Hassan. Petits yeux vifs, museau allongé et fin, taille moyenne, attitudes pelotonnées de chat, le nouvel élève ne ressemble guère aux deux autres. Baïdi l'a présenté selon le rite habituel. Après avoir énoncé, avec ses nom et prénom, son âge, vingt-cinq ans, son origine et sa religion identiques aux siennes, il a désigné à mon attention une longue cicatrice qui entr'ouvre sa laineuse chevelure :

— Depuis que balle y a entré dans sa tête, dit-il, lui, Amadou Hassan, toujours fou, un peu. Faut pas regarder trop, Madame, pour les choses mauvaises que lui va faire toujours.

Mon rire, à cet avertissement, n'intimide pas le nouveau venu, comme il eût transi Ahmat. Souriant lui-même, il avise le petit alphabet de six sous de son ironique parrain, lequel alphabet n'excède guère la dimension d'une carte postale, et il s'amuse, en représailles, à le soupeser dans sa main :

— C'est tout ça qu'il sait, sergent Baïdi ? raille-t-il, c'est pas bien, bien lourd !

Il parle mieux français que ses deux amis et, quand je le mets en contact avec un livre, je constate qu'il n'a plus besoin d'alphabet.

— Je t'achèterai une petite grammaire pour la prochaine leçon, lui dis-je ; mais où donc as-tu appris à lire si bien ?

— Hôpital, mois de mai.

— Depuis le mois de mai seulement ?

— Oui, je lis, j'écris, un peu, concède-t-il avec humour, mais je comprends pas rien ! absolument rien !

Il comprend plus de mots qu'il ne veut le dire, mais il estime plus plaisant de se faire passer pour un perroquet. D'une manière générale, il ne semble trouver de charme à l'étude que relativement aux fautes pittoresques de prononciation, d'orthographe, de sens, qu'il fait lui-même ou qu'il voit faire aux autres.

Il délaisse vite le livre que je lui ai prêté, pour guetter les bévues que Baïdi va commettre dans le cours que j'ai commencé. Lorsque, à ma question : « Que veut dire le mot ciel ? » Baïdi répond : « C'est chose pour mettre sur le dos des chevaux. » Amadou Hassan exulte. Il ne savoure pas moins sa propre ignorance lorsqu'il écrit dans sa dictée : lartigri pour : l'artillerie.

Quand Amadou Hassan cesse de railler, il s'ennuie :

— Je suis sûre que tu n'aimes pas beaucoup étudier ? lui ai-je dit en surprenant son regard distrait.

— Oh ! si, beaucoup, a-t-il répondu.

Il a trop bon goût pour avouer qu'il fait peu de cas de ce que j'enseigne ; mais je n'en ai pas moins conscience de mon insuccès auprès de lui, lequel s'étend au delà de mon école, à ma table et à mon salon. Il ne fréquentera que rarement la classe et il n'acceptera pas une seule de mes invitations à déjeuner ou à dîner : on croirait que le seul plaisir qu'elles puissent lui faire est de lui fournir l'occasion de trouver des mensonges pour les décliner.

Il m'écrivit un jour :

Je suis un peu malade à la poitrine, je tousse, je bois seulement du bouillon. C'est ça que je ne suis pas venu vous voir.

Et une autre fois :

Je trouve pas bon pour faire travail aujourd'hui, il fait un temps magnifique. Je n'ai jamais vu une aussi belle journée. L'air est pur.

Sachant bien qu'Amadou Hassan est incapable d'autant d'orthographe et de syntaxe, je ne me fie pas plus à la sincérité des excuses qu'à l'authenticité du texte, mais lui-même ne tient pas à m'abuser, car il me cite volontiers ses auteurs, quand je le revois peu après.

— Tu as donc été malade ? lui dis-je.

— Non, jamais malade ; seulement, comme je connais pas bien écrire, j'ai copié des mots dans deuxième livre, pour mettre dans ma lettre.

On ne saurait en vouloir à un menteur qui montre tant de franchise et de naturel ; cependant, je crois devoir le moraliser :

— Il ne faut pas me dire que tu es malade, quand tu vas très bien, c'est un mensonge !

— Oh ! pour mettre dans les lettres, comme ça, tous les mots ils sont bons la même chose.

Amadou Hassan est armé de politesse et de littérature autant que nous et de malveillance autant qu'un chat.

Un de mes amis me disait récemment :

— Votre passion pour les Sénégalais ne vous permet pas de voir les médiocrités de leurs caractères que je verrais à votre place.

Mais peut-être Amadou Hassan disait-il à Baïdi :

— Que vois-tu de si bien chez Madame ? Elle est pareille à tous ces Français qui jouent avec nous comme avec leurs chiens.

Les sceptiques trouvent que tous les cœurs sont médiocres ; il n'en est, en effet, que de tels devant eux. Au contraire, la foi de Baïdi, de Sandré, de Saër avait recréé mon âme au gré de la leur.

Contre le scepticisme, c'est la passion qui a raison. Elle peut affirmer la beauté, puisque, là même où elle n'était pas, elle la fait naître.

.

Au mois d'octobre 1917 les visites de mes élèves s'espacent beaucoup : Baïdi est envoyé à Boulouris à huit kilomètres de notre maison ; Ahmat, au pont d'Agay, plus loin encore, et nous ne le reverrons presque plus.

Dès ses premières visites aux « Cistes », au mois d'août, nous avons indiqué à Baïdi la place où nous mettons la clé de la porte d'entrée quand nous nous absentons une heure : « Quand tu ne nous trouves pas, lui avons-nous recommandé, il faut entrer dans la maison avec la clé et te reposer ou travailler en nous attendant comme si tu étais chez ton père. Tu ne connais encore bien que la salle à manger, mais voilà le petit salon, avec des fauteuils pour se reposer ; voilà la cuisine, l'office avec des fruits et des provisions ; là-haut il y a nos chambres, avec le balcon où reste toujours mon père ; par là, il y a les cabinets, la cave. Si nous ne sommes pas là, un jour, pour te recevoir, il faudra prendre tout ce que tu voudras pour te rafraîchir ou t'occuper un peu, comme fait François. »

Baïdi a bien compris et il n'est pas timide. Il est même si naturel que partout où on le voit il y semble poussé par graine. Au cours de septembre, il entrait dans la maison, doucement, sans frapper ni nous appeler, de peur de nous contraindre, et il allait s'asseoir à sa place habituelle, pour écrire, jusqu'à ce que l'un de nous lui tombât des cieux. Quand nous l'y trouvions installé, nous ne pouvions nous le représenter autre part, parce que tout de suite son âme fraîche régnait dans la salle aussi impérieusement que dans notre jardin celle des arbres. Lui-même démentait ses absences. Un soir que je lui avais demandé sur un ton de reproche : « Pourquoi arrives-tu si tard ? » il m'avait répondu sévèrement : « Il faut plus jamais demander pourquoi, parce que si je suis pas arrivé, c'est qu'il y a pas moyen arriver, c'est jamais autre chose. »

Mais en octobre, après son exil à Boulouris, Baïdi ne pénètre plus seul dans notre villa, les quelques fois où il peut en atteindre le seuil. Il aime mieux errer à notre recherche à l'aventure, dans le jardin, dominé sans doute par l'impression d'être déjà fauché de notre famille.

A chacune des rares occasions qui nous réunissent encore à la table de l'école, je trouve mon élève moins souriant. Il est même aussi grave à son arrivée qu'à son départ, ce qui donnerait à penser que les minutes lui sont sensibles loin en deçà comme au delà de nos séparations.

Son obsession se remarque encore au timbre plus mat de sa voix et aux distractions dont il fait preuve ; il oublie toujours quelque objet sur la table quand il nous quitte et, un soir, il s'est en allé sans sa chéchia. Il a fallu le rattraper, en courant, au fond du jardin.

Le 19 novembre vers sept heures du soir, me trouvant à la cuisine, je vois s'éclairer derrière les vitres de la porte-fenêtre une capote bleue sur la nuit.

Je ne vois vraiment qu'une capote, car celui qu'elle habille est un noir sans sourire, et c'est Baïdi. Il ne sourit pas plus quand je l'ai fait entrer. Il est plus mat et plus impassible que jamais ; moi, je m'agite :

— Toi ? à cette heure-ci ? As-tu dîné ? Tu vas dîner avec nous ?

— Non, pas dîné ; mais c'est pas besoin penser pour dîner. Je suis arrivé pour dire adieu, seulement, avant partir.

— Où ? Partir ?

— Je sais pas... par là!... indique-t-il d'un geste vers l'ouest. Peut-être Marseille,... peut-être plus loin... Ils ont dit : conduire automobile.

— Et tu pars dans combien de temps ?

— Demain.

— Déjà demain ? Et tu ne sais pas quand tu reviendras par ici ?

— Peut-être revenir... si je gagne malade... Malade, toujours y a aller Menton... Après Menton, ici, encore.

Il dit cela doucement, sans nervosité, sans ironie ni amertume, comme on formule un souhait de beau temps. Quand il murmure : « peut-être revenir... » il effleure légèrement de l'index la longue enflure qu'a produite, autour de la cicatrice de sa main droite, l'exercice militaire répété des jours précédents.

Puis il cesse de toucher la blessure de sa main pour atteindre celle de sa joue où il s'attarde rêveusement avec complaisance, ayant penché un peu la tête vers son doigt, tel un chat qui s'ap-

puie sur une caresse. On voit qu'à cette heure de défaite, il ne lui reste plus, comme défenseurs contre son ultime souffrance, que ses maux physiques qu'il aime à vérifier persistants :

— Peut-être, avec tout ça, dit-il, y a pas moyen faire longtemps service, encore... là-bas...

A table, Jean essaie d'indiquer au voyageur d'autres voies de plaisir que les anciennes blessures de guerre :

— Tu en as, de la chance, d'aller faire de l'auto, lui assure-t-il, je voudrais bien être à ta place ! Tu feras courir tout le monde, avec ta sirène (Jean imite la sirène). C'est très amusant ! Et puis tu écraseras comme des mouches toutes les vilaines choses qui embarrassent les routes : les chiens, les moutons, les vieilles femmes...

Le destinataire de l'encouragement sourit, en regardant Jean avec insistance. C'est son intention qu'il remercie, mais ce n'est pas l'avenir qu'il accueille, car il ne répond pas.

Cependant il se trouve que ce soir-là prend inopinément des airs de fête. Esperanza est en congé. J'improvise la cuisinière, et c'est une cuisinière manquée, de comédie.

Baïdi s'amuse comme au cinéma. Jean obtient grand succès auprès de lui quand il parle de l'influence des Sénégalais sur la cuisine française, à propos de mes pommes de terre calcinées :

— Tu vois, dis-je à notre hôte, je n'ai pas l'habitude de faire ce travail et tout est manqué.

— Pommes de terre, noires, oui ! tu fais cuisine une fois, une autre fois ; une fois un peu bien, une fois un peu mal, comme moi les lettres.

J'ai voulu faire une crème à la farine de maïs et, pour qu'elle vienne à consistance, je l'ai lais-

sée cuire longtemps ; trop longtemps, sans doute, car elle s'est mise à couler en huile. Je suis forcée de la servir dans des bols :

— J'ai essayé de faire le gâteau de mil du Sénégal, dis-je à l'Africain, il faut me dire s'il est réussi.

— Je trouve rien là dedans comme gâteau de mil, m'est-il renvoyé, mais il est bien, bien bon à boire, quand même, pareil même chose avec chocolat.

Il m'a semblé à ce moment-là que notre gaité si vive pouvait défier le sort et j'ai laissé aller cette espérance :

— Ce n'est pas sûr, n'est-ce pas, Baïdi, que tu vas partir ?

Pour la troisième fois depuis que je le connais, mon hôte m'amène, d'une torsion brusque de son cou, un masque rigide :

— Ils ont donné le linge, dit-il, depuis hier soir.

Je comprends alors que, pour un tirailleur, recevoir le linge est quelque chose de définitif et sans recours, comme un arrêt.

Je vois le condamné dans l'effondrement de ses chances et j'admire qu'il ne s'étale pas en récriminations et en plaintes, lui qui sait si bien railler le service, en d'autres temps. Après avoir dit : « Ils ont donné le linge », il n'ajoute pas un mot, mais il place horizontalement, sur le long support de son poignet grêle, sa tête oblongue, pour frotter lentement la région de son oreille dans sa main. On dirait d'une guêpe blessée qui vérifie les mouvements encore possibles de son cou et des articles de ses pattes.

Quelques jours auparavant, au cours d'une leçon, j'avais demandé à Baïdi, entre autres défini-

tions, celle du mot triste. Il avait répondu, en mimant ses paroles :

— Je connais bien, triste. Lui triste, qui reste toujours la tête dans la main, sans regarder plus rien nulle part.

Et voilà que devant l'attitude à la Giotto reprise ce soir-là pour son compte, il me faut lire comme sur un livre : Baïdi est triste !

En le reconduisant, je tiens, sur la terrasse, la lampe haut levée, comme les autres soirs, pour éclairer les marches ; mais, depuis le moment où il a repris sa chéchia au porte-manteau, Baïdi n'a plus dit un mot et il passe à côté de moi, puis descend les degrés, comme s'il ne me voyait pas.

— Alors, lui dis-je, tu t'en vas sans me serrer la main ?

Retourné, il remonte d'un élan vers ma main tendue, mais, quand il m'a livré la sienne, il hésite un instant à me la retirer, comme s'il cherchait le moyen de m'en laisser quelque chose, pour ne pas partir tout entier.

QUAND notre ami Sandré descendit du front avec sa compagnie dans ces derniers jours de novembre, je lui offris de donner des leçons de français à son ordonnance, ainsi qu'aux parents et amis de celui-ci.

Je me trouvai donc immédiatement pourvue d'une première classe de sept ou huit élèves, laquelle, d'ailleurs, fut bien éphémère et décevante, du moins relativement à mes ambitions.

D'autre part, elle était pittoresque autant qu'il est possible. Les attitudes, formes, couleurs, senteurs, accents, s'y prononçaient avec toute leur saveur d'exotisme.

Almamy Oularé et ses alliés : Bokari Oularé, Ansoumani Oularé, Kaba Kounaté, Kaba Kouné, Kanda Sidibé, etc., sont des paysans des environs de Faranah, région très fertile de la Guinée française, et tous de race malinqué. Ce ne sont pas des hommes élégants comme mes précédents amis. A l'exception d'Almamy, grand et mince, de Bokari, correct, tous ces rustiques ont des traits et des attaches lourds, s'habillent mal, exhibent des mouchoirs sales, restent engoncés dans leurs cache-nez, bâillent sans retenue, s'affalent, plutôt qu'ils ne se reposent, sur les sièges, et ne savent s'abstenir de parler dans leur dialecte.

Ces dispositions sont particulièrement accentuées chez ceux d'entre eux qui ne font qu'accompagner leurs camarades, comme Ansoumani Oularé, lequel entre toujours derrière Almamy, son

ousin, et, sans témoigner d'aucune impatience, attend deux heures sa sortie, dans un coin de la salle, à demi endormi, sa grosse lèvre pendante laissant apercevoir de jolies dents, invraisemblables sous leur enveloppe grossière.

Un autre illettré, Kaba Kounaté, ayant, un soir, pendant la classe d'un ami, épuisé les ressources de notre atlas Larousse illustré, a recours pour se distraire à l'inspection de son brodequin. Il le vide séance tenante de son pied pour y chercher sans doute quelque caillou dont il se rappelle soudain les sévices.

J'avoue que ma stupéfaction fut grande lorsque je vis s'élever jusqu'au niveau de la table la vaste embarcation, voisinant un moment avec les traits non moins pittoresques qui la dominaient.

Il est permis de prétendre, d'après ces faits, que mes élèves manquaient d'usages mondains, mais ils ne manquaient pas de politesse, comme il arrive, justement, à la plupart des personnes qui en étalent.

Si Kaba Kounaté a exhibé sa chaussure, c'est qu'il n'a, comme ses compatriotes, que de l'admiration pour ce produit de notre industrie ; mais, comme tous ses camarades, il dérange vingt fois sa chaise pour faire de la place et s'emploie avec zèle à la circulation des crayons ou objets requis, sa figure exprimant, en toutes circonstances, son désir d'être bon de toute sa force.

Un soir que nous nous énervons un peu d'entendre Famory Diara renifler avec persévérance, tandis qu'il attend pour écrire la fin de notre repas, Jean lui demande paternellement :

— Tu as donc oublié ton mouchoir, mon garçon ?

— Non, pas oublié, mais y a pas joli, mou-
cher, quand vous y a manger là, encore.

Kanda Sidibé, le colosse myope de dix-huit ans, a entraîné Ansoumani dans sa passion de l'écriture, et leurs grands bustes trop penchés couvrent, certain soir qu'ils sont seuls, presque toute la table. Soudain, le premier se redresse, un peu essoufflé par l'émotion d'un succès, et me dit en me considérant tendrement :

— Toi, Madame, aujourd'hui, y a gagné deux petits.

Ces deux petits, à moi chétive créature, c'est lui, Sidibé, cette masse énorme, et c'est Ansoumani Oularé, le garçon le plus lourd et le plus laid du bataillon.

Je dis qu'Ansoumani est laid, et cependant je ne me fatigue pas de le regarder, tandis que je ne peux m'attarder deux secondes sur le visage de son beau lieutenant souvent rencontré. Celui-ci rappelle une œuvre de M. Denys Puech, tandis que l'on prendrait le masque d'Ansoumani, malgré sa lourdeur, pour une vivante rose, car on ne sait jamais quelles charmantes nuances de bonheur vont le modeler.

Et il le faut bien, que son expression de fraîcheur soit attachante, pour que je l'encourage à continuer ses études. Il y montre peu de dispositions. Il m'est particulièrement pénible de l'assister dans le dessin de ses lettres. Moi dont la répulsion pour les araignées est très vive, je ne peux voir sans angoisse, sous son crayon ou sa plume, ses « m » anguleuses allonger démesurément leur premier jambage, tandis que le second s'abrège de moitié et le troisième rétrograde encore, évoquant ainsi, trop exactement,

l'attitude des araignées de cave qui risquent inégalement hors d'un trou du mur blanc leurs agrippantes pattes noires.

Mes affres, d'ailleurs, seront de courte durée, car tout le groupe des Malinqués se retirera, dès janvier, de l'école, à la suite de Bokari et d'Almamy qui l'avaient créé.

Les deux derniers élèves nommés sont bien doués : ils ont une bonne mémoire, une divination prompte et l'habitude de l'observation.

Il est curieux de voir Almamy, en apparence absorbé par un devoir, aider la réponse d'un autre élève par une explication en langue malinqué et, presque simultanément, contredire les affirmations de quelque autre assistant assis du côté opposé de la salle. On a le sentiment que son intelligence est aussi agile que ses prunelles, dont les bords s'écrivent bien sur le blanc très pur (1) de ses grands yeux. Almamy ne savait lire que les voyelles simples quand il s'est assis la première fois à l'école : en une séance, comme Baïdi, il a appris les voyelles composées, mais lui, Almamy, les a sues définitivement et il pourra lire presque d'emblée tous les mots, au cours des leçons suivantes.

J'en suis d'autant plus émerveillée que sa facilité, pour écrire, est égale ; il a su immédiatement tenir sa plume avec cette liberté des doigts qui permet de former vite des déliés et des pleins. C'est un phénomène rare chez un rural de vingt-quatre ans. Il aura tout de suite une écriture courante.

(1) Ce blanc pur des yeux est exceptionnel, malgré l'opinion répandue, car le pigment brun envahit un peu, d'ordinaire, la sclérotique, chez les nègres.

Bokari sait lire quand il vient me voir. Il a appris au camp, sans alphabet, en observant les mots sur le livre d'un camarade qui lisait et relisait à côté de lui des pages scolaires. Il ignore donc ses lettres et ne sait ce dont je veux lui parler quand je lui demande de tracer un « m », un « t », tandis qu'il écrit sans hésiter : mère, Paris, école, et autres mots faciles.

La mémoire et les dons qu'exige cette méthode me font d'abord augurer des résultats merveilleux de la culture de Bokari, comme de celle d'Almamy, d'autre part. Il a bien fallu en effet, pour me décevoir, que leurs caractères s'opposassent irrévocablement à leurs progrès. Le défaut d'ambition et d'amour-propre est un trait commun à ces deux élèves. Sur eux, j'éprouve l'inefficacité des louanges comme des blâmes. Sans doute, la lucidité de leur jugement leur a fait estimer tout de suite disproportionnés l'effort que leur demanderait l'étude de notre langue et le bénéfice pratique ou moral qu'ils en retireraient. Ils se déclareront donc satisfaits quand ils sauront écrire le message suivant, d'après le type fourni par notre paysannerie française :

Mon cher camarade (ou père, ou frère), je vous adresse ces quelques lignes pour vous faire savoir de mes nouvelles que je suis en bonne santé et je souhaite que la présente vous trouve de même, etc... Je termine ma lettre. Je vous salue très bien ainsi que tous les camarades qui sont avec vous.

Au lieu où j'ai mis des points, cette formule fixe, comme imprimée, fait place à de vraies nouvelles qui la contredisent parfois comiquement,

telles que celles-ci : je suis blessé, ou : j'ai gagné maladie.

C'est en vain que j'ai essayé de détourner les Oularé de cette trop facile solution du problème épistolaire :

— Almamy, ai-je raillé en pleine classe, pourquoi me dis-tu que tu m'écris une petite lettre ? je le vois bien, mauvais garçon, qu'elle est petite, puisque tu laisses trois pages blanches sur quatre. Mais ce n'est pas vrai, que tu m'adresses des nouvelles, puisque tu as remis sur ta dernière feuille tous les mots que tu m'as déjà envoyés dix fois. Et ce n'est pas utile non plus de me dire que tu termines ta lettre parce que, lorsque je suis au bout de ton écriture et que je vois arriver le papier blanc, je pense avec colère : cet animal d'Almamy a vite fini d'écrire, il est bien-tôt fatigué de causer avec moi !

Cette critique a toujours obtenu le plus vif succès, particulièrement auprès d'Almamy et de Bokari qu'elle visait, sans décider ceux-ci à renoncer à la commodité de la misérable formule.

Pour que la raillerie les piquât, il leur eût fallu de l'amour-propre, et j'ai déjà avancé qu'ils n'en ont pas du tout, ce qui revient à dire qu'ils sont amoraux ou, encore, qu'ils n'ont qu'à un faible degré l'instinct social. Ils ne sont donc absolument bons à rien, ni à l'école ni ailleurs. Le second est même un mauvais sujet avéré, tandis que le premier s'en tient à un désordre passionnément individualiste dans sa tenue, ses habitudes, ses mœurs.

Si j'avais connu d'avance la réputation de ces deux jeunes gens, je ne les aurais sans doute pas accueillis. Je n'avais jamais fréquenté de mauvais sujets ; je me figurais qu'ils avaient des al-

lures singulières, comme, par exemple, les peintres et les acteurs, et j'en éprouvais de la répugnance.

Il est évident qu'Almamy et Bokari, pauvres et paresseux, seraient obligés, pour vivre dans notre société civile, de se déguiser, malgré eux, en chevaliers du vice. Le premier, à Paris, deviendrait « terreur », le deuxième, escroc, car la brutalité publique et la faim contraignent vite les isolés à se réfugier dans les chapelles.

Dans l'armée, au contraire, la prison restant honorable et la nourriture assurée, ils peuvent se dispenser de toute affectation. Ils restent donc agréables à fréquenter, en 1917, tels des chats, lesquels ne présentent, comme eux, qu'un médiocre degré de sociabilité. Almamy peut user, à l'excès, de vin et de femmes, sans que s'aliène sa liberté d'être très souvent tempérant. Et son cousin peut trahir ses chefs et le règlement, sans renoncer à notre égard à sa délicatesse naturelle.

Jules Renard était-il contraint de renoncer à son exquise sensibilité par le fait qu'il pratiquait, comme chasseur, la ruse et l'assassinat ?

Almamy Oularé ne donnerait aucune satisfaction, je l'ai dit, aux personnes qui entreprendraient de l'initier aux lumières et aux splendeurs de l'instruction primaire et de la vie civilisée ; mais il n'en est pas moins attachant pour cela. Il est si désordonné, si débraillé, si négligent, si paresseux, si débauché, si dépourvu de formes, qu'on penserait que Sandré l'a choisi pour qu'il lui rappelât le moins possible Saër Gueye. A l'école, il est si intermittent qu'il me décourage et, d'autre part, j'appréhende tellement son rire, qui éclate sans cesse à contre-sens, que je regrette

son arrivée, après avoir condamné son absence. Je ne lui pardonne même pas, comme si elle était volontaire, la quinte de toux agaçante qui suit ce rire et que lui vaut une laryngite chronique contractée à Verdun, sous les gaz.

Nous avons demandé à Sandré si l'inaptitude manifeste d'Almamy pour ses fonctions d'ordonnance était compensée par des qualités de cœur. La bienveillance de Sandré elle-même, prise au dépourvu, ne sut que répondre par cet euphémisme :

— Il est peu expansif, mais ce doit être un bon garçon.

Il l'est si peu, expansif, que lorsque, le mois suivant, Sandré retourné sur le front lui adresse de l'argent, Almamy ne lui en accuse même pas réception. Un second envoi restant encore sans réponse, l'envoyeur doit nous prier d'enquêter auprès du destinataire :

— J'ai reçu première fois vingt francs, deuxième fois dix francs, répond celui-ci sans la moindre gêne ; lieutenant Sandré, lui bien bon, faut dire lui, merci beaucoup, ma part.

— As-tu acheté du lait, avec cet argent, pour soigner ta gorge, comme ton lieutenant te l'a demandé dans sa lettre ?

— Non, moi, y en a acheté pinard.

A cet aveu, le rire terrible éclate, suivi de l'inévitable quinte de toux.

— Tu n'as acheté que du pinard, qui est mauvais pour toi, avec les trente francs ?

— Rien que pinard ; parce que, Madame, je trouve bien bon du lait, la même chose, mais lait, y a pas moyen pour trouver ici ; pinard y a moyen trouver partout, partout !

Et cette explication, exacte en dépit de l'in-

terdiction d'alcool aux tirailleurs, déclenche encore un accès de rire et de toux.

Désormais, quand Almamy viendra me faire visite, je lui dirai : « Je voudrais bien te donner du lait qui est bon pour toi, mais je suis comme tout le monde, ici, je n'ai que du vin ; en veux-tu ? »

Mon visiteur m'a déclaré si souvent qu'il est un ivrogne, capable de « tenir droit » deux litres de vin, que je manquerais de tact en lui mesurant cette boisson, et j'en place auprès de lui une bouteille, avec un verre, afin qu'il se serve. Il le remplit donc lui-même, mais de vin et d'eau, par moitié, la carafe étant sur la table et, tandis qu'il conjugue un verbe et fait sa dictée, il boit, de temps à autre, à petites gorgées.

Il avoue les femmes et les cartes aussi facilement que le vin, et peut-être avec une gratuité pareille. Il trouve plaisante sa fanfaronnade de vice, mais je le soupçonne fort de manquer d'assiduité dans les plaisirs comme dans l'étude. Personne ne peut compter sur lui. Il n'est véritablement bon à rien, mais, s'il est un monstre, c'est d'abord un monstre de désintéressement.

Il n'avait pas trouvé moyen, comme par hasard, d'être là, à l'heure du départ de Sandré, des effusions et du pourboire ; il n'avait pas répondu, je l'ai dit, à ses envois d'argent alors qu'il eût suffi d'attester son plaisir, il le savait bien, pour que les billets bleus se succédassent. Nous ne pourrions dire, nous-mêmes, qu'il ait jamais essayé d'obtenir de nous quoi que ce soit. Il lui est arrivé souvent, tandis qu'il fréquentait l'hôpital, de venir passer deux heures dans notre jardin, à bavarder avec moi, tandis que je faisais des ouvrages pénibles, tels que piocher la terre ou scier

du bois, sans qu'il lui soit venu à la pensée de toucher une facile réputation de civilité ou un billet de cinq francs en me proposant son aide.

Cela m'a dispensée, en retour, d'étaler avec lui des prétentions de savoir-vivre et je n'insistais plus pour le regagner à ma classe. Il comprit tout et il s'espaça, car, s'il est d'épineux contact, tel un chardon, il est un chardon pensant et capable d'émettre parfois les fleurs bleues et douces de la sentimentalité.

Notre amitié fut aussi authentique qu'originale. Elle atteignit sa perfection quand nos rencontres se furent très raréfiées, car elle s'alimentait de peu. Nous ne nous devions l'un à l'autre que de ne nous être rien donné, sauf la liberté et la confiance : le ciel de l'incivilité.

J'ai quelques images curieuses d'Almamy à encadrer. Et, d'abord, ce sont, parmi ses visites, celles des jours où il ne nous trouvait pas. Il entraît en tournant la clé pour ouvrir la grande porte comme lorsqu'il était ordonnance et il pénétrait dans la salle. Il y furetait jusqu'à ce qu'il y eût découvert du papier à lettres, une plume et de l'encre, et il se mettait à m'écrire pour m'apprendre qu'il était venu dire bonjour. Il arriva qu'il vînt et s'en allât sans que personne le vît, et que la bonne rangeât sa nouvelle lettre avec de vieux papiers, de telle sorte que je ne la trouvais pas le même jour. Mais il arriva aussi, d'autres fois, qu'avant de rentrer, je l'aperçus lui-même, de l'extérieur, en train d'écrire. Il était si content de faire sa lettre qu'il ne s'inquiétait pas qu'on marchât dans la maison et qu'il ne me regardait qu'à peine quand je rentrais. Il ne pouvait certainement pas se résoudre à me confondre avec la personne qui lui valait son précieux sport épisto-

laire, car, après m'avoir serré la main d'un air préoccupé, il se remettait aussitôt à m'écrire.

J'étais, en tête de toutes ses lettres, sa « chère Madame » (séri Madamon, avait-il écrit la première fois, conformément à son accent). Mais lui-même, à la fin, était tour à tour mon fils, mon camarade, mon frère, mon petit ami, mon enfant, mon cher Almamy, mon petit garçon et même ma petite fille !

Au cours des quinze mois que durèrent nos relations il m'adressa, des camps, du front, des hôpitaux ou de ma propre maison même, cent quinze de ces lettres ; et, d'Afrique, actuellement, il en poursuit encore la série.

Au mois de septembre 1918, je vais le voir à l'hôpital 86, quand il y est expédié, de Lyon, où ses fractures aux deux cuisses ont été réduites. Cet hôpital, dit de Bagnols, est situé en pleine forêt ; quand je m'y rends, la construction n'en est pas achevée, ni la clôture.

Je crains de trouver le convalescent couché, **quelqu'un** l'ayant remarqué en civière à son passage à la gare de Fréjus. Mais il me reçoit debout, en chemise et robe de chambre noire et bonnet de coton blanc, de l'air dégagé de **quelqu'un** qui n'est pas là pour d'autre raison que celle de m'y rencontrer.

Je veux dire qu'il n'exploite pas son prestige de blessé de guerre, je ne veux pas dire qu'il s'empresse à ma vue et se confonde en remerciements. C'est moi, au contraire, qui dois faire toutes les avances et lui raconter ses misères, tandis qu'il m'écoute patiemment.

J'ai dû lui apprendre aussi, hélas ! ce même jour, la mort de Sandré, sur la Marne. Il s'est redressé en disant :

— C'est pas vérité, ça, Madame ?

— Si, c'est la vérité.

Il a baissé alors pendant une minute son regard, qu'il a très effronté ; puis, il s'est remis à parler avec moi d'autre chose.

Quand je veux partir, il place, déplié sur sa table de nuit, le billet de dix francs, mon premier cadeau, que je lui ai remis pendant la conversation et il me suit pour me reconduire.

Je revois encore, offerte à tous les yeux des allants et venants, la petite tache bleue du billet, très fraîche et très nette sur la grisaille des mouchoirs, des lettres ouvertes, du peigne, du quart, qui voisinent en désordre ; mais, au moment où je l'observais, j'ignorais que le projet d'Almamy était de l'abandonner, pour m'accompagner jusqu'à un kilomètre de là, vers la rivière.

Je suis émue au souvenir de cette étrange promenade. J'avais fait les frais d'une toilette très correcte pour être mieux agréée et guidée par le personnel galonné de l'hôpital ; mais Almamy, lui, était en chemise qui bayait, déboutonnée, jusqu'à sa taille. Sa robe de chambre, fautive aussi d'être boutonnée, ne dissimulait de cette chemise que le dos et laissait le pan de devant flotter en liberté au-dessus de ses jambes maigres, un peu poilues. De ses chevilles minces retombaient, évasées, ses chaussettes sur les larges savates qu'il traînait en marchant.

Je me demandai, une seconde, en le considérant, si je n'éprouverais pas quelque gêne dans le cas où je serais rencontrée dans cet équipage par des personnes de ma connaissance. Mais je n'eus qu'à me représenter la tristesse que j'aurais ressentie à me trouver en compagnie d'un

élégant officier, fût-il de ma famille, pour que mon souci se dissipât aussitôt.

A moitié chemin, j'exigeai du convalescent qu'il se reposât et nous nous assîmes pour manger ensemble un peu de chocolat avec du pain. Il tint bon pour m'accompagner jusqu'à la rivière.

Je n'ai revu Almamy que rarement, mais un jour de décembre 1918, qu'il est question de son départ pour le Sénégal, il se précipite du camp à la maison pour faire ses adieux. Nous le trouvons, Jean et moi, assis à sa place habituelle, en possession de son vieux cahier, sur lequel il a placé, à côté de la lettre qu'il rédige à notre adresse, un billet de vingt francs déplié.

Jean lui demande ce qu'il veut en faire :

— J'ai apporté ici, dit-il, pour faire cadeau.

Et comme nous protestons, il s'émeut :

— Si ! faut garder quand même ! parce que je peux pas quitter ici sans laisser souvenir pour vous. Tous, ici, y a trop gentils pour Sénégalais. Alors, y a mauvais, trop, partir sans laisser rien du tout ici, y a pas moyen, pas moyen !

Nous lui apprenons que l'usage veut que ce soient les personnes qui restent qui chargent les mains de celles qui s'en vont et que, justement, nous lui avons acheté une montre.

Je ne sais si Almamy eut plus de joie à recevoir qu'à donner, ni si notre leçon lui éleva bien l'âme. Celui qui donne à un plus pauvre que soi le dégrade toujours un peu, tandis qu'un pauvre tirailleur qui n'a que vingt francs et qui les apporte à de plus fortunés amis, n'offre que son témoignage d'amour, un peu fou, mais pur de tout calcul de reconnaissance. Au surplus, qu'ai-je tant à craindre l'humiliation d'Almamy. Il

n'est pas sûr du tout qu'il soupçonne la nature, et surtout le poids, des cadeaux. La montre qui est restée dans sa main y a pesé moins peut-être que notre shake-hand qui l'a laissée vide. Il semble bien que, pour peser les dons, les sentiments, les fortunes, il n'ait pas les mêmes balances que nous. J'ai recueilli un trait qui prouverait bien que, dans la balance d'Almamy, ce n'est pas l'or, le blé, la viande, ni les grands dévouements qui entraînent le plateau, mais le duvet d'un oiseau, un regard aimable.

Voici ce trait. Je lui parlais un jour de sa correspondance :

— Tu aimes donc bien François ? lui dis-je ; tu ne l'oublies jamais dans tes lettres.

— Jamais oublier ; parce que lui, François, a fait trop bon pour moi quand je suis arrivé ici, première fois.

C'est un bondissement de l'orgueil maternel qui précipite les mouvements de mon cœur à cette évocation d'un François ineffable et j'exige la révélation immédiate de son acte.

— Quand je suis arrivé premier jour ici, commence Almamy, moi, Madame, je connaissais pas personne. Je savais pas même qui était dans la maison, homme ou femme, rien du tout, et j'ai trouvé rien que François, assis là, devant grande porte. J'ai dit lui : « Toi y a seul ici ? seul avec lieutenant ? Pas père ? ni mère ? » Alors, François, lui m'a répondu : « Si, c'est papa là-haut avec maman, aussi. Et là, sur le balcon, c'est grand-père, toujours malade... » Alors, moi, Madame, depuis ce jour-là jusqu'à fin de ma vie, je penserai François toujours, toujours.

AMADOU HASSAN, ayant réintégré son ancien bataillon, nous en ramène, un soir de décembre, deux de ses anciens camarades qu'il nous présente comme élèves : Fôdé Bamba et Mamady Koné, de race toma, originaires de la Guinée Française.

Ce sont deux très grands garçons de vingt-cinq ans, distingués et doux. Il lisent un peu, tracent facilement et agréablement leurs lettres. Ils ignorent totalement la syntaxe et l'orthographe comme tous les gens qui, n'ayant pu pratiquer une langue qu'à travers un jargon, ne sauraient s'en expliquer le mécanisme d'après des livres scolaires, inaccessibles. Quand ils reviennent, j'observe, d'après une nouvelle dictée et leurs réponses aux questions déjà posées la veille, que Mamady Koné a moins de mémoire que son camarade ; en revanche, il a composé au camp, de sa propre initiative, une gentille lettre qu'il m'a apportée et que je déchiffre en sa présence. Elle commence par une phrase embrouillée de remerciements pour mon accueil, suivie de cette forme nette : « Voici maintenant notre patauron. »

— Tu veux dire patron ? Qui est-il ce patron ? dis-je étourdiment.

Un moment d'hésitation, de malaise, puis il m'est répondu avec une intonation gracieuse et le sourire confus d'une gaffe possible :

— C'est vous, Madame !

Le contenu essentiel de la lettre se traduit ainsi :

Nous avons première fois écrit hier, nous avons mal écrit ; mais après quelque temps nous travaillerons mieux. Je n'oublierai pas de venir avec mon camarade prendre une bonne leçon avec vous, Madame. Je salue bien.

Cette délicate manifestation de politesse me dispose tout à fait en faveur de son auteur, malgré que je discerne mal, à l'exception des gros yeux doux, les traits de son visage long, parce qu'il est si noir et si mat qu'il faudrait un grand soleil pour le lire au lieu de deux misérables bougies qui n'éclairent que le papier blanc. Au contraire, la figure ronde de son compagnon, d'ailleurs moins mate et moins noire, se lit d'autant mieux qu'un rire fréquent, une expression de vie intense attirent continuellement sur elle l'attention. Fôdé, toujours rayonnant, rappelle un peu les portraits spirituels qu'on a faits de la lune.

Je suis enchantée de mes nouveaux élèves ; mais c'est par eux que m'est posée, pour la première fois, sous un aspect cruel, la question de l'enseignement du français à des Africains intoxiqués par l'espéranto militaire. Baïdi Dialo, je l'ai dit, n'était pas venu pour l'apprendre ; Ahmat n'avait pas dépassé la période de l'écriture phonétique quand il me quitta. Amadou Hassan trouvait un plaisir pervers dans son scepticisme à l'égard des résultats scolaires. Mes élèves malinqués, loin de se plaindre du « langage tirailleur », le trouvaient très approprié à l'humilité de leur ambition et de leurs besoins. Mais les derniers venus veulent exprimer des pensées, des

sentiments complexes. Ils viennent me demander un remède à l'impuissance qu'ils ont éprouvée jusqu'ici à se faire bien comprendre en France. Je me sens consultée comme un médecin par des malades angoissés, et je sais que, s'il est des remèdes à de tels maux, que personne n'a reconnus, il me faudra les inventer.

Le 20 décembre, j'ai l'occasion de mesurer l'espoir que Mamady Koné et Fôdé Bamba ont mis en moi, à la déception que leur cause l'ordre de partir pour le Maroc avec leur bataillon. J'avais cru devoir, ce jour-là, les féliciter de ce déplacement qui les rapprochait de leur pays et leur vaudrait peut-être des permissions pour aller voir leur famille ; mais les auditeurs firent d'abord, de mon petit discours, comme s'ils ne l'avaient pas entendu ; puis Mamady Koné, qui est l'homme visité par l'inspiration dans les moments suprêmes, s'arrêta bientôt d'écrire pour me répondre :

— Nous sommes pas contents pour partir, Madame ; Maroc, c'est pas Sénégal ; partout que c'est pas Sénégal c'est même chose pour nous. Mais nous avons commencé contents ici, à l'école, nous sommes bien fâchés pour quitter chez vous.

Après le départ des élèves, je trouvai, le même soir, sur le cahier de Fôdé, une lettre où il m'exprimait les mêmes pensées.

Quelques jours plus tard, lorsque, l'ordre de départ rapporté, mes élèves me sont rendus, je relis cette lettre pour bien comprendre tous les besoins de son auteur :

Ma chère Madame,

Je été pas contant quitter cé (chez) vous Madame je vous prévenir. Je été vous dire bien bonjour. Je suis pas beaucoup content pour ale (aller) notre part. Je ve (veux) pas quitter cé (chez) vous, mais cé la visse (l'avis) qui commande, cé pour sent (cela) que jé partir ; hier soir je suis est pas venir parce que nous sommes crové (corvée) aujourd'hui nous été passé larvi (la revue) Sénéral (du général) nous sommes porter gros sake sur le dont (dos) nous été beaucoup fatigués.

Aussi grotesque que puisse paraître à un de nos docteurs la composition de Fôdé Bamba, elle témoigne d'une divination surprenante de notre langue. Il est remarquable qu'y sont répudiées les expressions : y a bon, y a moyen, y a content, etc., et que des tentatives sont faites pour les remplacer par des verbes français accompagnés de leurs auxiliaires, tout malchanceux qu'ils soient. L'incertitude du choix entre « je », « j'ai », entre « chez », « c'est » et « ce » est d'autant plus explicable que l'accent de Fôdé n'admet pas d'e muet. Il confondra encore : « notre » avec « un autre », « d'avoir » avec « devoir » et « devoir », etc. Madamy Koné souffre d'hésitations pareilles.

Etant donné les conditions dans lesquelles ils ont acquis, de dévouements clairsemés et abrégés, les notions qu'ils possèdent, ils ont appris merveilleusement vite.

Les facultés d'observation, de réflexion, de mémoire dont ils font preuve, leur auraient permis, malgré leur âge, d'écrire et d'orthographier

convenablement notre langue, s'ils avaient, pour la comprendre, pu quelquefois l'entendre et la pratiquer. Mais ils n'ont jamais eu cette occasion en France.

Les recruteurs ont su retrouver, pour rafler les noirs à travers l'Afrique, les bonnes méthodes prussiennes. Leurs instructeurs ont su généraliser un espéranto, ou « petit nègre », propre à la fabrication et à la livraison de soldats par les plus brèves voies possibles. A cela se bornait leur rôle ; ils n'avaient point à prévoir que ces soldats voulussent parler le français en France. C'est même la preuve de la perfection d'une machine militaire de ne pas secourir la vie, puisqu'elle est faite, à l'inverse des autres institutions, pour la détruire.

Je ne vois donc de torts, ou d'illogisme, que du côté des tirailleurs qui s'obstinent à vouloir comprendre le français, après avoir pendant sept ans pratiqué le jargon militaire. Celui-ci est issu de deux sources : celle, d'abord, des recrues bambaras qui ont indiqué, par leurs balbutiements en présence de notre langue, leurs préférences de formes et de mots ; deuxièmement, celle des instructeurs blancs, qui ont adopté ces balbutiements et leurs conséquences pour principes de l'espéranto militaire. Supposons qu'ayant à enseigner notre langue à un Anglais, nous prenions soigneusement note des déformations que ses premières tentatives font subir à la syntaxe et à la prononciation françaises, et que nous nous basions sur elles pour lui présenter désormais un français réduit à ses compatibilités anglaises.

Des résultats décevants de cette méthode il ne faudrait pas nécessairement conclure à une in-

fermité mentale des Anglais à l'endroit des langues; celle d'un Bambara n'est pas plus soutenable parce qu'il dira tout d'abord : moi faire bon cadeau kola pour toi. La connaissance que j'ai moi-même de deux langues européennes ne m'éviterait pas d'user de ce dispositif primordial si je me trouvais en présence d'une langue inconnue dont j'aurais retenu deux pronoms, deux noms, un verbe, un adjectif.

La brochure officielle : *Le français tel que le parlent nos tirailleurs sénégalais*, laquelle fait connaître aux officiers versés dans l'armée coloniale leurs devoirs relatifs à l'instruction des recrues noires, enjoint la pure suppression des verbes français suivants : être, savoir, aimer, vouloir, pouvoir, voir, devoir, savoir, essayer, aider, etc... et leur remplacement par les expressions respectives : y a, y a gagner, y a bon, y a content, y a moyen, y a mirer, y a besoin, y a connaître, y a faire manière, y a donner coup-de-la-main.

Les autres verbes sont réduits à l'infinitif sans indication de personnes, ni de temps sauf par quelques adverbes.

Sont supprimés aussi le genre, ainsi que le nombre, lequel s'exprime par des chiffres ajoutés. Exemple : mon camarade trois (mes trois camarades).

Le résultat est que cette phrase : « Je pioche fort », se dira correctement, sinon élégamment, d'après la grammaire coloniale :

« Moi y a faire manière outil lapioche avec mon lamain deux trope trope. »

Nous voici loin d'un balbutiement, et nul primitif ne saurait revendiquer une aussi mirifique invention, bien conforme d'ailleurs au génie des

hommes à qui l'on doit l'attitude du garde à vous...

J'ai assisté à l'arrivée des premiers tirailleurs dans la région de Saint-Raphaël. La population y comprit tout de suite que si le « petit nègre » peut suffire à la vie militaire, il peut suffire aussi à la vie mercantile et elle le substitua au français, immédiatement.

Je me rappelle les quelques tournées d'emplettes que j'ai faites avec Métey ou Saër, les ordonnances de nos amis les lieutenants. Comme je m'adressais à eux, en ville, dans les termes mêmes dont je faisais usage à l'égard des autres personnes, les boutiquiers et leurs clients me reprenaient en chœur, en jargon colonial, avec des exclamations et des mines railleuses, conscients de leur supériorité. Je manquais à leurs yeux d'usage militaire, grotesquement. Ils avaient l'assurance de ces fermières qui s'amuse d'une citadine fourvoyée aux champs et lui enseignent, avec des rires, que c'est par les oreilles que l'on prend les lapins ; par les pattes, les poulets ; par le cou, les oies, et qu'il existe un cri spécial pour rassembler les cochons.

Les noirs ont appris, par les rires, que leur langage les ridiculise : « c'est français seulement pour tirailleurs, » reconnaissent-ils tristement. Un de mes élèves, plus malveillant, assure que « c'est des mots trouvés par les Européens pour se foutre des Sénégalais ». Et lorsque, un peu plus tard, navrée de voir déborder d'élèves ma trop petite salle d'études, je regretterai tout haut que personne à Fréjus ou à Saint-Raphaël ne me seconde, Amadou Hassan, qui est mauvaise langue, se trouvera là exprès pour répon-

dre : « C'est pas faute à personne en ville, s'ils peuvent pas tenir école ; c'est tous des Italiens qui connaissent pas un mot de français, même chose avec nous. »

Chacun de mes élèves avait réussi à saisir, hors de sa prison verbale, quelques expressions françaises. Beaucoup pratiquaient aux premières personnes du singulier et du pluriel les verbes recevoir, être, envoyer, vouloir, oublier, ainsi que les expressions : si tu veux, veux-tu, je voudrais bien, je n'oublierai pas, etc...

Mais nul d'entre eux n'avait pu distinguer l'un de l'autre, à travers leurs extravagantes métamorphoses, les auxiliaires avoir et être, si insaisissables phonétiquement.

J'avoue que je fus d'abord effrayée d'avoir à leur en expliquer l'utilisation. N'allais-je pas les décourager ?

On m'a tellement répété que, dans les langues africaines, les verbes ne se modifient pas selon les temps que je n'ose leur montrer, par exemple, le verbe être tout nu sans attribut ni sujet concret. Je crois devoir le leur présenter agréablement habillé, ainsi :

Je suis content de ce cadeau. Tu es fâché de son départ, etc.

Je fais faire à Fôdé Bamba et à Mamady Koné des dictées du type suivant :

Verbe voir (au présent).

*Je vois un Français et une Française à Paris.
Tu vois un Anglais et une Anglaise à Londres.
Etc.*

Toutes les nationalités sont collectionnées pour illustrer les autres temps.

Je reconnâtrai un peu plus tard l'inanité de cette méthode; mais je suis enchantée de ma composition au moment même où je la produis. Elle me permet de faire observer, outre les temps des verbes, le genre et le nombre des noms, car j'ai disposé mon petit programme d'après l'ordre classique : étude du nom, de l'article, de l'adjectif, du pronom, etc...

Je me rendrai bientôt compte qu'il est absurde de traiter des soldats de la guerre 1914-18 comme des jeunes gens qui commencent une paisible année scolaire. Celle-ci, pour mes élèves, c'est un seul trimestre avec deux heures de travail par jour, et il faut prévoir des empêchements de se rendre en classe pour au moins la moitié du temps. Ces pauvres gens si pressés devaient être peu enthousiastes d'emporter au cours des premières semaines, pour tout moyen d'expression, le pluriel de bijou, chou, genou, ou le féminin de quelques adjectifs, et bien excusable était l'humeur de Fôdé contre les dictées : « Pas bien bonnes, quand on connaît pas la moitié des mots qui y a là dedans ».

Ces mots, c'étaient surtout les verbes, car ceux-ci ne deviennent intelligibles qu'à la condition d'être observés seuls. Parmi d'autres, leur forme fugace échappe. Et malheureusement je me suis employée, au cours de janvier, à la dissimuler de mon mieux, avec cette conviction absurde et universelle que « les nègres sont incapables d'abstraction ». C'est un incident futile qui m'a délivrée de ce préjugé.

Fôdé Bamba ayant acheté un minuscule carnet de poche, il me le remet en me priant d'y écrire

des « mots » de mon choix à lire sans cesse au camp ou aux manœuvres, pendant les repos. Que loger dans ce format étroit ? Je n'y concevais pas même une fable. Seules des conjugaisons de verbes en décoreraient bien l'exiguïté.

En y disposant vingt verbes réduits aux formes les plus usuelles, je me demande, en riant d'avance, si le destinataire trouvera de bon goût cette plaisanterie. Il s'attend vraisemblablement à quelques exemples originaux des règles déjà apprises ou à de petits récits récréatifs ; en un mot, à ce qui constitue la chair et la couleur de notre langage ; que dira-t-il de n'en voir au long de quarante pages que le squelette ?

Mais voilà qu'il témoigne d'émerveillement. Il exulte d'avoir découvert la parole. Il bâillait, la veille encore, sur l'élision ; il a pris, en un jour, l'entrain des écoliers espiègles. Comme ceux-ci, de leur pupitre, tirent un hanneton, Fôdé tire de sa poche son carnet de verbes et se livre, devant ses camarades intrigués, au jeu de la conjugaison.

Ce que je tenais pour un pensum est une débauche et la réputation de l'école s'établit dans le camp.

C'est à partir de la deuxième semaine de février que se constitue une vraie classe. Chaque jour, se présentent de nouveaux élèves qui me demandent des verbes, rien que des verbes. Ce sont, parmi eux : Mekhtar Saar, Damba Dia, Samba Penda, Amadou Lô, Aka, Jacques Camara, Bakoré Bili, Brahima Sako, Bélia Bamoussa, Omar Adama, Baynik Diope.

Ce dernier, petit de taille et d'âge, dix-huit ans, sait à peine lire et écrire en mars, car il n'apprit,

de Mme Duret, ses lettres qu'en décembre. Un jour cependant il a surpris le carnet de Fôdé Bamba et il a copié, en secret, un verbe. Il le recopie plusieurs fois au camp. Désormais, quand je lui proposerai tout autre exercice, il le boudera, tel un enfant que l'on contraindrait au pain de régime devant des gâteaux.

Mekhtar Saar au contraire, est un homme fait, de volonté souple, de vingt-neuf à trente ans. Il prouve autant de connaissance de la langue française que peut en acquérir sans direction et sans pratique un étranger inculte.

Il fait peu de fautes d'orthographe et il a découvert avec l'aide de quelques Meusiens le genre et le nombre des noms et des adjectifs. Mais c'est la première fois que lui sont expliqués ces verbes, dont il voyait, sans les comprendre, les formes multiples dans des tableaux, sur sa grammaire, et il s'emballa à les expérimenter.

Samba Penda le taciturne est aussi décidé ; Damba Dia, Tévana Aka, Amadou Lô, malgré qu'ils ne possèdent encore aucune notion grammaticale, témoignent pour en acquérir d'autant de goût et d'aptitude que les précédents. Jacques Camara est un petit homme actif, de vision nette.

D'autres, aussi épris, sont plus intermittents.

Le Sénégal et le Soudan m'ont fourni la plupart de ces élèves (Ouolofs, Toucouleurs, Bambaras, Sarakolés). Cependant, c'est à la Côte d'Ivoire que je dois Tévana Aka (Baoulé) et à la Guinée Française Damba Dia (Foulah), Jacques Moussa Camara (Soussou), Bakoré Bili (Toma), comme Mamady Koné et Fôdé Bamba, déjà présentés.

Les besoins identiques de tous ces hommes me dictent enfin ce programme :

1° Conjugaison orale et écrite des verbes de chacun des trois groupes, successivement, au seul mode indicatif et aux seuls temps : présent, passé composé, futur.

3° Etude des auxiliaires.

4° Etude du genre et du nombre des noms et des adjectifs.

5° Etude de l'article.

Ce programme est bien chargé pour être exécuté en deux mois et, quels qu'en puissent être les résultats, il est certain qu'ils seront en conflit tout le reste de l'année avec les vicieuses habitudes de langage contractées antérieurement.

Mais un danger plus immédiat encore les menace...

J'ai nommé les éléments aptes à suivre ce cours, mais, en même temps qu'eux, se sont engouffrés, dans la petite salle, de braves gens complètement étrangers à l'alphabet même ou affligés de telles difformités d'écriture ou de langage qu'un programme commun ne peut leur être d'aucun secours.

Un jeune caporal est doué d'une mémoire topographique si opprimante qu'aux mêmes places, sur chaque page, il croit voir les syllabes déjà rencontrées sur la page précédente. Il faudrait distraire son attention du lieu et l'appeler sur la forme, en lui faisant chercher la même syllabe à travers le livre.

Un autre, plus avancé, doué de trop de mémoire aussi, a acquis en trop peu de temps et sans les bien comprendre trop de mots à une école communale française, et il parle inintelligiblement.

Il y a de pauvres garçons qui apprennent à lire assez facilement, mais qui ne parviennent pas à écrire. L'un d'eux ne se décide pas à aligner ses lettres ; celles qu'il trace s'envolent par groupes, à travers la page, vers le bord supérieur, comme des âmes élues vers les cieux. Il faudrait rappeler à la réalité cette nature éthérée en lui faisant répéter, pendant plusieurs jours, des barres sur des lignes tracées lourdement.

Certains, bons dessinateurs, se sont laissé aller à reproduire des mots entiers qu'ils ne savent pas lire.

Pour guérir ces maux, contractés au cours d'initiatives sans surveillance, il faudrait créer une classe distincte, dirigée par un professeur s'intéressant aux cas spéciaux.

Mais je ne dispose que d'une table dans une petite salle, et je suis seule. Je n'ai à distribuer que des fractions dérisoires d'espace et de temps, et personne ne progresse plus. Néanmoins, on ne s'aperçoit que l'encombrement est intolérable qu'à l'arrivée d'Amara Souma, caporal.

Nous avons accueilli ce caporal soussou avec effusion, Jean et moi, parce qu'il a su, aux premières paroles échangées sur Conakry, sa ville natale, nous faire le portrait ressemblant et la louange de mon beau-frère, Paul C., ancien gouverneur de la Guinée Française.

Nous lui avons offert, en échange de son croquis, notre dévouement le plus complet pour l'aider dans ses études.

Nous ne savions pas de quelle infirmité il était atteint. Son cahier, qu'il nous montre, est bien tenu et rempli d'une écriture élégante. Mais quand

je lui propose, en dictée, le mot : lapin, il me demande : « Avec un r ? » Intriguée, j'essaie de le faire épeler. Il ouvre un des livrets de la méthode Machuel, et il prétend y lire : bonjour, mon père, bonjour, ma mère ; bonjour, mon ami. Mais en allant plus avant dans les pages, je vois qu'il dit des mots parce qu'il sait à peu près leur place dans le texte, mais qu'il est incapable de les analyser. Il n'en peut déchiffrer aucun brusquement désigné. Il ne connaît même pas toutes ses lettres ; mais sa vanité l'a conduit à la manie fâcheuse de répondre toujours quelque chose, même quand il ne sait pas. On lui indiquerait, du crayon, le mot excentricité qu'il ne consentirait pas à l'ignorer et répondrait banane, plutôt que rien.

C'est une anomalie qui m'arrête, car c'est la première fois que je la rencontre parmi mes élèves noirs. Aucun d'eux n'avait encore prétendu savoir quelque chose.

Même les plus avancés comme Fôdé, Mamady, Mekhtar Saar m'avaient affirmé, le jour où ils s'étaient présentés, qu'ils ne savaient ni lire ni écrire. Et devant mon insistance :

— Pas même un peu ?

— Non, pas du tout, Madame, avait répondu Mamady Koné.

— Pas même l'alphabet ? demandai-je à Amadou Lô.

— Non.

Et j'avais eu d'agréables surprises avec chacun d'eux.

Il est inattendu que le premier qui témoigne de quelque contentement de soi-même soit le seul qui ne sache rien. Il est brave homme, d'ailleurs, et plein d'admiration pour la science européenne

en général, ainsi que d'amitié pour nous. Mais il les manifeste intolérablement.

Il arrive tous les soirs, à l'heure où nous nous mettons à table, et nous lui faisons faire une dictée orale pendant que nous mangeons :

— Comment écris-tu po ? ba ? ou ? an ? oi ? etc...

Nous lui faisons ensuite reproduire graphiquement ces mêmes sons.

Au bout de quelques jours, il a fait de sérieux progrès et peut-être ce succès finirait-il par nous faire considérer Amara Souma comme le meilleur assaisonnement de notre repas du soir, si la saveur de sa personnalité, déjà si forte, ne s'imposait pas indiscretement jusqu'à la fin de chaque soirée. Quel que soit le nombre de mes anciens élèves, il ne leur cède pas sa place ni mon attention. Il reste installé parmi eux aussi dignement que s'il était chargé de les présider. Je songe, chaque fois que je le vois s'avancer dans la salle avec majesté, qu'il doit, à chacun de ses pas, relever noblement les pieds à la manière des coqs, des chevaux de maître et surtout des paons qui ont le même port de tête. Toutefois, j'ai la nostalgie du brillant oiseau devant le physique d'Amara Souma, car, pareil à tous les gens que redresse leur importance, il ne sait proposer de son visage renversé que de cavernueuses narines.

Un jour que j'ai achevé d'écrire sous la dictée de ce nouvel élève une lettre pour sa famille, je m'apprête à mettre son adresse après la signature, et je lui en demande confirmation :

— Amara Souma, caporal...

Mais il m'arrête :

— Non, faut pas mettre caporal, parce que,

peut-être avant que lettre il arrive là-bas, je vais gagner sergent.

J'ai toujours obtenu un beau succès de rire en rapportant ce trait à d'autres élèves. Il est vrai que la peur de perdre quelques jours de l'admiration vouée aux sergents est vraiment candide. C'est d'une mentalité à la d'Annunzio. Cela s'appelle aussi de la bêtise. Mais pourquoi l'orgueil d'Amara Souma serait-il qualifié de « nègre » ?

Si les officiers coloniaux et les négriers ont vu un orgueil spécial chez les Africains, c'est peut-être que toute prétention de ceux-ci, fût-ce celle de vivre en paix chez eux, est, aux yeux d'un colonisateur, originale ?

On m'a montré des photographies représentant des noirs revêtus de fragments de costumes européens disparates et l'on m'a dit : « Voyez l'orgueil de nègre ! c'est celui de l'enfant qui se croit colonel, parce qu'il a mis un képi sur sa tenue de classe. »

Mais c'est aussi celui de l'explorateur qui se croit un dieu parce qu'il est revêtu physiquement et moralement d'un appareil terrible... qu'il doit à d'autres.

Le ridicule de l'orgueil est de partout ; mais celui de nos enfants s'appelle imagination, celui de nos captifs s'appelle sottise, celui des conquérants s'appelle majesté.

J'ai dit que mon école était comble depuis trop longtemps et qu'Amara Souma la fit déborder. Il y eut des soirs de février où, pendant même que nous dînions, l'étroit vestibule était déjà plein de tirailleurs munis de leurs cahiers et livres.

Certains des plus anciens, familiers de la mai-

son, entraient dans la salle à manger, d'autres envahissaient la cuisine. Je pensais, à ces moments-là, à la visite que j'avais faite l'année précédente, au commandant B..., du 73^e bataillon pour le prier de recommander, à l'occasion, mon cours. Il m'avait demandé ironiquement si j'étais installée assez grandement pour cette entreprise :

— Car, avait-il dit, ils ne seront pas dix élèves sénégalais, comme vous le souhaitez à présent, ils seront trois mille.

C'était sans rougir, avec une impudeur inconsciente, que cet officier supérieur avait ainsi honoré les noirs, et flétri les Français incapables de s'allier, par le langage, ces milliers de si bouillantes bonnes volontés.

Les soirs dont je parle, ils n'étaient pas trois mille, ils étaient une trentaine et plusieurs d'entre eux s'en allaient, faute de pouvoir franchir le seuil encombré. Quand le couvert était retiré, on plaçait dans les coins de la pièce de petites tables supplémentaires ornées d'une bougie chacune, où les nouveaux venus pouvaient s'installer seuls ou deux à deux. Mais quand toutes les places étaient occupées, je ne pouvais plus circuler sans peine et, faute de pouvoir déplacer les chaises, je devais corriger les devoirs à genoux.

Des artistes auraient goûté beaucoup l'aspect de la salle. Des peintres comme Vuillard ou Bonnard, délicats interprètes des éclairages artificiels, se seraient plu à environner la lampe centrale de bougies satellites. Il auraient aimé, surtout, dresser sur le fond rose, au bord de la table inondée de cahiers blancs, les massifs bleuâtres des grands bustes tassés, ponctués des chéchias rouges, engoncés dans des capotes et des cache-nez. Ils auraient su, pour exciter ce blanc et ce

bleu, jouer des fragments noirs des mains et des visages en mouvement.

La surexcitation des traits et de la voix de chacun de ces grands écoliers à mon approche était aussi chaude que la coloration de leur groupe. Mais il arriva que le tassement fut extrême, étouffant, et que je dus prévenir mes amis que je les séparerais désormais en deux divisions, ayant chacune son jour.

QUAND j'avais prévenu Amara Souma ainsi que les autres élèves nouvellement admis qu'il ne les recevrait plus que le jeudi et le dimanche, le jeune caporal N'Golo Trahoré s'était retourné en sursautant vers Fôdé, son ancien, pour lui demander :

— Alors, c'est pour moi aussi qu'y a plus moyen venir ici tous les jours ?

Il avait dit cela en jetant un regard si effaré de ses grands yeux bovins, qu'on eût dit la peur d'un jeune taureau qui tirerait naïvement sur sa corde au moment où on va l'abattre.

Toute la personne de N'Golo n'étant qu'humilité, se trouvait en si complète opposition avec celle d'Amara Souma qu'il me parut impossible qu'une mesure qui concernait particulièrement ce dernier pût atteindre l'autre, et j'autorisai Fôdé à amener en fraude, de temps en temps, le Bambara, car N'Golo est Bambara. Sa tête, toujours complètement rasée, agréablement ovoïde, porte, sur chaque joue, une triple cicatrice ornementale. Il a de grands yeux doux et une bouche assez petite, dont les lèvres semblent avoir été épaissies exprès pour servir de coussinets d'écrin à des dents exceptionnellement belles.

C'est le premier individu de cette race que j'examine, le premier de ces « soldats par excellence » dont on m'a tant parlé. Ni lui ni les autres Bambaras que je verrai par la suite ne correspondront à ce que m'étais figuré par cette expression. Cela ne tient pas à ce que les Bam-

•
baras ne soient, en effet, de bons soldats, cela tient à ce que je m'étais méprise sur le sens de ce mot. Je croyais, je ne sais pourquoi, qu'un bon soldat devait avoir l'esprit militaire et que mes élèves bambaras, s'il m'en échoyait, entreraient dans la classe, raides, la poitrine bombée, qu'ils me salueraient militairement, ne sauraient s'abstenir de fumer — peut-être de cracher — et s'assoiraient les genoux écartés, en posant sur moi un regard hardi comme tous les soudards peints dans les tableaux de genre. Je me demandais même, avec inquiétude, ce que ces formes-là donneraient en noir.

Maintenant que j'ai fréquenté l'armée, je sais qu'un bon officier doit avoir l'esprit militaire, mais qu'il suffit pour faire un bon soldat d'avoir un corps robuste et une âme pusillanime. Tels sont les Bambaras et tel est N'Golo. On est ahuri qu'il soit caporal, parce qu'on se demande comment il a pu emprunter le ton du commandement, lui qui sait seulement, en classe, sourire et s'effrayer, en répétant de sa grosse voix aux intonations si sincères : « C'est diffichile ! »

Il s'était présenté comme élève, tout seul, un après-midi de février, au cours d'un repos de sa compagnie dans le bois voisin. Je l'avais invité à venir travailler le lendemain ; mais, justement, ce jour convenu, son bataillon faisait une marche d'entraînement avec chargement complet et je ne comptais pas sur lui. Cependant il arrive une heure et demie plus tôt que les autres élèves.

— Tu n'as donc pas fait la marche ?

— Si, répond N'Golo, mais marche y a juste finir. Alors, moi, y a posé sac, fusil dans le camp pour arriver tout de suite ici.

— Et ton dîner ?

— Dîner ? y a bien temps pour ça !

J'admire cet appétit d'apprendre, plus fort à la fois que la fatigue et les exigences de l'estomac après la marche militaire. N'Golo ne connaît pas encore ses lettres. Il se jette avec une avidité cocasse sur chacune de celles que je lui propose.

C'est la méthode Machuel, créée à l'usage des populations nord-africaines, que je lui donne. Outre qu'elle répudie Ca-ro-li-ne et Vercingétorix elle offre l'avantage de faire lire des syllabes dès la première page, où se rencontrent des voyelles du premier tableau avec une consonne quelconque. Cela me permet de faire déchiffrer tout de suite à N'Golo, sans étude préalable de l'alphabet : ra, ru, ré, etc. Mais à chaque émission, d'ailleurs correcte, il faut que je l'approuve et que je désigne du bout de mon crayon la syllabe suivante pour qu'il se risque à l'affronter :

— Rrrra, commence-t-il.

— Bon. Et ça ? dois-je demander.

— Rrrru.

— Très bien. Et ça ?

— Rrrré.

— Parfait.

J'explique bientôt à mon nouvel élève que la leçon profitera de la suppression de la moitié de ces paroles : les miennes, et il en convient en riant. Mais quand il s'entend parler seul, N'Golo tourne la tête, pour s'assurer, dans mes yeux, que j'admets ses témérités et, au cours de ce mouvement et de cet émoi renouvelés, il perd le bénéfice de ses acquisitions. J'en viens à croire que c'est une leçon de bicyclette que je lui donne et que je dois me résigner à trotter derrière lui, même inutilement, pour le rassurer, faute de quoi mon élève va se retourner, prendre

peur et tomber, comme dans le récit de Courteline.

A chacun des premiers mots qu'il a lus : ami, café, etc..., il s'est arrêté pour nous considérer avec son bon sourire, afin de nous prendre tous à témoin de sa fortune. Mais lorsque quelques jours plus tard, les voyelles nasales vaincues, il est parvenu à rassembler seul les syllabes de con-fi-tu-res, il reste extasié comme le touriste qui vient d'atteindre enfin une vaste vue panoramique.

A la première leçon d'écriture, j'ai recommandé à N'Golo d'amener chacune de ses lettres à toucher la ligne et il a pris la ligne en telle considération que chacun de ses caractères, après l'avoir touchée, s'y traîne horizontalement, avant de remonter verticalement, si bien qu'on dirait du dessin d'une grecque. Quand je lui fais remarquer cet excès, sa plume n'effleure plus la ligne qu'en tremblant.

Quand ses chefs me diront que N'Golo est un bon soldat, je saurai donc ce que cela veut dire. Ce doit être un bien doux plaisir pour eux, de fabriquer le parfait soldat avec de la vraie pâte bambara ; mais ce n'est pas la peine de porter pour cela un uniforme prestigieux et une épée ; il n'est besoin que d'un tablier de cuisine et d'un couteau de bois.

Au commencement d'avril, un dernier dimanche avant de partir pour le front, N'Golo est venu dès une heure après-midi à l'étude et je me suis, une seconde, préoccupée des exercices supplémentaires dont j'enrichirais mon programme pour l'occuper jusqu'au soir. Mais il a protesté. Il « n'est pas venir pour tout ça » ; il est venu seulement pour apprendre à faire mon adresse, afin de m'envoyer des lettres de là-bas.

— Tu veux passer toute la journée à faire mon adresse ?

— Oui, parce qu'ils sont dire : « demain, embarquer pour le front. » Alors, moi penser : aujourd'hui dimanche, je vais travailler pour faire adresse à Madame, tout le temps.

Il est demeuré deux mois avant de se décider à utiliser le savoir acquis ce dimanche-là. Il ne s'est enhardi qu'en juin, à Château-Thierry, après avoir reçu mes reproches d'avoir fait écrire les précédentes adresses par des camarades. Ses lettres, on ne peut dire ses mots, fort jolies, se pressent, sans rang, dans un coin de l'enveloppe. On dirait d'un troupeau de moutons qui ont peur du loup.

C'est le 16 juillet 1918 que les brutes martiales me l'ont tué, N'Golo, l'agneau de ma classe. S'il a été, comme on le veut, mon défenseur, je n'en suis pas fière. Mais que penser de ceux qui lui ont commandé de marcher pour la France et pour le Sénégal ? La patrie de N'Golo, et les nouveaux-nés n'en ont pas d'autre, c'est la chaleur solaire et maternelle que personne n'a menacées.

.....

Les gens qui ne connaissent pas les tirailleurs sénégalais, mais qui connaissent la politesse, me demandent toujours :

— Est-ce qu'ils sont intelligents ?

Sans une politesse raffinée on n'userait pas de cet euphémisme pour dire :

— Comment vous intéressez-vous à ces brutes ?

Car ces personnes ont déjà consulté au sujet des nègres les plus hautes autorités, dont l'opinion est ainsi résumée dans l'ancien petit dictionnaire Larousse : Race d'hommes à peau noi-

re, inférieure en intelligence à la race blanche dite caucasienne.

Moi, je leur réponds toujours : « Oui, ils sont intelligents. » J'ai répondu cela avant même d'avoir une opinion raisonnée sur la question, par pure impolitesse désintéressée. Mes relations avec mes élèves avaient d'ailleurs été tout de suite trop familiales, leurs pensées et leurs sentiments s'étaient trop complètement mêlés aux miens, pour que, sans nécessité, il me soit venu à l'idée de trier ce qui leur appartenait en propre pour l'estimer isolément. Il doit y avoir ainsi des frères et des sœurs qui n'ont pas pensé à se demander si leurs sœurs et leurs frères sont intelligents, le contraire leur paraissant absurde.

Mais un jour du mois de mars 1918, le capitaine Prat m'a demandé, de N'Golo, s'il était intelligent. Sans hésitation, j'ai répondu par l'affirmative, N'Golo ayant, à mes yeux, du prix, — et le prix d'un individu, du sexe masculin surtout, dépendant de l'application qui lui est faite, ou non, de ce vocable.

Mais, secrètement, j'ai été très surprise et embarrassée par cette question. Me rappelant certains instituteurs qui disent avec assurance de tel de leurs élèves qu'il est intelligent et de tel autre qu'il n'est pas intelligent, je me suis mise à rechercher le cas où on peut décerner cette épithète, pour savoir si elle était applicable à N'Golo.

D'autre part, je me suis demandé si les instituteurs étaient qualifiés pour juger de ces cas et des facultés intellectuelles en général, et il m'a semblé que les personnes chargées d'exercer une influence quelconque sur d'autres personnes doivent être les moins aptes à les apprécier sainement.

L'élèveur, qui exerce son influence sur le porc pour développer des tissus graisseux, doit perdre de sa perspicacité pour peser les sentiments de son élève.

Un instituteur primaire, préposé au gavage des petits enfants jusqu'au boursoufflement du certificat d'études, ne saurait être satisfait des cerveaux préoccupés d'objets distincts du programme d'examen ; de même un professeur, habitué à ranger les échantillons d'espèce humaine d'après leur science des langues classiques, sera dépourvu de bases pour évaluer l'intelligence d'un instituteur primaire et d'un tirailleur bambara.

C'est ce qui explique que les colonisateurs, augmentés des tomes de Gobineau et de l'arsenal militaire, religieux, commercial et gouvernemental moderne, n'aient pu découvrir l'intelligence des nègres nus.

L'un d'eux, le docteur Cureau, auteur d'un livre sur les populations de l'Afrique équatoriale, au lieu de convenir modestement qu'il ne distingue pas l'intelligence noire, a voulu, comme le dindon, en voir un tout petit peu et même la peindre. Son ouvrage s'orne donc, au chapitre de l'intelligence, d'un graphique exprimant par des courbes les évolutions comparées des cerveaux d'hommes blancs et noirs.

La première de ces courbes représente une intelligence, la blanche, progressant graduellement avec les années, vers les cieux, pour y planer comme un ange, tandis qu'au-dessous, une autre, la noire, saute trop brusquement en l'air comme un diable pendant l'enfance pour retomber et ramper sur la terre vile dont elle ne pouvait longtemps s'éloigner.

Les amateurs de ce dessin le justifient en nous donnant à comparer les nègres qu'ils ont fréquentés et les hommes blancs célèbres. Ils rappellent, par exemple, que Napoléon dictait six lettres à six secrétaires différents et que Victor Hugo écrivait un acte en une nuit, ce qu'un N'Golo ne saurait faire.

Je conviens que les associations d'idées de ce dernier doivent être moins rapides et moins touffues. Je conviens même, qu'en général, un habitant des brousses soudanaises doit associer moins d'idées, en un même temps, que de jeunes hommes entraînés à nos matches d'intellectualité.

Mais ces divers développements, ne peuvent se comparer qu'à excitants égaux. Qui eût pu prévoir l'éloquent Seydou N'Diaye dans le muet et apathique cireur de bottes de la saison précédente ? Il fût, peut-être, resté toujours muet au village natal. De 1918 à 1919, en une seule année, l'activité cérébrale de mes élèves de tous les âges s'est incroyablement précipitée. Elle se ralentira, sans doute, faute de stimulants, sous les palmiers du pays natal : elle se fût accrue ici.

L'intelligence est comme les arbres qui se développent ou s'atrophient selon la nature du terrain. Quand je me préoccupe de l'intelligence de N'Golo, ce n'est pas à la grosseur de l'arbre que je pense, c'est à son espèce. Je vois bien que cette intelligence ne règne pas au-dessus de notre tête comme un chêne, je vois bien qu'elle croît à nos pieds comme l'herbe de la prairie. Mais n'est-elle qu'une herbe vraiment, ou un petit chêne ?

Je crois qu'elle est un petit chêne ; car N'Golo possède la logique qui durcit les fibres, l'inquiétude qui multiplie les bourgeons, la frénésie qui allonge les branches.

LE soir même où Mekhtar Saar s'est présenté, j'ai compris qu'il serait l'âme, le pivot de la classe et que la bonne place qui lui était échue cette fois-là, par hasard, au bout de la table, le dos au feu, était représentative de sa stabilité.

Des plus anciens élèves, même les plus assidus, aucun ne présente sa résistance et sa surface. Fôdé est trop léger; Mamady, trop fragile. Le seul Ahmat eût pu lui être comparé.

Fôdé ne fait qu'effleurer chaque sujet, chaque matière; à ce papillon ne revient pas d'emplacement fixe. Mamady ne s'appuie que sur mes encouragements, ne s'installe que dans des états d'âme. Il pourrait se passer de table. Mais Mekhtar Saar a besoin d'un chantier, car c'est un constructeur infatigable et qui a toujours du travail en suspens. Lorsqu'il pénètre dans la salle et tombe à sa place, il a déjà au bout de sa plume des mots à répandre d'urgence sur le papier blanc. C'est pourquoi je laisse en permanence, au même endroit, ses pages découvertes comme une auge de mortier frais.

Il profite naïvement de mes prévenances, tel un insecte industrieux, mais si on lui disait qu'il est favorisé, il serait bien surpris, lui qui se logerait sous la table ou se percherait sur la deserte, à mon invitation. Son bien-être, sa commodité se manifestent par ses prompts sourires. Ses gentils compliments sont aussi sincères à mon égard, qu'à l'égard d'un Bon Dieu dispensateur de fraises, ceux du petit enfant. Mais com-

me ce dernier se passe de voir Dieu, Mekhtar Saar ne me voit certainement pas.

Je suis pour lui la bonne maîtresse d'école, secourable divinité ; c'est ainsi, d'ailleurs, qu'il me nomme dans ses lettres, en expliquant : « ... car vous êtes toujours bien gentille, bienfaisante, excellente, vous êtes les racines de mon cœur. » Les autres tirailleurs écrivent : ma chère Madame, ma chère amie, ma chère mère, ma petite maman ; Mekhtar Saar est le seul qui me rappelle mes fonctions scolaires. Il met aussi : ma chère institutrice, ma chère patronne... et c'est en cette qualité qu'il m'embrasse mille fois, à la fin d'une de ses lettres. C'est pure chance que cette forme d'adoration ne se soit pas trouvée sur la même feuille où il m'appelait sa « chère maîtresse », par abréviation.

Quand je lui explique pour quelles raisons il vaut mieux préciser « d'école », il est complètement ahuri. L'intelligence des doubles sens, des sous-entendus, des allusions est complètement refusée à cet être qui croit voir le cœur des autres hommes flamber sur leur veste, ainsi que sur sa robe celui de Jésus.

Pour moi, j'ai distingué le cœur de Mekhtar Saar avant ses traits. Je ne me laissais pas le temps de les observer. Dès son bonjour perçu dans la classe mon regard plongeait au recueil d'exercices, car je me disais avec anxiété : « Voilà l'écolier insatiable ; le programme sera-t-il, ce soir, assez copieux ? »

Je fus longtemps persuadée qu'il avait une tête trop ronde : c'est que je n'en voyais que le crâne, soigneusement tondue, roulant de son épaule jusqu'à proximité de son cahier, par myopie. Plus tard, je lui reconnâtrai un visage ovale et des

traits assez fins, comme ceux de beaucoup de Toucouleurs, ses compatriotes. Je n'eus pas de notion sur sa taille au cours de l'hiver, je ne la connus qu'un jour d'avril où, apercevant dans l'allée du jardin la silhouette d'un grand jeune homme à la démarche aisée, je mis sur elle plusieurs noms jusqu'à la minute où je reconnus avec étonnement mon vieil écolier Mekhtar Saar. Avant cet instant on m'aurait dit qu'il était de taille moyenne, corpulent, qu'il avait passé la trentaine, je l'aurais cru.

Pourquoi de taille moyenne ? Sans doute parce que je le voyais surtout assis.

Pourquoi gros ? Sans doute parce qu'il était toujours de bonne humeur et absorbait beaucoup de notions scolaires.

D'autre part, en ce moment-ci où je veux faire son portrait, je songe que je n'ai jamais remarqué ses mains. Les mains longues de Baïdi, d'Ahamat, celles, énormes, de N'Golo, les petites mains de Fôdé, s'imposent à mon souvenir presque au même degré que leur figure. Je n'ai pas vu celles de Mekhtar Saar, sans doute parce qu'au moment même où j'aurais pu les rencontrer j'étais irrésistiblement attirée au-delà par l'amusant mouvement de sa plume. Il en tenait la pointe très en dehors, pour faire de la vitesse, et l'écriture qui en résultait, couchée sur la ligne, rappelait l'allure d'une bête traquée qui rampe aux jambages et saute aux majuscules, comme un chat.

Mekhtar Saar avait trouvé une méthode de travail personnelle qui m'épargnait la peine de le corriger. Dès que j'énonçais une règle, il se mettait à écrire, sans plus attendre, pour en tenter l'application. Pendant le temps même où

j'expliquais le mécanisme de la négation, par exemple : je parle, je ne parle pas, je vous parle, je ne vous parle pas, Mekhtar Saar galopait déjà à travers une page d'exemples, tel un gosse lâché dans un nouveau jardin.

Les fautes abondaient aux premières lignes et je me récriais sur elles, mais Mekhtar Saar ne les corrigeait pas, il ne les regardait pas même, il les abandonnait en chemin et poursuivait ses voies vers de nouvelles phrases de plus en plus correctes, telles des mues de larves vers le papillon.

Mekhtar Saar, le tirailleur fou de grammaire, ne cessa de m'envoyer, du front, entre les « affaires » des exercices sur les conjugaisons :

... Il a tué des Boches. Nous avons tué des sauterelles, bien mauvaises pour la culture... J'ai vu une bergère qui gardait ses moutons... Nous avons vu des laveuses qui lavaient leur linge.

... Nous sommes dans une grande bataille. Nous avons pris 13000 prisonniers, nous avons occupé plusieurs villages et aussi des villes...

Il ne pensait qu'à ses verbes, en faisant ces lettres. Voyait-il, parfois, les morts et les blessés ? Savait-il qu'il pouvait mourir lui-même ?

Rien dans sa correspondance ni dans sa conversation ne le prouve, et les trois balles qu'il a reçues dans la poitrine le dernier jour de la dernière attaque qu'a faite son bataillon, au mois d'octobre 1918, ne lui ont pas donné le temps d'y songer.

Si j'avais dû ranger mes élèves d'après la perfection de leurs devoirs, j'aurais placé en tête Mekhtar Saar qui comprend immédiatement tout ce qu'on lui explique, puis Jacques Camara, Sam-ba Penda, Fôdé, Amadou Lô, Damba Dia, etc... Ce n'est qu'à la fin que seraient venus Baynik Diope ou Mamady Koné.

Si je regarde ce dernier à loisir, comme on regarde une plante au cours d'une promenade dans un jardin, je m'arrêterai, éblouie, devant l'ampleur de ses expressions sentimentales, écloses au bout de ses longs silences ; mais, à l'école, Mamady est un élève médiocre qui ne comprend jamais rien. Quand les autres me remercient d'une explication et replongent en leurs tâches, il demeure les yeux fixés sur moi, pour réclamer timidement :

— Moi, Madame, j'ai pas encore comprendre bien.

C'est au cours d'une même leçon sur un même sujet que sont le plus facilement comparables les moyens des élèves, comme par exemple, au cours de celle-ci, que je fis un jour sur le verbe aimer :

Mes chers élèves,

Vous connaissez déjà beaucoup de verbes français ; cependant, vous ne connaissez pas encore le plus important de tous, le verbe aimer, celui qui veut dire la même chose que « y a bon »

en langage tirailleur. Si vous ne savez pas dire « y a bon » en français, à quoi cela vous sert-il d'apprendre à dire : courir, danser, parler, manger, écrire, puisque vous faites ces choses-là seulement pour avoir du plaisir, c'est-à-dire pour aimer ?

Quand vous trouvez du plaisir à voir un camarade, à manger des oranges, à vous chauffer auprès du feu, à regarder une jolie femme ou à étudier, vous pouvez dire : J'aime mon camarade, j'aime les oranges, j'aime cette femme, j'aime l'étude.

Vous voyez que le verbe aimer est le meilleur de tous les verbes. Cependant, je sais bien qu'il n'est pas également utile pour tout le monde. Les personnes qui trouvent du plaisir à tout, comme Mekhtar Saar, doivent se dépêcher d'apprendre le verbe aimer. Au contraire, les personnes qui ne sont jamais contentes, comme Fôdé Bamba, ont la permission de laisser en blanc le devoir à faire sur le verbe aimer.

Avant même que j'aie achevé ces derniers mots, Mekhtar Saar avait déjà écrit : j'aime mon père, j'ai aimé le feu, tu aimeras le cahier. Pendant le quart d'heure consacré à cet exercice il peuplera d'objets quelconques d'amour deux pages au moins de son cahier.

Fôdé, en réponse immédiate à mon discours, m'a tendu en riant un bout de papier sur lequel il avait écrit en gros caractères : j'aime ma maman ! Il demeure très longtemps avant d'oser placer une autre phrase en regard de cette trouvaille. Enfin, il se décide à lui opposer : Mamady aime le tabac ; nous aimerons gros colonel Gault.

Tout le monde proteste et Fôdé se fait un grand succès de rire à lui-même. Bélia Bamoussa s'essaie à rivaliser d'humour. Amadou Lô témoigne, déjà, de moins d'assurance que les précédents élèves. Il met, toutefois, sans répugnance : j'aime mon camarade ; mais le futur l'embarrasse :

— J'aimerai... murmure-t-il, j'aimerai... quoi ? Malicieusement, on lui souffle : tu aimeras l'argent... tu aimeras la vache... Mais il n'a pas envie de rire sur ce sujet et, comme il veut absolument faire son exercice, il a ce cri d'angoisse, si naïf, en voyant Mekhtar Saar couvrir savamment ses pages :

— Caporal Mekhtar Saar, qu'est-ce que j'aimerai ?

L'autre, sans lever les yeux ni arrêter sa plume emballée, bougonne gentiment :

— C'est pour faire exercice seulement, voyons ; c'est pas besoin chercher... écris comme... j'aimerai ma sœur.

Amadou Lô écrit sans enthousiasme : j'aimerai ma sœur ; Samba Penda, Jacques Camara écrivent de pareilles banalités, mais Mamady Koné n'écrit rien.

Et cependant il m'assure que, cette fois, il a bien compris. Peut-être trop. Il s'est mis à vivre son verbe et cela ne lui permet plus de l'analyser librement.

Il m'est impossible de lui arracher l'aveu de ce qu'il aime.

D'ailleurs, précédemment, le verbe acheter n'avait pas eu plus de chance auprès de lui, tandis qu'il avait inspiré très abondamment tout le monde.

C'est en vain que je l'avais invité à faire, par

la pensée, un tour sur le marché de Fréjus, parmi les volailles, les légumes et les fruits ; c'est en vain que, ravisée, songeant au peu d'appétit de Mamady et à son dégoût possible des victuailles, je lui avais suggéré ensuite une visite au papetier. Après de grandes hésitations, il s'était décidé à écrire : j'achète un crayon. Mais c'était par pure bonté de cœur, parce que j'avais beaucoup insisté et parce qu'il craignait de me faire de la peine en n'écrivant pas. Mais à propos du verbe aimer, il ne pourra rien m'accorder.

Quant à Baynik Diope, il n'écrit pas non plus de compléments au verbe aimer ; mais c'est parce qu'il n'en cherche pas. Il n'en cherche pour aucun verbe. Il fait mentir ceux qui prétendent rendre l'étude plus attrayante en lui faisant perdre tout caractère abstrait. Il conjugue le verbe aimer sans complément, et puis il conjugue de même un autre verbe. Je lui reproche son entêtement ; je lui propose, en marge de son cahier, cet exemple plein d'à-propos :

« J'aime les élèves obéissants, tu aimes faire des misères à ton institutrice ; Baynik Diope aime conjuguer les verbes sans compléments ». Dès qu'il a compris, mon petit élève rit aux éclats, mais ne renonce nullement à sa conception abstraite du verbe.

Si je m'en rapportais aux résultats de cette leçon, je pourrais estimer que le bénéfice en a été nul pour Mamady Koné. Cependant, une quinzaine de jours après, alors que mes autres élèves ne se préoccupent plus de la leçon dont je viens de parler, Mamady se décidera à la prendre en considération. S'étant présenté, de notre part, à nos amis S... il leur expliquera ses relations avec nous, en concluant : « J'aime bien Mme

Louise. » Et quand il aura quitté ses nouveaux amis, il leur écrira une lettre où il poursuivra ainsi l'exercice de grammaire, cette fois très en train : « ... J'ai été bien content chez vous, je vous remercie, je vous aimerai toujours. »

L'infirmité chronique de Mamady à l'endroit des tâches scolaires n'ayant pas empêché que ce soit lui qui finalement tire le meilleur parti des leçons données, je me suis demandé si le fait de comprendre difficilement n'est pas un signe d'intelligence, et cela devient vraisemblable, si l'on remplace le mot incompréhension par le mot inquiétude et le mot intelligence par celui d'originalité. L'état de perpétuel tourment de Mamady Koné le garde des conceptions banales.

Réciproquement, l'assimilation dessert l'originalité si l'on en juge par toutes les compositions des bons élèves, surtout par celles, peintes ou sculptées, des salons officiels. Si l'enseignement ne détruisait pas fatalement le génie, on ne pourrait concevoir une pareille quantité d'hommes, ayant librement choisi le métier de peintres, qui soient aussi totalement dépourvus de dons picturaux.

D'une manière générale, les gens ignorants auraient donc plus de génie que les gens instruits, si l'ignorance, telle qu'on la rencontre, était la vraie simplicité dans l'observation ; mais cette ignorance-là est extrêmement rare, car il ne suffit pas, pour la posséder, de manquer l'école, il faut fuir encore l'atelier, le café et les journalistes.

Tous mes élèves noirs, neufs devant ce qu'ils voyaient en France, avaient, par suite, plus de génie que les soldats blancs ; mais peut-être le

perdront-ils dans leur pays natal, à l'ombre de leur papa et de ses confortables certitudes ?

Déjà, ici, j'ai remarqué des tirailleurs qui savaient que « les Allemands sont des cochons » ; mais ceux de qui je raconte l'histoire n'avaient pas des connaissances aussi étendues ; ils ne parlaient encore que de ce qu'ils avaient vu de leurs yeux et j'ai pu les fréquenter et converser avec eux profitablement et sans lassitude tout le temps qu'ils ont bien voulu ou pu m'accorder.

Aussi parfaites que soient la réciprocité d'estime et la sympathie entre vous et vos élèves, me disait quelqu'un, elles ne sauraient abolir la distance qui sépare votre mentalité de la leur, car il faut avoir vu leurs coutumes pour se représenter la mentalité des nègres.

— Et pour qu'ils se représentent la mienne, faut-il leur montrer nos cérémonies ? C'est à peine si j'avouerais ma robe de mariée à un anthropophage.

Les mentalités des peuples sont de beaux joujoux dont s'amuse, dans les salons, les personnes élégantes. Ils sont de nuances vives : jaunes, roses, bleus, mais qui passent vite.

Moi, je ne cherche pas comment les hommes sont vernis ; je cherche comment ils aiment, pensent et souffrent. J'ai mêlé pendant trois années mes rires et mes larmes avec ceux des noirs et je serais flattée de pouvoir dire que les miens ressemblent aux leurs.

En mars 1918, nous eûmes à déjeuner, un dimanche, le gouverneur déjà présenté. On en vint naturellement à parler de mes élèves et particulièrement de ses anciens administrés. Je fus heureuse de lui dire que j'en avais plusieurs et j'expliquai que deux d'entre eux, Mamady Koné et Fôdé Bamba, étaient particulièrement agréables.

— Mais pourquoi, lui demandai-je, leur nouveau lieutenant a-t-il fait la moue quand je lui

ai dit qu'ils étaient tomas. Est-ce que cette race a mauvaise réputation ?

— Ils sont anthropophages... ou plutôt ils l'étaient, reprend le gouverneur en voyant nos airs atterrés. Cet usage est perdu depuis longtemps déjà... complètement perdu. Il ne représentait, d'ailleurs, qu'une cérémonie guerrière. Les Tomas habitent les confins de la Guinée Française, du Libéria et des anciens Etats du fameux Samory. Avant la mort de ce dernier, leur situation instable maintenait leur tribu dans des traditions belliqueuses. Du nombre, était le sacrifice rituel des prisonniers. Depuis, cela ne se fait plus. Mais demandez donc à vos élèves s'ils eurent connaissance de tels faits ; car, enfin, je ne les ai pas vus moi-même ; je n'en ai eu notion que par des rapports... peut-être tendancieux. Il serait beaucoup mieux qu'un témoin vous les confirmât.

— Mais ne trouvez-vous pas qu'il serait un peu délicat de les interroger à ce sujet en pleine classe ?

— Non, non, cela n'a aucune importance, aucune, c'est du passé ! assure mon beau-frère, qui n'a aucun des préjugés des petites femmes nerveuses à l'endroit des usages des peuples : demandez-leur donc ce qu'il en était.

Quelques minutes après son départ, Fôdé Bamba, justement, vient, avec joie, s'asseoir à la table d'études, tandis que mes oreilles bourdonnent encore de la conversation sur ses compatriotes. L'insistance de mon beau-frère m'obsède, et ce contraste : celui d'un Fôdé de dix ans, anthropophage, avec le Fôdé actuel assis auprès de moi, attentif à ma correction de son essai de rédaction française, — une lettre à mon adresse, pleine de témoignages d'affection.

Chaque fois que je m'apprête à lui transmettre la question de son ancien gouverneur, je suis déconcertée par quelque observation délicate et légère qui le situe trop loin des rites tomas, ou je suis emportée par un de ses bons rires déchaînés à propos de ses fautes d'écolier. Il écrit : garçon, il rit ; puis garçon, il rit plus fort ; puis garçon et il ne peut plus respirer :

— Quoi, alors, s'étrangle-t-il, si y a plus moyen même pour mettre debout garçon ?

Une petite aventure achève de me détourner de mes investigations ethnologiques. J'ai improvisé, à son bénéfice, sur le verbe prendre, la dic-tée que voici :

Je prends à l'instant ce portefeuille. Tu prendras demain ce dictionnaire. Il prenait des munitions quand tu l'as vu. Nous avons pris des soldats et des officiers allemands.

Je soupçonne mon élève, qui s'arrête à chacun des mots, d'être trop préoccupé par leur orthographe pour percevoir leur sens et je lui tends un piège. Je répète en temps opportun : « officiers allemands... à la ligne ». Et Fôdé écrit les derniers mots en toutes lettres au bout de sa phrase. Je l'interromps :

— Fôdé, comment prends-tu les poissons ?

— Poissons ? je mange pas ; mais j'ai vu prendre , quand même. On prend avec manière de paniers, dans le fond de l'eau, comme au Sénégal, ou avec la ligne, comme ici, en France.

— Eh bien ! pourquoi as-tu écrit que ce sont les Allemands qu'on prend à la ligne ?

— Où c'est que j'ai mis ça ? Boches, mon

vieux, dans l'Aisne ou à Verdun, y a pas moyen pour prendre à la ligne !

Alors, devant son texte, le fou rire de Fôdé se déclare inextinguible. Je l'entretiens facilement en dictant encore : « Nous avons pris... froid aux pieds ; ils ont pris... un gros rhume. »

La contagion de sa gaité ressuscite chez moi ma quinzième année. Elle me fait revivre, surtout, certain soir où, dans une classe de candidates au brevet, l'une de mes compagnes, rieuse et distraite comme Fôdé, avait parodié, à son insu, une majestueuse poésie religieuse de Lamartine par cette étourderie :

...Ils ont péché... à la ligne.

La même cause avait eu les mêmes effets. Les rires de ce soir-là, et ceux d'à présent, également exaspérés, se mêlent ; je ne sais plus les distinguer. La jeune fille rieuse, qui est-ce ? Mon élève d'aujourd'hui, ou la candidate d'autrefois ? Même en regardant le visage noir du Toma, il ne me semble pas absurde de me demander, tant il s'éclaire de grâce légère, s'il n'est pas celui de ma petite amie parisienne ; mais ce que je trouverais déplacé, tout à fait, c'est de demander à Fôdé si son père est anthropophage, car je croirais le demander à Marthe d'Ennetières elle-même.

J'ai parlé d'anthropophagie quelques jours plus tard à Amadou Lô. Je lui en ai parlé sans embarras, parce que les compatriotes de cet élève, ouolof, n'en sont pas inculpés et aussi parce qu'il est, après moi, l'être le plus dépourvu

d'orgueil de race et de nationalité que je connaisse.

Le sujet l'a intéressé :

— Ah ! c'est pour ça, m'a-t-il raconté tout de suite, c'est pour ça qu'au bataillon il est arrivé une histoire. Comme, après une attaque à Verdun, on a complété le bataillon, il y a un sergent européen qui nous dit que, dans les nouveaux qui sont arrivés, il y a des hommes qui mangent les hommes. Alors, tous les tirailleurs anciens, partir de ce jour-là, ils avaient très peur, et moi aussi je pouvais pas dormir sans mon coupe-coupe à côté de moi. Mais il y a de mes camarades qu'ils étaient pas encore tranquilles et qui sont allés dire au commandant qu'ils voulaient faire demande pour changer, parce qu'il y a pas moyen rester dans un bataillon comme celui-là où c'est qu'il y a des hommes qui mangent les hommes. Alors, le chef de bataillon, il a commandé rassemblement pour tous les nouveaux et il leur a dit que le premier qui sera vu qui mangera un homme, il sera fusillé. Après, tout le monde, toujours, il a été bien tranquille, et jamais on n'a vu personne mangé, ni rien du tout. C'est pour ça qu'on peut pas savoir si c'est vrai ce que le sergent européen il avait dit, que ces hommes-là ils mangent les hommes ou si c'est pas vrai.

Je suis bien étonnée de l'idée naïve que les nègres se font de l'anthropophagie : ils ne savent vraiment pas ce que c'est. Quand j'en ai parlé enfin au Toma Fôdé, il m'a dit en riant :

— Hommes qui mangent les hommes ? Jamais j'avais entendu dire encore, dans mon pays, avant quitter là-bas. Dakar, première fois, j'ai entendu. Mais quand j'ai débarqué Bordeaux,

mon vieux, là, tous les civils, les hommes, les madames, les demoiselles, les petits gosses, tout le monde il connaissait que les Sénégalais ils mangent les hommes.

Il n'y a vraiment que les Européens qui possèdent des notions solides sur cette coutume ; car dans l'esprit des Africains, elle revêt des formes trop exclusivement poétiques. Dans ce bataillon d'Amadou Lô qui réunissait, outre des Ouolofs, des représentants des races les plus diverses, tout le monde avait peur d'être mangé, de nuit, comme les tendres enfants par les croque-mitaines.

J'ai connu aussi des noirs qui n'avaient pas d'imagination. L'un d'eux est un Malinqué, infirmier depuis trois ans à l'hôpital sénégalais de Fréjus. Il a vu dans sa salle des hommes de toutes les races de l'Afrique. Il peut dire, d'après la langue, l'accent, le tatouage, le grigri, la coupe des cheveux, le limage des dents à quelle tribu et à quel village tel ou tel homme noir appartient.

Il m'a appris qu'il avait soigné des hommes du Congo, de ceux, justement, qui sont cannibales. Du moins il en est persuadé d'après les récits que ces malades ont faits à d'autres, lesquels les ont rapportés en français à lui, Maka Keïta, qui ne connaît pas leur langue.

Maka Keïta, en acquérant la circonspection et la pondération de tous les vrais savants, a perdu les dons du poète. Il présume que les Pahouins mangent les hommes, mais il affirme que rien ne les différencie au physique et au moral des autres personnes. Il les trouve « même chose gentils et intelligents ». Adieu le rêve ! car l'infirmier doit avoir raison, et voici pourquoi : c'est que j'ai fait preuve moi-même de can-

nibalisme et que nul d'entre mes proches n'a su me percevoir déchu.

Je me rappelle qu'une année j'ai mangé d'abord mon meilleur ami ; puis, quelques-uns de mes meilleurs amis, ce que les peuples qui pratiquent une anthropophagie avouable ne font jamais, puisqu'ils ne mangent que leurs ennemis. Un des seuls préjugés que je crois utiles à notre société est celui qui repousse l'usage de la viande humaine, même en temps de guerre, car je sens bien que s'il était reçu, ici, de se nourrir de ses ennemis, je mangerais presque tout le monde. Il faut que les Congolais aient une urbanité de mœurs bien exceptionnelle, pour ne pas manger, après leurs assaillants, les personnes non moins haïssables de leurs gouvernants et de leurs proches. Quelques peuples noirs sont d'une sensiblerie ridicule à cet endroit.

Un Soudanais à qui je vantais la chair de certains singes d'après les récits de nos chasseurs coloniaux, se mit à secouer la tête et l'index aussi gravement qu'une statue de Bouddha qui ne s'animerait que pour la circonstance :

— Singes ? Que tu dis ? Européens ils mangent ? Ça, oui, je crois bien. Peut-être Sénégalais aussi, plus loin, plus loin, plus loin, ils mangent aussi ; mais nous, dans notre village, y a pas moyen manger, parce que si tu commences manger les pieds et les mains de ces bêtes-là, tu crois manger les mains d'un petit enfant.

Quant à moi, rien ne me forçait à manger mon meilleur ami. C'était un jeune lapin domestique. Il avait eu une croissance difficile et je m'y étais attachée très fort ainsi qu'il arrive à l'égard des enfants de santé délicate. Laisse en liberté dans notre jardin, lui-même accourait gaiement au-

devant de moi. Notre amitié réciproque était des plus tendres, et cependant, je l'ai mangé. Et il ne faut pas me dire que ce n'était qu'un animal, puisque, si on était venu me le dire à ce moment-là, j'aurais protesté. Mais il s'était fait une mauvaise blessure avec une épine, et je fus convaincue qu'il dépérirait.

C'est en pleurant que je l'ai mangé ; mais j'ai convenu que sa chair était bonne, tout en pensant, pour me consoler : « Que dirais-je, à sa-
yeur égale, de la chair d'êtres que je haïrais ! »

Paul C. est revenu déjeuner avec nous, sans nous prévenir, en voisin. C'est un dimanche où Mamady Koné, s'est rendu à notre invitation, déclinée, d'autres fois, pour raisons de service. Je connais l'affection de leur ancien gouverneur pour les noirs, et c'est sans gêne aucune que je lui présenterai comme commensal le jeune Toma. Mais j'ai droit de douter que l'aisance de mes convives soit réciproque et je crains un instant que la présence d'un gouverneur des Colonies à la même table que lui ne trouble un simple tirailleur indigène.

Le long corps mince de Mamady est déjà fixé, tel un ornement définitif à une vasque qui l'étaie, lorsque je lui annonce la qualité de l'arrivant et mon désir de le présenter tout de suite. Son sourire, la nuance de son petit : « Ah ! » de surprise, ainsi que la brusque rupture de sa pose contemplative, c'est ce que les gens du monde ont trouvé de mieux, chez nous, pour exprimer le plus finement : « Quelle chance ! j'ai grande hâte d'en profiter ! »

Je rechercherai plus tard pourquoi Mamady, qui ne fut jamais attaché d'ambassade,

possède des manières aussi distinguées, mais, cette fois-là, je demeure sur mon étonnement de voir sa joie tranquille. En revanche, il m'intimide un peu. Il mange avec tant de détachement des parts trop petites, qu'il semble bien qu'il n'y consente que pour pouvoir approuver les mets et nous remercier ensuite, tandis que nous mangeons ainsi que des gens qui ont faim.

Un lecteur des rapports de nos expéditions coloniales aurait été surpris du contraste symbolique entre l'appétit des civilisateurs et celui du sauvage, et, s'il n'avait pu nous juger que d'après le jeu, toujours un peu effrayant, des mâchoires, sa conviction aurait renversé nos rôles dans le monde. Je suis si gênée de notre matérialité que j'insiste trop pour que Mamady reprenne de chaque plat et pour qu'il mette un peu plus de vin dans son eau. Visiblement j'abuse de sa politesse.

— Tu bois du vin, remarque le gouverneur, tu n'es donc pas musulman ? tu ne fais pas salam ?

— Non, Monsieur.

— Alors, tu es catholique ? ou protestant ? Il y a aussi des missionnaires protestants anglais de ces côtés-là, nous apprend-il, en aparté.

— Non, pas catholique, répond Mamady, mais protestant, j'ai pas entendu encore.

— Il est fétichiste, dans ce cas, nous confie personnellement le gouverneur. Cela ne m'étonne pas, car son pays est très loin de la côte... Tu portes grigris sur ton cœur ? dans ta chéchia ? sur ton bras ? insiste-t-il auprès du Toma.

Notre noir convive perd de sa gaieté.

— Non, j'ai pas rien dans chéchia, rien sur

le corps, avoue-t-il d'un ton navré en nous regardant tous successivement.

— Oui, ici, en France, tu as perdu l'habitude... mais, dans ton pays, là-bas, tu as des petits bracelets, des crins d'éléphant, des petits morceaux de bois que le griot t'a donnés.

Les traits de Mamady se sont raidis, tandis qu'il esquisse encore une négation. Ses grands yeux à fleur de tête deviennent un peu plus saillants comme à chaque fois qu'il éprouve de l'émotion. Il cesse de regarder son interlocuteur, pour m'adresser une interrogation muette. Il sent qu'il est un hôte indiscret de ne pas avoir la religion qu'on lui attribue, comme il sentait, l'instant d'auparavant, qu'il était un convive incommode en ne laissant pas remplir son assiette. Mais il hésite avant d'embrasser une foi et je suis forcée de mettre en repos son âme inquiète :

— Sois bien tranquille, Mamady, cela ne nous ennuie pas du tout que tu ne sois pas musulman, ni catholique, ni rien. Nous ne sommes rien du tout non plus, ni le gouverneur, ni mon mari, ni François, ni moi.

— Non? fait-il en souriant, ses yeux un peu humides trahissant l'angoisse éprouvée.

Mamady a souri, mais son découragement suit son cours car, lorsque paraît le café, il le refuse. Peut-être a-t-il accumulé, à propos de grigris, trop de négations et, ne sachant qu'en faire, les laisse-t-il tomber, par hasard, sur le banal café :

— Non, merci ! assure-t-il.

— Tu n'aimes pas le café ?

— Si, beaucoup, Madame, mais j'ai fini, je peux plus prendre.

Je me garde, cette fois, d'insister, non seulement parce qu'il est très résolu, mais parce que je m'amuse de la fraternité qu'un souvenir personnel me crée à ce sujet avec lui. A vingt ans, j'avais assisté à un grand dîner littéraire et mon âme frugale avait protesté secrètement, si fort, si longtemps, contre l'excès des mets, des mots d'esprit, de l'amabilité générale, qu'un besoin de les repousser m'était venu soudain. Malheureusement pour moi ce besoin de défense s'était manifesté impérieusement à l'heure du dessert et j'avais refusé obstinément, au scandale des maîtres de la maison, de prendre la plus petite part d'une glace à la fraise que j'aurais volontiers mangée tout entière.

Ce dimanche de mars 1918, je me mets à sourire à mes vingt ans en regardant Mamady Koné qui meurt d'envie de boire le café, qu'il laisse partir, exactement comme j'avais souffert de voir disparaître la glace rose, que j'avais refusée...

Bientôt arrivent trois élèves, dont Fôdé Bamba, pour lesquels je fais rappeler le café. Quand Esperanza a servi Fôdé qui s'est assis auprès de Mamady elle a demandé à ce dernier :

— Monsieur veut-il du café, maintenant ?

Fôdé Bamba regarde la tasse encore nette de son camarade, et il se met à rire :

— Quoi ? lui Mamady il a pas pris le café encore ? pourquoi lui il a pas voulu prendre, comme tout le monde dans la maison ?

Mamady comprend que son obstination serait absurde, cette fois-ci ; d'ailleurs, il n'a plus de négation en retard, et le fou rire de son camarade le menace.

Il se laisse servir jusqu'au bord de la tasse,

tandis qu'il se tourne vers moi, souriant, mais les yeux baissés, pour me demander son pardon.

Comment Mamady s'y est-il pris pour me faire savoir, car je l'ai su, qu'il est content de sa matinée ? C'est difficile à préciser, car il travaille avec les autres élèves au cours de l'après-midi, et part avec eux, effacé comme à l'ordinaire, de peur de paraître plus implanté qu'eux dans la maison. Il ne s'accordera jamais ce privilège. Il ne détache pas non plus du leur son merci, de crainte, toujours, de marquer un avantage ; mais il prend congé avec plus d'embarras, avec des formes un peu moins sûres, comme si le développement très encombrant de ses sentiments nouveaux lui avait fait perdre l'aisance du monde.

La peur est un sentiment qui prédomine tellement chez nous, que nous ne pouvons entendre parler de la douceur, de la générosité, de la bienveillance de quelqu'un sans être effrayés. Il est flagrant que l'attribution de ces qualités à une personne glace les cœurs, tarit les paroles dans le lieu de son audition. Chacun se dit : « Je suis un loup, entouré d'autres loups, et voici qu'on me parle d'un loup qui ressemblerait à un mouton. Ce ne peut être qu'un animal plus dangereux que les autres, une trahison. » Au contraire, quand on décrit des individus malfaisants, la respiration de chacun s'allège parce qu'elle s'effectue dans un air familier.

Comme j'ai parlé ici de beaucoup d'hommes inoffensifs, il n'y a que les gens très hardis qui liront ce livre.

En février 1918 nous n'avions encore nous-mêmes qu'un courage médiocre, ma famille et moi, et nous n'étions pas sans nous inquiéter de la multitude d'êtres doux et gais que nous recevions. N'allait-il pas nous arriver malheur, à la fin ?

Nous fûmes donc soulagés le jour où nous nous imaginâmes en possession d'une brute avérée. Nous en éprouvâmes un tel sentiment de sécurité qu'il ne nous eût pas été confortable d'y renoncer pendant cet hiver-là. Nous n'étions plus trahis, nous n'étions plus de misérables dupes ! C'est avec zèle que nous collectionnions les

preuves de notre clairvoyance et de la bestialité de Samba Penda.

Celui-ci est long et triste, de visage et de corps. Il a des yeux enfoncés, un nez grand et fort, une petite bouche, un menton puissant. On dirait d'un Arabe noir et glabre, malgré qu'il soit de race toucouleur. Comme il ne parle guère et qu'il trouve souvent à placer le mot « emmerdant », nous en induisons que ce mot représente la nuance de sa conception du monde. Comme son corps garde habituellement une immobilité rigide et que, par accès, il écarte violemment les mâchoires, pour bâiller, les bras, pour s'étirer, nous croyons devoir lui attribuer les digestions lourdes des grands fauves.

Nous ne savons pas s'il a des dents cruelles, car il ne sourit jamais assez pour les découvrir; ses traits ne s'éclairent un peu que lorsqu'il me demande une explication grammaticale. Dans ce cas-là seulement, il se décide à lever la tête, mais avec la lenteur d'une banne pleine, qu'on déplace mécaniquement. Quand son regard est enfin parvenu dans l'axe du mien, il s'y fixe, pour tout le temps que je lui parle, avec l'expression niaise et béate des hommes qui regardent de très près leur maîtresse. Puis, après avoir arrêté mes exemples d'un imperceptible ébranlement de la tête, en disant : « J'ai compris, » il continue à me regarder encore pendant quelques secondes, avec un demi-sourire qui semble tellement, à ce moment-là, lubrique, que je me suis demandé plusieurs fois si je ne devais pas m'en défendre.

Un de nos amis, de caractère sage comme nous-mêmes, assistait un jour à une séance de mon école. Naturellement mis en défiance par la

bénignité de ces visages noirs, il me demanda tout de suite lequel était, de mes élèves, le moins doux. Je lui désignai Samba Peñda. Après l'avoir examiné, il conclut que, parmi ses camarades, en effet, il figurait bien le bourreau. Ce mot excita chez nous de l'enthousiasme. Il seyait au sujet, et il comblait nos vœux. Il était une preuve de notre perspicacité : nous l'accueillîmes comme un diplôme.

Samba Penda aimant les exercices sur la conjugaison, je lui ai fait un carnet contenant vingt-quatre verbes aux temps, présent, imparfait, passé composé, futur, du mode indicatif, auxquels il devait adjoindre des compléments appropriés. Samba a inventé cinq cent soixante-seize petites phrases, toutes différentes, pour réaliser ce devoir.

Un instituteur banal eût admiré ce tour de force de la part d'un étranger qui ne jouit que d'un mince vocabulaire ; mais ce ne furent pas la volonté et l'imagination dont cet ouvrage témoigne qui eurent le plus de succès auprès de nous. Ce furent, parmi ses idées, celles qui peignaient notre homme dans le caractère que nous lui avions assigné. Au verbe boire, entre des phrases indifférentes sur le thé, le lait, etc., nous relevâmes avec orgueil celle-ci : «... Je bois un bidon de vin... ils boivent champagne six bouteilles... tu boiras deux litres du rhum...» Et, au verbe couper, nous fîmes cette découverte : « Je couperai la tête ennemi. »

Cependant il fallut renoncer à tant de perfections. Samba Penda est musulman et ignore l'alcool ; nous l'apprîmes un peu plus tard ; c'est sans doute même pour cette raison qu'il indique

inexactement la dose de deux litres de rhum pour un homme.

Il fallut aussi lui retirer le geste de couper la tête ennemie. Les circonstances dans lesquelles les hommes avaient pu se servir de coupe-coupe et de couteaux, si rares dans la dernière guerre, ne s'étaient pas produites au bénéfice de Samba Penda. Plus nouveau venu, il n'avait combattu qu'à la grenade.

Notre religion sur notre bourreau fut encore plus troublée par un petit incident qui se produisit en avril, à l'heure des permissions collectives.

J'avais composé à cette occasion, à l'intention de chaque élève, sur des cahiers neufs, des exercices à faire pendant leurs vacances.

Le jour où il devait partir avec Bélia et Fôdé, Samba trouva l'un de ces cahiers à sa place et se mit à le lire avec curiosité ; mais tandis que les deux autres tirailleurs enveloppaient avec dextérité dans un fragment de journal ce petit cadeau, en me remerciant, Samba, lui, demeurait impassible à les regarder, sans imiter leur geste :

— Eh bien ! lui dis-je, tu ne prends pas ton cahier ?

Il devint plus grave et plus raide encore :

— C'est pour moi, cahier qui y a là ? dit-il d'une voix enrouée. Tout ça, écrit dedans, c'est fait exprès pour moi ?

Me serais-je trompée à ce point ? Le bourreau, le fauve, ne serait-il qu'un pauvre rustre timide et triste ?

Je ne revis Samba Penda que l'année suivante. Le jour où il vint, j'avais la grippe dite espagnole. J'étais accidentellement séparée de ma famille et de ma domestique. Je me tenais dans

ma cuisine, j'étais jaune, amaigrie, emmitouflée et chancelante comme une personne que la fièvre empêche de manger depuis dix jours. J'étais dans un de ces états de fatigue et de dépression où l'on ne veut voir personne ; mais je ne sais quel élan fraternel me fit ouvrir la porte au nom de Samba Penda :

— Ah ! c'est toi, lui dis-je, tu vois, j'ai cette mauvaise maladie dont on parle partout... J'épluche ces carottes pour faire du bouillon... sans viande. Tous les jours, depuis dix jours, je bois seulement l'eau qui a fait cuire des légumes, pas autre chose... Je suis bien contente de te voir, mais j'ai tort de te faire rester ici, puisque j'ai la grippe... Tu ne m'as jamais dit comment tu as été nommé sergent, comment tu as été blessé...

Samba Penda s'est assis à côté de moi, simplement, comme une vieille voisine. Il m'explique qu'il est déjà venu, les jours précédents, mais qu'il n'a vu personne. Il ne me parle pas de ses galons ; il regarde fixement les légumes qui sont sur mes genoux. Peut-être voudrait-il me demander de m'aider à les éplucher et ne trouve-t-il pas sa phrase. J'active le feu, j'y place la marmite, je me rassieds, la tête dans la main.

Mon compagnon n'est pas parti ; il a suivi lentement, sans rien dire, mes gestes, de sa place, comme un gros chien.

Il est revenu me voir souvent, pendant ma convalescence ; puis, je lui ai fait faire un peu de calcul ; puis il est parti pour le Sénégal. Il m'a écrit, de Bordeaux, avant de s'embarquer : « Je resterai ton élève, là-bas, quand même, jusqu'à la gauche... »

J'ai entendu dire que, dans les hôpitaux de nos grandes villes, des tirailleurs sénégalais blessés, choyés par des infirmières bénévoles, étaient devenus aussi insupportables que leurs protectrices. Si cela indique qu'ils ne sont pas retenus par des principes moraux très solides, j'en suis bien aise pour eux, puisque c'est à leur sensibilité seule qu'il faudra attribuer la discrétion dont ils ont fait preuve ailleurs.

Quelques dames de la Croix-Rouge ont mal élevé quelques tirailleurs ; elles les ont élevés comme des oiseaux favoris. Cette éducation consiste à se récrier chaque fois qu'un noir parle, comme s'il était l'inventeur du cruel pittoresque de son langage croassant : y a, ya bon, et à lui faire répéter, en riant avec lui, des mots d'argot qu'il ne comprend pas.

Les patriotes et les moralistes ont été révoltés : les premiers, d'un favoritisme insultant pour les soldats français ; les seconds, d'un manquement à la dignité humaine. Quant à moi, qui ne pratique guère leurs vertus, j'ai seulement regretté que ces dames n'aient pas assez aimé leurs favoris.

Je reconnais que je suis bien exigeante. Rien ne les avait préparées à mieux les aimer. Leurs professeurs de géographie leur avaient dit que c'étaient des singes. Leurs parents, les officiers, leur avaient dit que c'étaient des guerriers. Il est remarquable qu'elles aient néanmoins estimé qu'ils sont des oiseaux, plutôt que des héros de

la guerre franco-anglo-italo-serbo-turco-allemande. Avec un peu plus de temps elles auraient peut-être trouvé, comme moi, que ces oiseaux possèdent une âme humaine délicate et elles auraient vécu un très joli poème. Les devoirs du monde ne leur en ont pas laissé le temps. Au contraire, ayant des loisirs, j'ai vu la fiction se réaliser dans mes relations avec quelques tirailleurs, et particulièrement avec Damba Dia.

Celui-ci est un jeune caporal foulah de vingt ans; il est fils d'artisan et la guerre l'a pris, en 1916, pendant son apprentissage de menuisier à Timbo, Guinée Française.

Il est venu aux Cistes, au mois de février, dans une vague d'élèves. Cependant, le soir même où il est arrivé, avant que j'aie pu trouver une place pour le faire asseoir, il a su écrire définitivement, sur la paroi de la salle, à une hauteur d'un mètre soixante-quinze environ, un sourire aussi ardent qu'une gorge d'oiseau ou qu'une lumière de Cézanne.

Il dit, après la première leçon, comme Baïdi:

— Oh ! moi, je vais venir travailler ici, tous les jours.

Et comme, en descendant les degrés de la terrasse, il se hâte plus que ses camarades, je lui demande :

— Tu es donc en retard ?

— Oh ! non, fait-il en riant; mais seulement je suis courir plus vite, pour arriver plus tôt demain.

J'ai le tort de profiter, sans discrétion, de l'ardeur de mon nouvel élève. Je fournis, dès le deuxième soir, à son gros appétit d'apprendre, un festin de Gargantua. Il ignore l'orthographe, il écrit encore comme il le prononce: « cé aceté »,

« lé some messan », et voilà que je lui propose abruptement la conjugaison des verbes en er, puis les manières d'indiquer le pluriel des noms. Je lui passe, comme aux anciens, la donnée de l'exercice à faire d'après la règle des noms en al. Il s'agit, ce jour-là, de mettre le singulier en regard de ces pluriels : deux hôpitaux, quelques animaux, trois généraux, etc... Damba Dia tombe en arrêt devant le premier mot :

— Qu'est-ce que c'est, hôpitaux ?

— Comment, lui dis-je, tu as fait la guerre et tu ne sais pas ce que c'est qu'un hôpital ?

— Si, hôpital, je connais bien.

— Eh bien ! si tu parles d'un seul, tu dis hôpital, mais si tu parles de deux, il faut dire hôpitaux.

Il sursaute comme s'il était blessé. Son buste, très penché sur son cahier, se redresse ; ses deux coudes, fort avancés sur la table, se retirent en arrière tandis que ses mains s'attachent au bord et que son regard va se perdre vers le haut du mur en face de lui. Il me suggère l'idée d'un merle qui va s'envoler.

— Oh ! il est trop difficile, langue française, s'alarme-t-il.

Au cours de cette même soirée, il saigne du nez très abondamment, anomalie qui me surprend au point qu'un de ses camarades est obligé de me rappeler l'efficacité des compresses d'eau froide. Je conduis Damba Dia près du robinet de la cuisine. Il s'applique sur la nuque des tampons de linge imbibé d'eau glacée et, comme il a des étourdissements, je lui donne à boire, non un grog, il est musulman, mais un verre de lait chaud très sucré.

Ces détails paraîtront fastidieux à beaucoup

de gens, et j'avoue que je ne les ai pas écrits pour tout le monde. Je ne les ai pas écrits pour ceux qui ont déjà soigné les vertiges et les hémorragies de leurs semblables ; je les ai écrits pour ceux qui ont déjà recueilli de jeunes animaux blessés, qui les ont guéris et apprivoisés. A ceux-là, je dirai que mon nouvel élève avait la simplicité du petit chien de qui on immerge la patte écrasée, ou du petit oiseau transi de qui on trempe le bec dans du vin tiède, pour le ranimer.

Il y a beaucoup de personnes qui ne se sont jamais demandé pourquoi elles ne s'extasiaient pas devant le plus cher de leurs proches en train d'avaler son apéritif, tandis qu'elles se mettraient volontiers à genoux, comme les rois mages, pour admirer un petit chat qui boit du lait. Moi, je me l'étais bien demandé, mais j'avais toujours cru que le prestige des animaux tenait à la singularité de leur forme et je m'étais dit, avec une résignation évangélique, que les dons sont ainsi distribués entre les créatures : aux animaux est départi le charme, refusé aux hommes, mais à ceux-ci plus de malice a été donnée.

Et voilà que, depuis Saër Gueye, je voyais des êtres d'intelligence et de forme humaine, qui avaient la grâce des chats.

Damba Dia est plus fin que son adjudant et que son capitaine, et son uniforme lui sied bien ; mais toutes les conditions seraient égales d'ailleurs qu'on pourrait dire du premier qu'il a du charme et des autres qu'ils n'en ont pas.

Cela tient probablement à ce que les seconds ne savent ni marcher, ni parler, ni boire sans littérature, tandis que Damba Dia va jusqu'à saigner du nez simplement. Il n'a pas de gestes et de mots pour qualifier l'accident. Il ne dit pas :

« Ce n'est rien, »... « je suis ennuyé de... » Quand je lui donne du lait, il ne le boit pas « avec reconnaissance ». Il le boit avec du sucre seulement et, l'ayant absorbé, il ne procède pas, en hâte, au dépôt de son verre et à l'asséchage de ses lèvres avec le « regret de son indiscretion ». Il dépose son verre, et essuie ses lèvres, tranquillement, avec un merci et un grand sourire tout pareils au ronron d'un chat et au trille d'une alouette qu'on a restituée aux cieux.

Mais, comme celle-ci, il ne revient pas. Je m'alarme en songeant à l'instant où il avait failli s'envoler- devant le pluriel d'hôpital : quelque autre épouvantail a dû l'éloigner.

Quelques mois auparavant, un geai était venu de la forêt pour s'installer sur notre terrasse. Son plumage avait la fleur de celui de tous les oiseaux sauvages et de tous les fruits que notre contact, j'allais dire notre regard, n'a pas souillés ; et cependant, il demeurait là, à portée de notre main, becquetant des figues au séchage devant la porte, sur une claie. Hallucination ? prodige ? Nous ne nous lassions pas de le contempler. Il partit, et ce fut un deuil ; il revint et, en son honneur, nous restions groupés sur le seuil. Il disparut on ne sait comment, et cependant, au dernier moment où nous l'avions regardé, il paraissait aussi paisible, sur un balustre, que s'il n'eût été occupé qu'à absorber la couleur du ciel pur par son œil et par les plumes de son aile.

Avant l'instant où il s'était envolé, comme le geai, il nous avait paru apprivoisé comme lui, Damba Dia, qui porte aussi du bleu dans son être et la fleur des prunes sur son visage rond, rêveur aux yeux, puéril aux lèvres.

Le geai n'a jamais reparu; mais Damba Dia est revenu une quinzaine de jours plus tard, un dimanche où Mamady Koné avait déjeuné avec nous. On lui a donné des fruits, des gâteaux, du café, on lui a versé surtout, à pleins bords, des reproches.

— Pourquoi es-tu demeuré si longtemps sans revenir ?

— Parce que vous avez dit que tous les nouveaux qui connaissent alphabet seulement, ils peuvent pas venir ici, que dimanche; alors, moi que je connais rien...

Nous retrouverons souvent, au cours de nos relations avec lui, cette candeur. Quand il reçoit des marques d'amitié il dit, avec son accent foulah : « Que j'ai de la sance ! » tel un voyageur qui trouve un fruit offert à sa soif au bord de la route. Il ne s'en croit pas redevable à ses mérites. Ses expressions habituelles sont : « Ah ! moi, je croyais... comment ? c'est comme ça ? jamais j'avais pensé encore, oh ! la, la, la, la, que c'est bien ! »

Cet état permanent d'étonnement est ce qui le soulève des sécurités, à chaque minute, et lui donne cet aspect aérien dont j'ai déjà parlé; c'est aussi ce qui rend si séduisante la tâche de l'instruire. Devant chaque matière il est si neuf, qu'on ne croit pas le faire travailler, on croit lui montrer un feu d'artifice. On lui dit : nous connaissons, vous connaissez, ils connaissent. On lui explique : gentil fait gentille, beau fait belle, doux fait douce, vieux fait vieille; il sourit, ébloui, comme devant une gerbe multicolore.

Je lui ai fait connaître la collection de nos images populaires: dormir à la belle étoile, retirer les marrons du feu, manger son blé en herbe,

prendre ses jambes à son cou, etc. Toutes l'ont ravi. A propos de la dernière, je lui chante ces deux vers du Petit Chaperon Rouge de Jules Moineaux :

... V'là l'enfant qui prend
Ses jamb's à son cou...

— Le Petit Chaperon Rouge est un de ces contes, lui dis-je, que tu aimes tant. On y parle d'une petite fille qui reste trop longtemps à s'amuser dans le bois et qui est surprise par un loup.

— Et il l'a mangée ? s'informe Damba Dia au comble de l'angoisse.

Au mois de mars, Fôdé Bamba est planton à la chambre de détail et son caporal-fourrier l'envoie quelquefois, après-midi, en course chez son lieutenant, notre locataire. C'est pour lui une occasion de nous voir et de fréquenter en amateur la salle d'études. Souvent il entre sans nous donner l'explication de sa visite; ce qui lui paraît naturel, évidemment, est d'être là; la cause, auprès de ce résultat, s'efface. Certes, il sait qu'il est en service; il ne saurait s'asseoir, s'installer à l'école; mais il ne croit pas contraire aux fonctions de planton de flâner une demi-heure ou une heure auprès de moi, pendant que j'écris.

Il ouvre le carton où je range le programme et les exercices du soir. Il prend chaque feuillet et l'inspecte, autant au verso qu'au recto: il salue les nouveautés et me dénonce mes redites. Il atteint aussi mon courrier du matin, resté sur la table. Il étudie les cachets et les affranchissements; puis il retire de leurs enveloppes les lettres, qu'il lit assez haut afin que je n'en perde rien. La première fois, je l'ai arrêté:

— Comment ! tu lis ma correspondance ?

— Pourquoi pas lire ? avait-il répliqué en riant, c'est pas pour lire que tu laisses lettres par là, avec exercices ? Pourquoi faire, alors ? Lire les lettres, il est bon beaucoup pour apprendre. Qui c'est qu'il y a dedans, pour cacher ?

J'ai fini par lui dire :

— Si tu veux lire mon courrier, il faut que tu m'apportes le tien.

Il a pris cela au sérieux, et ces échanges le mettent encore plus à son aise. Il ne consent pas à s'asseoir, mais sa liberté d'allures autour de la table est devenue très agréable à regarder. Tantôt il s'y appuie d'un seul coude, légèrement; tantôt il y applique son long torse entier; tantôt il s'assied sur l'un des bords de la table et se renverse sur le côté avec souplesse parmi les livres.

Sans cesse l'inquiétude l'arrache d'une place pour l'emporter vers une autre, et pour le rapprocher de moi, finalement. Il me regarde écrire. Parfois il appuie les phalanges pliées de sa main gauche sur le bord même de la chaise sur laquelle je suis assise, tandis qu'il copie, de la droite, quelques lignes du texte que je compose. Il est vraiment contre moi, ainsi, mais l'a-t-il fait exprès ? Je peux apercevoir sa main : elle est plantée bien loyalement sur le cadre du siège, sans intention d'effleurer ma robe, et quant à sa pensée, il l'éclaire souvent par des accès de son rire habituel, à propos de quelque bévue.

Si j'indique avec minutie la conduite de Fôdé, ce n'est pas pour prouver qu'il est vertueux. Il ne se refuse ni le plaisir de la flânerie ni celui de la coquetterie peut-être; mais il prend garde que ce plaisir ne m'opprime. Ses regards, très prompts, très précis, vont et viennent pour noter, semble-t-il, instant par instant, d'après mon visage, la limite de ses ébats. Je n'ai jamais besoin de la lui dessiner exprès.

Mais tant de tact ne nous a pas préservés d'une brouille. Nous la dûmes à sa jalousie.

Je déclare tout de suite que je ne lui reproche pas ce sentiment, aussi pittoresque qu'incommode. Seul m'offusque l'orgueil, celui, en particulier, des propriétaires de terres, de gloire, d'é-

poux et d'épouses, lequel discrédite la jalousie en s'y mêlant.

La jalousie de Fôdé, au contraire, est aussi humblement animale que l'instinct de la conservation. Elle est de même nuance, exactement, que celle de Chrysette notre chatte dans les circonstances suivantes.

Nous avions accueilli un jour un jeune basset perdu. Notre chatte, couchée dans le fauteuil qui reste auprès du feu à son intention, s'offusqua de l'intrus sans se déranger. Or, nous constatâmes ce fait bizarre : chaque fois que les deux animaux restaient en présence en dehors de notre intervention, les muscles de Chrysette, ses poils et ses yeux s'apaisaient. Mais dès que nos caresses atteignaient le nouveau venu, notre petite tigresse jaune se gonflait au gré de ses jurements, comme un soufflé au fromage prêt à déborder de son moule.

Depuis que de nouveaux élèves ont recommencé à s'infiltrer dans la classe, Fôdé Bamba est constamment dans l'état d'esprit où se trouvait Chrysette le jour de l'intrusion du petit basset.

Dès qu'en arrivant en classe il voit, assis, ces envahisseurs, il s'arrête dans l'encadrement de la porte avec une telle raideur de visage et de corps, qu'elle semble ne pas lui permettre d'achever d'entrer. Il aurait d'énormes yeux ronds et verts et la fourrure en brosse, si on logeait son âme dans la chair d'un félin.

— Essaie donc de caresser la tête d'un bleu, me souffle Jean amusé, on verrait si Fôdé ne miaulerait pas de rage, comme Chrysette.

Même assis, il reste hérissé; il ne rit pas, il ne répond pas, il ne fait pas danser de la paume sa

chéchia, du front à la nuque et d'une oreille sur l'autre.

D'ordinaire, ce mouvement, pareil au chahut du couvercle de marmite qui témoigne à la cuisinière de l'ébullition de la soupe, me disait le bien allant de sa pensée.

Mais la jalousie a tout perturbé. Il n'entend pas les paroles que je lui adresse; il n'entend, comme Chrysette la petite chatte, que celles que j'adresse à ses ennemis :

— Ta plume n'est pas bonne, dis-je à Della Mané, un pauvre vieux sergent malhabile fourvoyé ce jour-là en première division.

Fôdé susurre à la cantonade :

— C'est faute à la plume, si lui fait mal écrire? Alors pourquoi pas donner lui ta plume ? lui va tout bien faire avec ça !

Une autre fois, j'ai dit à Malick Seck, un nouveau venu :

— Tu ne peux pas bien travailler, à cette mauvaise place, tu ne vois pas clair.

— Pourquoi il gagne pas bonne place, lui qui est là ? dit Fôdé en écho, y a moyen trouver une bonne, y a moyen donner lui place à moi, place à Mamady, place à toi !

D'autres perçoivent-ils ce persiflage ? Aucun regard ne s'est levé sur Fôdé, d'ailleurs impassible. Les sorties s'effectuent paisibles, comme à l'ordinaire. N'aurais-je pas eu des hallucinations de l'ouïe ?

Mais brusquement Fôdé déserte l'école et m'adresse, par le facteur, cette explication :

Ma chère Madame,

Tu as fait beaucoup du tort pour moi parce que tu as dit : venir travailler tous les jours à

l'école et maintenant y a plus moyen allé, la maison il est plein de soldats encore. Pourquoi toi tu connaît pas que ta chambre il fait trop petit pour tenir tou le bataillon ? Et toi aussi tu va jamais asseoir, tu fatigue trop avec tout les nouveaux-là. C'est pour ça moi je suis plus venir, hier encore tu restai debout ; alors, moi, je suis pas beaucoup content pour voir ça, j'ai dit cé mieux rester au camp. C'est pour ça, ma chère Madame.

Je lui réponds aussitôt :

Mon cher Fôdé,

Tu me dis que tu n'es pas content de moi, cela me fait bien de la peine, parce que j'ai toujours cherché à te faire plaisir. Je ne comprends pas pourquoi tu es si fâché parce qu'il y a de nouveaux élèves qui ne comprennent pas tout de suite 'que je ne peux pas les recevoir dans la semaine.

Si je commandais mes élèves comme des soldats, je te nommerais sergent-major au bureau des entrées et tu ferais connaître le règlement de l'école à tous les jeunes qui arriveraient. Comme cela tu aurais pu renvoyer, lundi dernier, sans même les faire asseoir les quatre hommes qui avaient fait cinq kilomètres, la nuit, à travers la forêt, pour venir apprendre à lire ici.

Mais moi, je ne commande pas mes élèves, je les reçois comme mes amis. C'est seulement quand ils sont bien reposés que je leur dis ce que je peux faire pour eux et ce que je ne peux pas faire.

Si tu étais bon pour tes camarades et pour moi tu ne serais pas en colère pour cela ; tu m'aiderais, au contraire, à tenir ma classe,

comme François, comme un fils. Mais je ne comprends rien à ton cœur.

C'est Baynik Diope qui lui porte cette lettre, le soir même, en rentrant au camp.

Le lendemain Fôdé nous surprend au dessert, Jean et moi, à midi et demi. Il est venu remettre un pli à son chef. Il entre ensuite chez nous, simplement, comme d'habitude et derrière lui il referme la porte; mais il ne s'avance pas dans la pièce. Il reste planté où il est, devant cette extrémité de la table qu'on ne recouvre pas de la nappe et où, de jour, restent empilés les livres et cahiers de la classe.

Son regard, qui a bondi légèrement sur nous, est retombé court sur une page d'exercices d'où il ne remontera plus. C'est en vain que nous lui parlons.

— Qu'est-ce qui m'a changé mon Fôdé ? il est grave comme un amoureux, réclame Jean que je retrouve hors de la salle, en allant chercher du bois.

Je suis rentrée auprès de Fôdé; je me suis installée pour écrire à ma place habituelle qui est à sa gauche. Mes allées et venues l'ont frôlé forcément, puisqu'il est tout près de la porte.

Cependant il n'a pas semblé les apercevoir, lui qui d'ordinaire s'agite au moindre bruit, au moindre mouvement de l'air, comme une feuille.

Il s'est cristallisé, le vivant Fôdé, et je suis aussi embarrassée que lui, maintenant. Certes, je suis contente de sa présence; mais comme elle est étrange! Fôdé est là, son grand corps est là, mais je ne saurais dire comment je le vois, tant il s'efface. Il ne ressort par aucune expression, ni gaie, ni triste, ni fière, ni honteuse, ni

découragée. Il ne pèse par aucune nuance, par aucune attitude volontaire sur ma pensée. Il n'est pas venu avec l'intention de se réhabiliter à mes yeux, de se défendre, il est venu se livrer à moi tel que ma réponse l'a fait. Il semble dire :

— Tu as bien compris tout ce que j'ai pensé, et moi aussi j'ai bien compris ce que tu me reproches. Maintenant, je suis là ; je ne peux rien dire parce que je ne sais pas si tu as encore confiance en moi. Si tu ne peux plus me voir, ce n'est pas la peine que je te promette d'être gentil ; il faut d'abord que tu me regardes pour que je puisse te parler.

Je me demande comment et quand je dois le regarder, et cependant jamais il ne m'a autant plu. Je ne l'aurais jamais cru capable d'être aussi grave. Je l'ai entendu parler avec légèreté de la guerre, de la mort, de tous les malheurs, tandis qu'il apporte un grand sérieux à l'acte de se présenter à une amitié qu'il croit avoir meurtrie.

Sur cette table où ses petites mains vives s'emparent d'ordinaire avec une désinvolture espiègle de mes lettres ou autres manuscrits, il demeure aujourd'hui attaché dix minutes au recto d'une feuille, sans prendre même la liberté de la retourner. Je le trouve admirable d'enchaînement volontaire ; et cependant, je ne sais comment répondre à une confession si loyale, mais si muette.

J'aurais sans doute su répondre à des phrases. Si Fôdé m'avait dit : « Je regrette ma vilaine conduite, j'aimerai désormais les autres élèves comme moi-même, » je l'aurais relevé de son humilité avec un sourire miséricordieux : « Ne parlons plus de tout cela, je suis satisfaite de ta bonne volonté. »

Mais voilà qu'au lieu de parler avec de vieilles phrases, il parle avec son visage jeune, aux yeux baissés, avec son grand torse harmonieux et modeste. Je suis dépourvue devant cette éloquence. Je ne peux pas tendre ma main à cette statue qui ne mendie pas un pardon; je ne peux lui crier mon admiration, puisqu'elle ne la cherche pas, ne réclame rien, ne fait que traduire, plastiquement, ce simple aveu sentimental: « Voilà comment je suis depuis que j'ai reçu ta lettre. » C'est dans le même style qu'il faudrait répondre.

Si je commençais un festin, je pourrais désigner à Fôdé une place à mes côtés et je chargerais de mets son assiette. Mais je cherche en vain un don à lui faire qui ne l'éloigne pas de moi. Les minutes qui passent ne me procurent aucune ressource; je vois disparaître avec elles mes chances; je vois la haute silhouette de mon jeune ami s'incliner en arrière pour se faire aspirer par la porte qu'il entr'ouvre, derrière son dos, sans se retourner encore.

— Y a l'heure pour aller au camp, maintenant, prononce-t-il avec sa simplicité habituelle.

A ce départ, comme à son arrivée, je sens, plutôt que je ne vois, son regard m'atteindre. C'est dans la seconde où il l'arrache de la table, pour le jeter dans le couloir, en se retournant.

Je comprends qu'il ne le rapportera plus.

Alors, je perds la mémoire des précédents événements, le sens des enchaînements et des formes. Je ne vois que la porte qui se referme et je jette, à travers, ce cri:

— Alors, tu ne reviendras plus jamais ici ?

— Si, ce soir, tous les soirs, je vais venir avec Mamady ! répond-il instantanément.

Puis il s'enfuit sans avoir reparu.

J'AI dit qu'aux derniers jours de mars, après un entraînement intensif des tirailleurs sénégalais, on leur accorda des permissions collectives, dites de détente, pour les villes les plus voisines.

Chaque jour, partaient pour Antibes, pour Sainte-Maxime, pour Saint-Tropez, pour Cogolin plusieurs sections des compagnies qui composaient les trente bataillons campés dans notre région.

Pendant plus d'une quinzaine, se croisèrent les allants et les venants.

Je reçus des lettres de mes élèves : « ... Le village, il est pas bien mal, mais les habitants ils ont peur de nous... »

Ces permissionnaires de mars-avril 1918 furent les pionniers, hardis malgré eux, de la civilisation noire dans les brousses provençales des Maures; car, si, d'après la définition d'un jeune candidat au certificat d'études, « l'homme sauvage est celui qui se sauve, » les indigènes de Cogolin étaient très sauvages. Néanmoins comme ils étaient désorganisés, ne possédaient ni instruction, ni armes, ni chefs, et que les envahisseurs noirs apportaient des manières affables et beaucoup de billets de la Banque de France et de la Chambre de Commerce du Var, les Cogolinois se rendirent. Quelques vieillards, gardiens des traditions, et quelques hommes munis de solides principes se retranchèrent, mais les femmes proclamèrent la paix. Toutes les marchandes avaient ouvert leurs portes.

Quand à la fin de la même année cette permission fut renouvelée dans les mêmes villes, au retour des troupes — ou du moins de ce qu'il en restait — les nouveaux permissionnaires purent récolter le bénéfice des conquêtes de leurs devanciers.

— Je ne vois plus beaucoup de jeunes gens le dimanche à l'école, ne seraient-ils pas en partie de plaisir ? disais-je, en janvier 1919, à Jacques Camara qui est un personnage austère de trente ans.

— Oh ! beaucoup, Madame, ils sont partis à la gare pour voir les petites amies de la permission.

Mais ceux de mars 1918 avaient quitté le camp sans enthousiasme. Les demandes de désistement furent même nombreuses.

— Je vais partir pour la permission (regrette Mamady Koné), mais je sais pas encore quel pays qu'on va m'envoyer. Moi, j'ai pas plaisir pour aller dans ces villages où je connais pas personne ; j'ai pas plaisir pour partir commandé encore et coucher avec la section, dans le campement. J'ai plaisir seulement pour aller dans ma famille au Sénégal, ou dans la famille de mon ami René, à Marnay, ou chez vous ici. Alors, moi j'ai fait demande à mon lieutenant pour rester à Fréjus et venir travailler à l'école tous les soirs ; mais il m'a répondu que si je veux pas partir je serai puni. Alors, pourquoi qu'ils ont appelé ça permission ? Tout ça qu'il est forcé, c'est pas permission, c'est service !

Dambia Dia notera ainsi, l'année suivante, ses souvenirs d'avril 1918 :

...Alors, nous avons eu une perm de huit jours pour Sainte Maxime et Saint-Tropez, mais, en partant, nous connaissions pas quel pays que nous irons et comme Madame Signac qui est si gentille était à Saint-Tropez alors j'ai dit : peut-être que nous irons à Saint-Tropez alors nous sommes allés à Sainte Maxime et que j'ai écrit à Madame Cousturier, elle m'a envoye une dépêche pour que j'aille voir Mme Signac, le lendemain matin j'ai pris le train. Je suis arrivé à neuf heures du matin, je suis arrivé devant la porte j'ai soné la cloche, la domestique est venu pour ouvrir la porte, elle me trouve devant la porte elle retourna encor pour dire à Mme Signac que c'est un Sénégalais, alors elle dite, dites lui d'entrer, j'entre Madame arrive sur moi; voilà Damba Dia! avec Monsieur Werth, nous avons passé une bonne journée! J'ai vu le Jardin, les Poules, les Tableaux toute la maison avec Monsieur Signac aussi. J'ai commencé à travaillé avec elle sur la même table; mais je n'ai été pas bien travailler parce que c'était la première fois que j'allais là-bas, le soir j'ai retourné à Saint Maxime ; alors, cinq jours après l'ordre est arrivé pour nous appelé; même la perm n'était pas fini et nous sommes revenus à Saint-Raphaël en suite on nous habille bien vite pour monté au front; les tirailleurs disaient ça va très mal puisque même nos permissions sont pas finit et qu'on nous envoie en ligne encore!

Le jour qu'on a crié rassemblement pour le rapport nous sommes rassemblés immédiatement et le sergent-major apporta le cahier de rapport et lisa les grosses écritures. J'ai vu moi-même sur le cahier le départ du bataillon était fixé le 12 avril à huit heures du soir à gare

de Fréjus. Alors, aussitôt que le rapport est fini je suis allé aux Cistes pour à Madame et sa famille leur serrer la main; en arrivant devant la porte mes larmes tomba sur ma poitrine; j'ai resté devant la porte quelques minutes pour arrêter mes larmes après avoir entré à la maison.....

.

Je saurai en 1919, par les œuvres de Damba Dia, qu'il a pleuré en nous quittant, mais au mois d'avril 1918, je ne m'en doute pas du tout.

La veille de leur départ, tous les tirailleurs sont venus successivement nous faire leurs adieux. La plupart nous ont confié leur matériel scolaire, à l'exception d'un petit carnet de poche:

— Voilà les livres, Madame, qu'y a trop lourds pour emporter là-bas.

Disséminés sur la table et sur les meubles, leurs paquets, faits d'une serviette blanche nouée, semblent de petits morts dans leur linceul.

Mamady Koné et Fôdé Bamba prennent ensemble congé de nous. Ils entrent à l'heure où je donne sa leçon quotidienne à Baynik Diope. Ils sont très gais. Lorsque Jean et François, appelés pour la circonstance, se joignent à eux, on dirait plutôt l'effusion d'un heureux retour qu'une séparation dans des conditions atroces.

Seul Baynik reste taciturne.

Quant à moi, je leur parle avec une voix faussée par l'émotion, mais je me demande s'ils s'en aperçoivent, tant ils sont légers ce jour-là.

Quand nous voulons leur faire emporter quelques provisions de voyage, Mamady s'y refuse nettement :

— J'ai pas de la place, Madame.

Mais Fôdé, en riant, laisse bourrer ses poches avec du chocolat, des figues, du raisin sec.

— Costume à Mamady, tailleur y a pas bien fait, explique-t-il en montrant l'uniforme de son camarade identique au sien; costume-là c'est mauvaise costume, y a pas de la place pour mettre rien du tout dedans. Mais costume à Fôdé, tailleur y a bien fait avec grandes poches pour mettre toutes les provisions.

Mamady rit autant que nous en considérant son ami, si différent moralement de lui-même que cela transforme son costume.

Mais Baynik Diope ne participe pas plus à nos rires que le fétiche pendu au mur.

J'ai déjà cité Baynik à propos de ses passions grammaticales : je n'ai pas encore dit que s'il aime les verbes, c'est tout à fait platoniquement. Beaucoup de personnes, à l'époque dont je parle, ne lui avaient encore entendu dire que : « Non ! » ou : « Hah ! » qui est un témoignage de doute ou un avis d'empêchement. Les autres nuances de ses pensées s'expriment par la mimique : il écrase ses lourdes lèvres sur ses gencives aux instants de joie, pour laisser s'épanouir ses dents; il les avance au contraire très fort, au point qu'elle semblent entraîner sa tête en avant, quand il boude.

Je répète qu'il n'est pas l'homme des papotages. Un jour que je l'envoie en course dans une ferme voisine, il me laisse lui raconter des particularités diverses concernant ses propriétaires.

Ce n'est qu'au moment où je lui dis de remettre une lettre au fermier, personnellement, qu'il m'arrête :

— Hah ! y a pas moyen, lui y a mort.

De ce que Baynik Diope n'a pas appris à affecter de l'émotion, il ne faut pas conclure qu'il soit privé de sentiment. C'est même un sentimental violent. Quand je viens parfois à lui confier quel malentendu met en danger mes relations d'amitié avec un élève, Baynik laisse tomber sur sa poitrine une tête inerte, à l'œil fixe, comme celle d'un crucifié mort. Les peines du cœur ne sont jamais pour lui chose légère.

Baynik Diope n'a pas bougé lors de l'adieu de ses deux amis. Il a continué, comme les autres jours, à remplir de nouveaux verbes son petit carnet. Je ne lui en nommerai jamais trop; il semble qu'il engrange une récolte. Quelquefois, après lui en avoir indiqué un, je me ravise :

— Non, ne mets pas « transformer », c'est inutile; le verbe changer veut dire presque la même chose...

Mais il proteste avec force :

— Si, faut mettre lui aussi, quand même !

Nous sommes arrivés au dernier quart d'heure de notre dernière leçon et je vois avec étonnement naître toujours de la plume de Baynik Diope, aussi paisible, ses lettres rondes.

Comment peut-il, si près du fourgon dégouttant, tresser avec goût ses mots en guirlandes. Il noue comme des rubans ses *o* renversés, il barre pittoresquement ses *t*, comme des mâts avec leurs vergues; il arrondit ses *m*, ainsi que des ponts.

Je pense à tous ses camarades qui m'ont quittée si simplement, comme pour des vacances scolaires.

Ignoreraient-ils à ce point l'art si bien accueilli de jouer les héros ? Ou seraient-ils d'une insen-

sibilité particulière à l'endroit des risques mortels ?

L'impassibilité de mon petit compagnon m'agace :

— Alors Baynik, lui dis-je, c'est moi seulement qui suis triste de voir partir mes élèves au front; c'est moi seulement qui ai peur qu'on les fasse mourir à la guerre. Mais eux sont tous tranquilles et ils sont tous contents de changer de place.

Baynik ne dit rien. Je me demande s'il m'a entendue. Je me demande ensuite si, m'ayant entendue, il me répondra. Aussi pures sortent toujours de sa plume les théories de ses jeunes lettres. Cependant il a baissé la tête, allongé les lèvres, et tout à coup il parle, ou plutôt il sort du silence avec le fracas de son accentuation gutturale :

— Non, moi y a pas tranquille, y a personne tranquille, y a personne content pour aller au front !

— Moi je crois que si, Baynik. Je crois que tous les officiers sont contents de gagner des galons nouveaux, je crois que tes amis sergents sont contents de tuer des Boches pour devenir adjudants, et les caporaux, pour devenir sergents.

— Non, eux y a pas contents ! se rebiffe Baynik comme un chat qu'on piétine. Officiers, sais pas, eux y a pas dire rien. Mais Jacques Camara, lui y a pas content, ni Omar Adama, ni sergent Joungallo.

— Mais tu as bien vu que Fôdé et Mamady sont partis d'ici très contents. Et Damba Dia aussi hier soir.

— Non, eux y a pas contents pour partir d'ici ! Eux y a rire, oui ! mais... y a pas content Fôdé !

y a pas content Mamady ! y a pas content Dam-ba Dia pour quitter chez vous !

Baynik en proférant ces mots a relevé un peu la tête. Il n'écrit plus. Ses traits, tendus en avant comme ceux des félins au guet, s'aiguisent comme en arêtes d'un marbre noir où le blanc de l'œil se plaque crûment. Je sens qu'il est prêt à foncer sur toute insinuation nouvelle.

Mais j'en ai assez, je ne lui demande plus rien. Je revois par la pensée l'innocent Saër Gueye tué par nos fous, et je ne sais comment leur dérober leurs autres jouets, ni celui-ci même, ce petit Baynik que je détiens encore.

C'est d'abord dans tout mon être comme un trépignement vain de cauchemar, puis ce sont des larmes qui roulent sur mes doigts. Baynik les voit-il ?

J'ai ouvert son livre de lecture sur une page qui d'ordinaire nous amuse bien. C'est une énumération d'objets domestiques. Baynik étant ordonnance, et moi cuisinière depuis le départ d'Esperanza, nous nous renvoyons réciproquement nos ustensiles. On dirait d'un jeu de ballon.

La veille, nous avions lu et écrit tous les noms en « eau » et je lui avais demandé :

— Connais-tu plumeau ?

Il m'avait renvoyé de toutes ses dents blanches :

— Toi connais fourneau ?

Cette dernière fois, nous entamons les noms en « ai » et je tente d'une voix rieuse, mais un peu fêlée :

— Connais-tu balai ?

Mais Baynik, comme s'il n'avait pas entendu, prononce très lentement, sans lever les yeux :

— Ba-lai-craie-a-rai-gnée, etc., en hésitant parfois un peu, comme s'il ne savait plus très bien lire.

Quelques moments après, les adieux faits, Baynik Diope emporte sur sa tête la malle de son capitaine vers le camp. C'est lui qui l'a voulu et il fera près de deux kilomètres avec sa charge. Quand il est à vingt pas de nous dans l'allée du jardin, il s'arrête. On voit, avec la malle, sa tête pivoter lentement vers nous tandis que se tordent un peu ses épaules. Cependant la manœuvre doit être incommode, car il ne parvient à nous ramener que son profil.

— Au revoir, Baynik, lui crie-t-on, bonne chance !

Alors, sans répondre, il s'en va.

EN partant pour le front, le lieutenant Duret m'avait dit :

— Puisque vous regrettez de fermer votre école de Sénégalais, vous pourriez l'offrir aux Malgaches appartenant aux services auxiliaires de la région ; ils seraient enchantés. J'ai passé plusieurs années à Madagascar et j'en estime beaucoup les indigènes. Je crois qu'ils vous intéresseront. Ils sont plus dociles que les Sénégalais et plus intelligents.

Le capitaine prit la peine de recommander lui-même, en langue malgache, notre école à l'un de ses anciens amis et au bout d'une semaine j'avais une dizaine d'élèves nouveaux, de tous les âges, de toutes les nuances de peau, gradés ou non, et de tous les degrés d'initiation à la langue française.

Des jeunes gens ayant fréquenté les écoles chrétiennes de Tananarive et d'autres grandes villes se présentèrent en même temps que des paysans étrangers à toute notion de grammaire.

Ceux de la première catégorie possédaient des clartés de luxe sur les vertus des rois de France, le nombre de nos sous-préfectures, le mélange des vins, les nuances des paronymes. Dès la première leçon je leur vis affecter correctement à des phrases choisies les mots : écriteau, épitaphe, enseigne, épigraphe, inscription, de même qu'à d'autres phrases les mots : civet, fricassée, gibelotte, etc.

Mes élèves de la seconde catégorie, au contraire,

ne présentaient aucune supériorité sur les Sénégalais dans la divination des lois qui régissent notre langue que personne ne leur avait apprise. Comme tous les intoxiqués multicolores du « petit nègre » ils mésusaient des verbes *avoir* et *être* et ne savaient pas conjuguer les autres. Ils écrivaient, comme autrefois Fôdé : « Jé bien content pour avoir mon mère ». (Je serais bien content de voir ma mère.) Et la première fois qu'ils essayèrent d'exprimer les temps, ils écrivirent au futur : « nous avons mangerons », faux pas classique de mes précédents élèves.

L'expérience acquise avec ceux-ci me rendit aisée la création des divisions et des programmes, et comme d'autre part mes nouveaux écoliers étaient parfaitement dociles, leur classe aurait pu avoir une destinée heureuse. Mais tandis qu'elle prospérait, je m'aperçus que la tâche d'enseigner était, de toutes, celle qui m'inspirait le plus d'éloignement et d'antipathie naturelle.

Je n'avais pu m'en apercevoir lors de mes relations avec les Sénégalais, lesquelles ne prétendaient qu'à la plus grande expansion de leur joie. Mais trois interminables semaines consacrées à la diffusion de notre syntaxe m'amènèrent à fermer l'école pour cause de pédagophobie.

D'après ce qui précède, on comprendra bien que ce n'est pas pour faire des révélations sur les Malgaches que j'ai introduit, à leur sujet, ce petit chapitre dans mon livre. Un trop bref contact n'a pu me livrer de très grands secrets sur leur âme ; mais il m'en a révélé en revanche sur celle des Sénégalais et sur la mienne.

Il dissipa d'abord une inquiétude.

J'en étais arrivée à craindre, tant la venue des noirs me plaisait, que leur couleur ne m'hypnoti-

sât. Bien des fois, dans notre jardin, en me retournant au bruit des pas d'un visiteur, ma déception de lui voir un visage blanc fut telle que je me demandai si le noir n'avait pas pris à mes yeux une valeur esthétique trop grande. Etais-je un peintre si blasé? Ou un amateur de curiosités anthropologiques? Cela eût discrédité mon jugement et mes sympathies.

Heureusement que, pour me prouver la pureté de mes élections, plus de trois semaines de quotidienne contemplation ne m'amènèrent pas à préférer les plus noirs des Malgaches aux plus vermeils des jeunes Français.

Je me rappelle qu'un soir, vers l'heure de la classe, je ramais des petits pois au potager en rêvant de quelque événement catastrophique: visite d'un général, ou autre, qui retiendrait mes élèves malgaches dans leurs services à l'hôpital ou au camp.

Lorsque cependant l'un d'eux parut à l'entrée du jardin, mon sentiment fut si exactement le même que celui d'un enfant qu'on traîne au pen-sum, que je distribuai, en les quittant, aux tiges rameuses, des regrets aussi tendres que ceux des collégiens à leurs vacances.

Mes bourreaux ne me rudoyaient pourtant pas. Ils étaient à la fois polis, honnêtes, silencieux, obéissants, complaisants, soigneux. Il est probable toutefois que ces vertus sont inhumaines, puisque leur accumulation sur les mêmes individus ne parvint pas à me persuader, au cours de près d'un mois, une présence fraternelle.

Je ne veux pas dire que les Malgaches fussent incapables de sentir, d'aimer, de sourire. Peut-être l'auraient-ils prouvé quelques mois plus tard.

J'affirme seulement que du 8 avril au 15 mai 1918 le drapé conventionnel de leurs figures n'était pas un sourire.

J'ai appris qu'un Malgache doit user dans son pays de trois formes différentes de salutations, selon qu'il s'adresse à un homme de condition supérieure, ou égale, ou inférieure. C'est pour cela, évidemment, que mes élèves ne pouvaient heurter et franchir ma porte qu'avec des doigts et des pas mous, m'aborder qu'avec des traits empesés comme un plastron dominical, prendre place en classe qu'impersonnellement, comme des fidèles dans un temple.

Ce fut la rencontre d'un Sénégalais tout particulièrement vivant qui précipita ma rupture avec les Malgaches.

J'étais allée ce jour-là en forêt, à une heure très matinale. Pour faire mon quotidien fagot de branchages, je m'écartai d'une vingtaine de pas de la route encore déserte. J'étais déjà occupée à lier ma récolte, lorsque je vis passer un Sénégalais.

Il n'en restait presque plus à Fréjus. Celui-ci, un vieux sergent d'environ trente-cinq ans, devait appartenir au bataillon de renfort attardé au camp des Darboussières. Il me lança l'habituel : « Bonjour, Madame, ça va ? » Je lui renvoyai un : « Merci ! » Mais je dus y mettre une intonation inusitée, car le soldat quitta la route, à angle droit, pour venir dans le bois me tendre la main.

— Toi y a connaître Sénégalais ? me dit-il.

Je lui parlai de mon école. Alors, il se lamenta.

— Et moi qui y a faire exercice tous les jours tout l'hiver, avec mon section, tout près ton jardin ! Maintenant y a connaître ton lécole, et y en a forcé pour partir demain ! Mais, quand mê-

me, moi y a moyen aller dire adieu pour toi, pour ton mari, pour tout ton famille, ce soir, avant embarquer pour le front.

Le soir il pleuvait, je ne l'attendais pas, mais il tint parole. Nous nous découvrîmes de communes relations : Ahmat Paté, Brahima Sako.

Il jura de m'écrire toujours. Je lui promis de m'occuper de ses amis. Il m'en recommanda un, en traitement à l'hôpital 66 :

— Sergent Mamadou Ba, insista-t-il, va voir lui ma part ; y a mon camarade ; lui, tout à fait bon. Lui, Mamadou Ba, y a plus gentil que moi, encore !

Abdoulaye Sô, le vieux sergent, peu de jours après a été tué, au premier engagement de sa compagnie.

Mais le soir où il nous quitta, ma quotidienne fréquentation des Malgaches me parut particulièrement insipide. Je regardais les uns après les autres leurs visages ronds et aimables, trop ronds, trop aimables, et je m'écœurerais à penser que nul d'entre eux n'était plus assez pur pour donner naïvement son cœur, tel Abdoulaye Sô, comme mesure de la bonté.

J'avais repris, l'école fermée, de plus actives relations avec le potager, et nous parvenions, Jean et moi, à ensemercer deux ou trois planches nouvelles chaque semaine.

Les végétaux, si expressifs de joie ou de misère par leurs développements inégaux, passionnent. La levée un même matin du petit peuple des haricots est un événement d'une étrangeté comparable à une éclosion de poussins. Le long des raies, tous les petits plants, soulevant les mottes de terre, se redressent, cotylédons pendants en bras

courts, pareils à une troupe de pingouins en promenade.

Je n'ai pas dit que notre potager est situé au bord de la route. Or, un jour, un cycliste sénégalais descend devant nous de machine et s'approche du mur bas qui nous sépare de lui :

— Travail là que tu fais, c'est pour pommes de terre ? interroge-t-il, ou pour haricots ?

— Pour haricots ; tu es donc cultivateur, dans ton pays ?

Il était agriculteur en effet, avant la guerre, au Soudan, près de Sikasso. Il nous énumère les produits de sa terre : haricots, patates, bananes, mil, riz, tomates, citrons, kolas. Maintenant il est ordonnance d'un capitaine. Il remonte sur sa bicyclette, il repart.

Le lendemain, à la même heure, il ne débouche pas plus tôt du bois, qu'à notre vue il saute de machine.

Sa découverte, son bond, son grand sourire sont simultanés. Il doit être bien étonné que cet élan, au lieu de le porter plus vite vers nous, le retarde. Presque chaque jour il descend trop tôt, et peut-être son étonnement se renouvelle-t-il, car la candeur de Ghibi Tangara ne s'use pas comme celle du commun des hommes. Elle doit se réparer quand il dort.

Pendant assez longtemps nous ne nous faisons pas une idée exacte de ses traits, parce que nous ne les voyons pas au repos. Son excitation, quand il nous parle, est celle des gamins qui ont trouvé un nid. Ses lèvres restent tendues sur ses gencives par l'effet de son rire persistant. C'est pourquoy, sur le ciel vespéral où nous l'observons à

contre-jour, son visage n'est qu'un jeu d'ombres, autour du foyer de ses dents.

Il a un rire étranglé de petite fille qui nous fait dire entre nous : « Peut-être est-il gris ? On ne peut, sans alcool, s'exciter ainsi à la rencontre de gens qu'on voit tous les jours ! »

Un soir qu'il prononce le mot de « cantine » en conversant avec un camarade, nous le croyons ivre, parce que sa tête se renverse avec un trop singulier abandon. Mais s'il est ivre, comment se tient-il si bien à bicyclette ?

Nous ne parvenons à nous tranquilliser sur son état que lorsque nous pouvons le regarder à loisir, dans notre maison, comme un naturaliste, avec sa loupe, examine l'insecte encagé. Alors nous reconnaissons que l'ivresse de Ghibi Tangara n'est pas de celles qu'on trouve dans un verre. Elle a trop d'ampleur.

Une fois qu'il est particulièrement illuminé, il improvise une sorte de fable tout en faisant le geste de désherber le terrain avec nous. Il s'agit d'une pêche au crocodile dans le Niger.

— Tu vas prendre filet bien grand, explique-t-il, tu vas mettre dans l'eau. Avant de mettre, tu vas attacher beaucoup des petits sacs du tabac poudre, partout dans le filet. Le crocodile il va arriver pour passer, il va faire remuer tous les petits sacs avec le filet, il va prendre trop du tabac dans la tête, il va venir fou complètement et tourner, tourner rond dans le filet. Alors, tu vas prendre lui sur ton dos, comme gros poisson, pour emporter chez toi.

— Je pense, lui fait remarquer Jean, que lorsqu'il commence à prendre le tabac par le nez, ton crocodile, il doit faire : atchoum ! atchoum !

Mais Ghibi rétorque, triomphant :

— Y a pas moyen, lui est dans le fond de l'eau !

C'est encore une histoire de tabac à priser qu'il nous raconte une autre fois, mais c'est un brigand des forêts nigériennes qui en est le héros.

— Le voleur il est bien caché dans le bois, hein ? près de la route. Toi tu vas passer avec ton âne ou ton cheval avec beaucoup marchandise : piments, kolas, étoffes, tout. Le voleur il a entendu ton cheval marcher, il va regarder si personne il arrive encore plus haut ou plus bas sur la route. Quand lui est bien tranquille, il va sortir devant toi : « Bonjour, lui va dire bien doucement, tu vas loin ? » Et quand tu as fait explication où tu vas, lui va dire encore : « Moi aussi je marche même chemin avec toi. » Alors lui va prendre dans sa poche petite boîte du tabac poudre pour te demander bien doux, bien gentil, même chose ton frère : « Tu as pas tabac ?... tiens, prends avec moi ! » Si toi tu penses rien, ou si tu as peur, si tu commences faire tout comme il demande, le moment que tu vas mettre ta main dans la boîte, lui va donner grand coup sur ta tête, pour faire tomber toi par terre, et puis il va partir avec ton cheval et allez !... Quand même, reconnaît Ghibi, y a plus beaucoup voleurs comme celui-là dans mon pays, maintenant.

— En France non plus, lui apprenons-nous, mais il y en avait beaucoup autrefois.

Et en toute fraternité nous lui racontons l'histoire classique des attaques de diligences.

Ghibi confond entre eux les chiffres élevés, comme les confondent d'ailleurs les gens peu fortunés de tous les pays.

— Trente-six millions Sénégalais nouveaux ils vont arriver ici tout à l'heure pour faire la guerre, nous annonce-t-il un soir.

Nous jetons un éclat de rire qui ne le gagne pas comme d'habitude.

— C'est pas bien dire, hein ? c'est parler bête, beaucoup, fait-il d'un air déconfit ; mais c'est pas ma faute, aussi ; j'étais jamais faire école.

Nous lui exprimons nos regrets de ne pas l'avoir compté, l'hiver, parmi nos élèves ; lui-même est si malheureux d'avoir ignoré nos fonctions que nous l'invitons, pour le consoler, à venir étudier une heure dans l'après-midi, chaque fois que cela l'amusera et que son capitaine le lui permettra.

— Oh ! capitaine, lui toujours donner permission, lui toujours gentil, lui va faire content beaucoup pour voir moi prendre lire.

Chaque fois que nous parlons à Ghibi de son capitaine, au cours de sa semaine scolaire, il dit, complaisamment : « Mon capitaine, lui bon, lui faire ça et ça. » Mais d'autre part il nous raconte ses promenades du dimanche, à bicyclette, et ses parties de pêche où un certain major, très gentil également, partage avec lui fatigues et plaisirs et repas champêtres.

Nous ne sommes pas peu intrigués par la situation privilégiée de ce Ghibi, que s'arrachent pour le gâter, l'un pendant la semaine et l'autre le dimanche, un capitaine et un major.

— Comment s'appelle ton capitaine ? lui demandons-nous.

— Mathieu.

Et ton major ?

— Mathieu. C'est même personne. Lui Mon-

sieur Major, y a porter trois galons, même chose capitaine.

Cet incident nous rappelle l'aventure de Métey à qui Jean, faute de le reconnaître, posa deux jours de suite les mêmes questions et qui lui fit sans se lasser les mêmes réponses.

Ghibi non plus ne s'inquiétait pas de notre bizarre insistance à nommer son supérieur « capitaine », pendant les six jours où il ausculte les malades, et « major », le septième jour, où il retire les poissons de l'eau.

Ghibi ne vient pas très régulièrement à l'étude, mais il a soin, les jours de son choix, d'arriver quelques minutes avant la fin de notre repas pour pouvoir « blaguer » avec Jean.

Comme il n'a pas de susceptibilité particulière, la plaisanterie trouve avec lui un vaste champ. On peut le railler sur le culte de son pot d'or, héritage ou plutôt symbole familial qu'il a enterré dans la brousse. Nous le raillons encore sur sa nonchalance de cycliste.

— Quand je vois, lui dit Jean, dans la campagne ou en ville, un Sénégalais qui se promène à pied, une bicyclette à la main, je peux être sûr que c'est Ghibi. Elle doit être en bonne santé, ta machine, tu lui fais prendre l'air toute la journée et tu ne la fatigues pas.

Nous remarquons qu'un petit bracelet de ficelle entoure son poignet gauche.

— De la ficelle très grosse autour du cou c'est bien bon, lui dit Jean, pour te pendre quand tu seras fatigué de la vie ; mais, autour du bras, ce n'est pas utile.

Ghibi explique que c'est un grigri qu'un camarade lui a rapporté la veille du Sénégal. Nous

n'aurions qu'à lui recommander un scapulaire, et il le porterait aussi. S'il n'est pas couvert d'objets de cette nature c'est qu'il a perdu ceux qu'il a possédés. Il les perd aussi légèrement qu'il les agrée. La présence des dieux lui étant inconfortable, il est fort heureux qu'ils s'en aillent tout seuls, car il n'oserait pas les chasser, de peur qu'ils se fâchent.

Ghibi ne sait pas à quelle religion il appartient, mais toutes pourraient le revendiquer : il sait quels hommes furent guéris par un griot, quels autres par un marabout, quels autres par un missionnaire et, en revanche, il cite les cataclysmes qu'on doit attribuer à chacun de ces prêtres. Il ne nie le pouvoir d'aucun prêtre, d'aucune touffe de crins, d'aucun morceau de bois, de papier, de ficelle, de métal, d'os, de corne consacrés. Alors que l'idée de la création des hommes par Dieu opprime la plupart des gens, Ghibi ne songe qu'à la création des dieux par l'homme et il a peur de tous les nouveaux dieux dont on lui parle. J'essaie un jour de le rassurer :

— Il ne faut pas avoir peur de tous ces dieux-là, Ghibi ! Regarde, moi je ne fais attention à aucun.

— Ah ! c'est bien, ça ! dit-il en dilatant sa poitrine d'un large souffle exhalé bruyamment, en signe de soulagement et de félicitation sincère, c'est ça qu'il est beaucoup meilleur !... parce que, tu comprends, me dit-il en se rapprochant de moi pour un plus complet épanchement confidentiel, tu comprends : pour une fois que ton dieu va faire bon, quatre fois, dix fois même il va faire mauvais. Alors c'est mieux pas dieu du tout. Si moi j'étais pas quitter en France, moi faire comme toi ; mais dans mon pays y a pas

moyen tranquille. Là-bas, tu restes dans ton maison, pour travailler, tu dis rien personne, tu penses rien du tout. Un homme il va entrer, pour demander toi quelque chose, un peu de la paille, un peu des cendres, n'importe quoi. Alors tu vas dire lui : « Qui c'est que tu veux faire avec paille, avec cendres ? il faut laisser ça tranquille. » Mais lui il va te demander encore la même chose ; alors, si tu donnes pas, demain tu es mort.

Ghibi est le premier de mes élèves que je vois se préoccuper des animaux. Il voudrait nous acheter des pigeons pour « porter au camp et regarder toujours ». Il voudrait aussi avoir nos petits chats qui jouent.

Un jour que j'ai chassé ma chatte hors de la pièce, avec vivacité, il garde pendant toute la leçon une gravité qui m'intimide, telle, en mon jeune âge, était celle de ma mère quand je ne lui avais pas dit bonjour. Comme ma mère aussi, Ghibi finit par éclater :

— Pourquoi, jusque maintenant, tu étais faire bon pour le chat et puis, aujourd'hui, tu commences mauvais avec lui ?

Je lui explique quelle infirmité intestinale de notre chatte motive, jusqu'à sa guérison, mes actes. Ghibi ne répond rien, mais il persiste à me témoigner de la sévérité. Il me gronde encore quand je ne respecte pas à son gré la paresse de mon fils ou ses espiègleries :

— Petits gosses, c'est toujours bon, affirme-t-il.

Il semble absolument étranger aux jouissan-

ces qu'on prend universellement aux curées et aux représailles.

— Puisque Allemands ils commencent partir maintenant, dit-il en septembre, pourquoi les Français ils laissent pas aller eux tranquilles ?

Nous avons parlé du général Mangin à propos des opérations et Ghibi a dit :

— Colonel Mangin, j'étais connaître lui, bien gentil pour parler tous les tirailleurs ; mais Mangin général, je connais pas lui ; seulement, beaucoup des camarades ils sont dire que lui, général Mangin, il a commencé mauvais depuis la guerre, lui y a faire foutus tous les Sénégalais .

Nous lui montrons dans un journal le portrait caricatural de Mangin, par Sem. Cette image fera bien rire M'Baye Ka qui la prétendra très ressemblante ; mais elle n'a pas de succès auprès de Ghibi. Il baisse un moment les yeux, avec pudeur, après l'avoir à peine regardée, et il dit enfin tristement :

— Pour sûr, lui va faire trop malheureux, si lui va voir ça !

Nous avons offert du raisin à Ghibi, mais il le refuse :

— Comment, lui reprochons-nous, tu n'aimes pas le raisin ?

Ghibi rit comme un bébé qui fait une malice :

— Si, raisin il est bon, mais c'est pas avec ton raisin-là que tu vas faire pinard ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien ! moi fâché trop avec pinard ! Quand j'étais arriver 1914, à Bordeaux, explique-t-il, j'ai vu rien que soldats tous saouls. Tirailleurs et Ropéens, tous saouls, toujours. C'est mois d'octobre ou novembre, sais pas, que je suis

arriver en France. Il commençait mauvais temps ; tout le monde dire : « Ici, dans pays froide, faut boire beaucoup du vin pour tenir chaud. Celui qui va pas boire, lui mourir bientôt. » Moi, quand même, j'étais peur pour boire, je voulu pas. Un jour, y a deux soldats ropéens dans le bataillon qu'ils sont demander moi pour emmener boire. Soir-là, moi dire : oui. Moi penser : « Ropéens-là c'est pas comme tirailleurs, eux y a toujours en France, eux y a connaître bien tout si qué y a dans France ; faut faire tout comme eux. Moi tout seul, moi tromper. Moi faire mauvais. Moi faire malade. Avec Ropéens-là, moi tromper jamais. »

» Chez marchand de vins, les deux Répéens ils faire acheter moi litre à trois francs cinquante.

» — Trois francs cinquante ? j'ai dit, ça c'est pas pinard, moi jamais entendu pinard cher comme celui-là ; moi, entendu pinard six sous, dix sous, mais pinard trois francs cinquante, moi, jamais entendu.

» — Si, si, c'est pinard, Ropéens ils crient, mais c'est pinard meilleur, pinard qu'il fait pas mal, qu'il fait bien chaud pour ton cœur, toujours.

» Marchand de vins il a porté trois verres petits, petits, petits.

» — Verre qui y a là, il est trop petit ! moi j'ai réclamé, pinard qu'il est bon, faut boire beaucoup, faut donner grand verre, s'il fait cher, tant pis !

» Seulement, j'étais pas comprendre pinard jaune comme celui-là. Toujours, moi voir pinard rouge, jamais clair comme ce jour-là. Maintenant je connais qu'il était du rhum ; mais dans ce moment-là je connaissais rien ; j'étais boire grand verre plus de la moitié.

» — Y a plus moyen prendre, c'est mauvaise pinard, moi dire tout de suite aux deux Ropéens.

» — Tu connais pas rien, Ghibi, faut pas arrêter boire ! Si tu vas boire encore tu vas trouver bon.

» Alors, moi forcer pour boire encore, encore, parce que, les Ropéens, eux y a rigoler trop si je voulu finir. Premier verre, moi, j'étais boire tout, mais deuxième verre, boire moitié seulement, puisque, avant finir, j'étais tomber par terre, sans moyen lever, sans moyen parler, rien que dormir trop fort. La nuit, marchand de vins y a porter moi dehors, plus loin, dans la rue. Patrouille il m'a ramassé le matin. J'ai réveillé au camp, j'ai vouler lever. Mais c'est pas moyen ; moi tomber encore. J'étais mal la tête, la poitrine les jambes. Alors, moi penser : « Y a toi fouti, toi mort. »

Nous demandons à Ghibi combien d'autres fois il s'est « saoulé ».

— Plus jamais saouler, parce que, si moi j'éte boire encore, moi moit maintenant.

— Tu vas pourtant goûter notre vin de figues, ce n'est pas fort comme du pinard, c'est comme de la limonade ; nous en buvons tous beaucoup ici ; tu vas en prendre un peu avec nous.

Ghibi se laisse servir un quart de verre de notre boisson, mais il la regarde d'abord avec méfiance, par-dessus le bord du verre, jusqu'au fond, comme s'il y surveillait une guêpe ; puis, précautionneusement, il en absorbe une petite gorgée et il attend... il attend, sans doute, qu'elle explose dans sa poitrine comme autrefois le rhum :

— Il est bonne, dit-il enfin, avec gravité, mais y a moyen saouler, avec ça, quand même.

Nous nous mettons à rire et il rit avec nous, mais voilà que François entre brusquement et se récrie en voyant Ghibi attablé :

— Ah ! tu prends de mon vin de figues ? Il ne faut pas en boire trop, tu vas te saouler !

Ghibi, en sursautant se retourne vers moi, le visage rayonnant de triomphe :

— Ah ! tu vois ! me reproche-t-il.

Ghibi possède tous les dons des conteurs : la variété des allures, le sens des repos et il joue des gestes avec mesure : son cou, sa taille ondoient et ses traits savent prendre toutes les formes. Mais son utilisation des sons est unique.

Si je reproduisais exactement, dans ses récits, l'accent de Ghibi, ce serait donc beaucoup plus joli mais ce serait incompréhensible. Il ne parle ni le tirailleur, ni le français ; il ne groupe que des sons évocateurs de toutes nos phrases. Ghibi était musicien au Soudan, il le demeure essentiellement quand il gazouille la langue française.

Toutefois, comme il interprète musicalement les paroles de ses personnages, on croit entendre du français correct quand il met en scène nos compatriotes, tandis qu'il intervient lui-même en langage d'oiseau des Iles. Quand l'oiseau Ghibi raconte ses misères des années de guerre 1914-18, on ne le dirait pas. On croirait qu'il improvise des fables au milieu des rires des petits enfants.

Ghibi est une sorte de Jean de La Fontaine et je lui crois autant de génie ; ce sont ses dons mêmes qui en font un si pitoyable élève.

Il m'a été bien difficile d'apprendre à lire à Ghibi Tangara. Les doctes messieurs qui esti-

ment les intelligences au poids écarteraient celle de notre ami comme, du bon grain, ou écarte la balle. Et ce n'est pas lui qui les démentirait ; on lui dirait qu'il manque dans sa tête la moitié de ce qu'il faut pour faire une vraie tête d'homme qu'il le croirait. Le malheur est qu'il le pense sans qu'on le lui ait dit. Aussi, quand je lui affirme par exemple qu'il sait lire, il se met à rire, car il ne le croit pas. Sa défiance de lui-même lui a suggéré une invention qui pourrait s'appeler le déchiffrage interrogatif. Supposons que je lui propose la lecture de cette phrase du premier livret Machuel : « Le lapin a couru devant moi. » Ghibi lira :

— Le-la...

Puis il s'interrompra pour interroger :

— Le-la ?

— Oui, répondrai-je.

Il continuera :

— Pin ; pin ?

— Oui, pin. Cela fait la-pin.

Il répétera :

— Lapin. A-cou-ru... a couru ?

Et ainsi de suite. C'est une aggravation de N'Golo, son compatriote, car Ghibi est bambara aussi.

Au bout de quelque temps de ce jeu monotone, je me suis rappelé ce que j'ai entendu d'une méthode de natation qui consiste à jeter tout bonnement les enfants dans l'eau pour leur apprendre à nager seuls. J'avoue que je ne l'avais jamais vu expérimenter sous mes yeux ; mais théoriquement elle semblait devoir être profitable à Ghibi. Malheureusement, il se noya.

Je lui avais enjoint de lire tout à fait seul pen-

dant une semaine. Au bout de quatre jours, il ne sait plus rien de ce que je lui avais appris.

Il revient navré.

— Tu vois ? me reproche-t-il d'un ton très doux, comme celui qu'on prendrait pour réprimander une petite fille qu'on craindrait de faire pleurer ; tu vois ? moi toujours j'étais dire : « Y a pas moyen pour moi faire travail tout seul. » Si toi tu vas rester côté de moi, y a moyen connaître les lettres ; si tu vas partir, je commencé tromper ; si tu vas rentrer, y a moyen lire encore. Toujours comme ça : moi tout seul, moi perdu.

Nous nous reformons au point de départ :

— Le-la-pin : ... le lapin ? a-cou-ru-de-vant... devant ? nous... devant nous ?

Par la chaleur estivale, cette leçon donnée aussitôt après mon repas m'endort, et ma somnolence gagne mon élève ; il est décidé qu'on transportera l'appareil de l'école face à la brise de mer, sous les mimosas du jardin.

Cet appareil, réduit à une petite table à thé supportant le cahier et le livre uniques, nous donne l'air de faire la dinette, mon élève et moi. C'est bien une dinette d'études, en effet, car je reconnais bientôt que ni l'orthographe, ni la conjugaison des verbes, ni la syntaxe, ni le vocabulaire ne sauraient servir Ghibi comme un autre.

Comment admettrait-il l'orthographe, lui qui brode sur la même page de composition épistolaire les variations africaines suivantes, par exemple, du mot « major » : massor, mazor, masrr, masseur, majeur, massaure, massonr... tandis que sur le thème « j'apprends, » il module : cé parent, je parendre, j'éte prendre, y a parender, ciapiri...

Quant au vocabulaire, à quoi bon le développer ? ce serait faire injure à l'imagination de Ghibi et à sa liberté. Puisqu'il a les loisirs princiers de dire : peau de l'arbre, pour : écorce ; crayon blanc, pour : craie ; beaucoup du l'eau tranquille, pour : lac ; ce n'est pas la peine de surcharger sa mémoire. Un peintre, avec trois couleurs sur sa palette, le rouge, le jaune et le bleu, peut recréer toutes les nuances que prend l'univers de l'aube à la nuit.

Ghibi n'a point affaire de livres : il fera du dessin et de la musique. Il s'emploiera tendrement à parfaire son écriture, aussi ronde et empesée qu'un tuyautage de bonnet blanc, et il me racontera son histoire.

— Pourquoi, ai-je demandé à Ghibi, n'as-tu pas de grandes marques sur la figure comme les autres Bambaras ? On voit seulement de toutes petites raies sur ta peau, comme si tu avais été égratigné par un chat.

— Parsi qué ma maman y a manquer courage pour faire plus fort. Comprends bien ! mon père, lui mort, ses femmes tous partir ; lui, ma maman, rester tout seul dans maison, avec moi petit ; pas d'autre famille. Alors, lui pas pressé pour marquer mon figure ; lui attendre un peu, un peu ; après, moi commencer grand, rouspéter beaucoup, moi beaucoup crier, beaucoup remuer ; ma maman peur trop pour couper la peau. Alors, lui faire petit travail comme tu vois là.

— Tu es toujours resté avec ta maman ?

— Toujours ; mais c'est pas beaucoup garçons comme moi pour rester toujours avec son maman ; par si qué là-bas, toi garçon, quand tu vas marcher, tu vas rester avec l'autres garçons, tu

vas plus jamais rentrer dans la case avec ta maman, tu vas plus promener avec lui, plus faire rien qu'obéir ton papa. Mais moi, je connaissé pas père ni frère, rien que ma maman. Lui, ma maman, quand j'étais sortir pour la promenade il voulu pas voir moi quitter dans sa main seulement.

— Pourquoi t'es-tu engagé ?

— Moi, jamais engager. Ils sont forcer moi pour faire soldat. Français, 1912, ils faire chercher tirailleurs partout pour Maroc. Dans les forêts-là tout près mon village, pas moyen pour trouver garçons, tous cachés. Alors, commandant du cercle il va commander grande chasse pour les bœufs sauvages. Tous les garçons contents pour chasser, tous sortir pour courir partout. Après, tous rassemblés devant les bœufs qui tués. Dans ce moment-là, officier il va prendre noms de tous les garçons avec nom de ton parent, avec place de ton maison pour plus laisser sauver personne. C'est comme ça qu'ils sont prendre moi pour soldat.

— On t'a emmené de force, comme un prisonnier ?

— Non ; premier jour, ils sont demander moi bien doux pour faire soldat. Moi jé répondu : non, que jé voulu pas. Moi content toujours pour faire cultivateur, jamais quitter maintenant pour faire soldat. Deuxième jour, ils sont demander encore ; mais moi j'étais dire comme premier jour que jé voulu pas. Troisième jour, ils sont dire que si jé voulu pas, c'est mon mère qui va aller pour moi. Moi rigoler beaucoup : femme y a pas moyen faire soldat ! Mais zhommes, y a venir prendre mon mère pour mener prison dans la ville. Alors, moi penser dans mon cœur : « Faut

engager moi pour soldat. Pourquoi moi garçon ? Moi y a garçon ? Tant pis ! C'est malheur sur garçons, c'est pas malheur sur femmes ! Moi garçon, moi fouti ! Tant pis ! » Le chef de village il va voir mon mère : « Major, il va pas prendre ton garçon, ton Ghibi là, lui est trop petit. » Mais major-là il va dire tout le contraire : « Garçon là, pas bien haut, mais le meilleur de tous pour service. » Ma maman quand même il faire manger ce jour-là, et puis le demain encore, avant moi partir ; mais lui avec moi toujours finir manger, avant commencer même ; aussi tous les deux jamais finir pleurer.

— Tu pleurais donc, comme ta mère ?

— Moi, pleurer plus que ma maman même ! dit Ghibi en riant. Hé ! comprends bien ! Moi peur, beaucoup. Toujours moi penser dans mon tête : J'ai fouti ! jé vais perdre dans les soldats ; jé connaissais pas rien dans les militaires, rien du tout. Même dans le camp j'étais pleurer plus fort.

— Pourquoi ? les officiers étaient méchants pour toi ? ils criaient ? ils te frappaient ?

— Officiers pour faire instruction ? Pas mauvais, bien bons au contraire ; jamais crier, toujours parler doux.

Et Ghibi baisse la voix tandis qu'il rapproche de moi son buste en plaçant plus avant sur la table ses deux coudes qui le supportent :

— Comprends bien, me confie-t-il avec mystère, dans le camp-là, tous les jeunes soldats ils sont comme toi, ils sont peur beaucoup, parce qu'ils sont perdre tout leur famille. Si l'adjudant, si l'officier il va gueuler, il va punir, il va frapper ton corps, y a plus moyen pour tenir toi debout, y a plus moyen pour remuer les bras, les jambes, y a plus moyen rien que pleurer jusqu'à mourir.

— Est-ce que tu as revu ta mère ?

— Tout de suite, mon mère, il été venir dans le camp ; mais quand lui va voir moi dans tous les soldats, lui y a commencé pour pleurer, pleurer, sans moyen arrêter. « Si tu vas pleurer comme ça, je vas tuer mon corps, » moi j'ai dit. Alors, plus jamais ma maman il est venu encore, parce que lui bien savoir qui y a pas moyen tenir sans pleurer. Après, lui faire écrire seulement ; mais quand j'ai partir pour Maroc, lui, il morte...

— La guerre était mauvaise, au Maroc ?

— Pas bien mauvaise, non ; pas beaucoup tirailleurs tués ; mais tous fatigués. Tous les longues marches, tous les corvées, tout trop dur, là-bas. Aussi, chef pour commander travail de la route, il faire trop méchant.

— Le capitaine ?

— Non, civil. Mais trois galons-là, même chose capitaine, lui faire peur tous les militaires. Lui tout petit, hein ? Lui bien gros ? oui, mais bien vite quand même pour courir, pour gueuler, pour punir, pour frapper tout le monde.

— Il frappait les hommes avec la main ?

— Avec la main, avec souliers, avec bâton. Jamais j'ai vu personne mauvaise comme celui-là. Alors moi, trop fâché de trouver lui en France 1914. Quand j'ai vu lui, sergent dans ma compagnie à Arras, j'ai commencé peur : Type-là, j'ai pensé, faut pas regarder lui qui va faire histoire encore. Mais lui va venir parler bien gentil : « C'est pas toi, Ghibi, qui faire Maroc ? Tu connais pas moi ? — Oui, sergent, je connais bien vous. — Ah ! c'est bien, ça, Ghibi ! Je suis bien content pour voir toi, Ghibi ! Faut venir manger avec moi, maintenant. — Non, sergent, merci,

j'ai pas faim. » Mais le demain lui va commencer encore : « Viens donc, Ghibi, viens donc manger avec moi. — Non, sergent, j'ai pas faim. — Viens boire, alors. — Non, merci, j'ai pas soif. » Toujours quand lui va dire boire ou manger des quelque chose ou faire promenade, j'étais répondre : pas faim, pas soif, pas promener. Alors, lui dire un jour : « Ghibi, voyons, Ghibi, tu peur avec moi ? faut plus peur ici. Ici, c'est plus Maroc, moi soldat ici, même chose avec toi, camarade avec toi. » Alors j'ai commencé aller avec lui toujours pour promener, pour manger, pour rigoler ensemble. Après, moi blessé à Arras, lui toujours envoyer beaucoup des lettres, beaucoup du chocolat, beaucoup de gâteaux dans l'hôpital. Moi guéri, même, lui envoyer colis encore. Maintenant, lui mort dans la guerre.

— Tu es resté longtemps à l'hôpital ?

— Hôpital sur le front, rester pas bien longtemps. Après, ils sont envoyer moi hôpital Bordeaux. Hôpital Bordeaux 1914, moi seul Sénégalais, moi, premier tirailleur qui arriver dans hôpital-là. Tout le monde qui venir pour voir blessés ropéens, ils faire arrêter tous devant mon lit pour demander qui ci qui c'est. Le dimanche, il y a beaucoup des madames qui venir exprès pour voir mon figure, pour toucher mon main, pour retourner, pour frotter avec son doigt, pour dire l'infirmier :

» — Couleur noire comme celui-là, il part pas jamais ? il reste toujours comme ça ?

» — Non, il part pas, couleur-là, c'est pas sale ; Sénégalais il est bien propre, bien lavé tous les matins.

» Beaucoup de personnes y a porter chocolat,

gâteaux, bière, cigarettes pour « Monsieur Sénégal ». Mais moi jamais fumer, jamais boire rien que du l'eau ou du lait ; moi, donner tout pour les Ropéens.

» Y a une madame qu'il était trop gentille. Lui tous les jours venir dans l'hôpital. Aussitôt fini distribier cigarettes, lui venir asseoir côté de mon lit :

» — Ah ! eh bien ! comment tu vas, mon garçon ?

» La madame-là, lui parler bien doux, et tous les jours lui dire même chose :

» — Ah ! eh bien, mon garçon, comment tu vas aujourd'hui ? tu vas bien ? tu es bien content ?

» Mais moi j'étais jamais faire bon pour lui, moi dire toujours :

» — Non, pas content ; je connais pas personne, ici ; jé pas content du tout, en France.

» Un jour, la madame lui va dire médecin-chef :

» — Le Sénégalais, docteur, il a jamais permission pour sortir ? Faut donner permission pour promener un peu.

» Quand le médecin-chef il a dit permission, je voulu pas sortir.

» — Y a pas moyen pour moi sortir dans Bordeaux, j'étais répondre lui, moi sortir, moi perdu.

» — On va donner toi papier pour pas que tu perdes.

» — Papier ? C'est rien, papier ! Avec papier, moi perdre quand même dans les beaucoup du monde, dans les beaucoup des voitures, dans les beaucoup des maisons, moi sortir, plus moyen rentrer.

» La madame il a mené moi avec lui, dans

l'auto. Mais moi j'étais pas tourner la tête seulement, pas rire, pas répondre, rien.

— Tu n'étais donc pas content, lui dis-je, de rouler en auto, comme un général ?

— Moi, bien content pour la voiture, oui, mais j'étais peur de la madame. Je connaissais pas les madames, pas les civils. Moi peur, trop, pour quitter hôpital. La madame il m'a fait descendre avec lui, milieu de Bordeaux, dans joli magasin pour boire des quelque chose avec tout le monde.

» — Tu veux pas boire un peu du thé, Ghibi ? lui m'a demandé, un peu du lait ? Un peu du chocolat avec des gâteaux ?

» Mais moi, je voulu rien boire, rien manger, rien regarder même. Comprends bien : j'étais beaucoup honte ! Tous les hommes, tous les madames, tous les mademoiselles, tous les petits enfants, tous, tous, ils faire rien que regarder moi tout le temps... Alors, j'ai commencé mettre mon main tous les deux sur ma figure, pour cacher complètement et j'étais fermer les yeux encore et plus bouger, plus parler, rien, longtemps.

» Après, la madame il a emmené moi dans son maison pour faire dîner moi avec sa famille. Jamais j'étais voir encore tous les beaucoup de choses qui c'est que j'ai vues là. Huîtres premier, je voulu pas manger :

» — Non, moi j'ai réclamé, y a pas moyen prendre, peut-être qu'il mauvaïse pour Sénégalais.

» Tous les madames ils sont rigoler quand j'ai parlé ça. Alors j'ai commencé manger huître, une; après deux; après trois, puisque j'ai trouvé bien bonnes.

» Nous rentrer seulement minuit, hôpital. Le

demain la madame il demande encore pour emmener moi, mais j'ai voulu pas.

» — Non, moi j'étais crier, plus jamais aller, plus jamais commencer une autre fois encore comme jour d'hier.

— Elle n'a pas été fâchée contre toi, cette dame ?

— La madame-là ? Lui jamais fâcher. Lui toujours bien bonne. Après moi guéri, lui venir encore pour voir moi au camp, côté de Bordeaux. Au camp-là, du Courneau, moi trop malheureux. Moi connaître personne dans les tirailleurs, dans les officiers. Moi beaucoup peur, beaucoup froid dans la pluie, dans la boue. Avant, dans hôpital, tout le monde gentil. Maintenant, infirmiers, majors, tout perdu. Ma maman du Sénégal depuis longtemps morte ; tous mes camarades d'Arras aussi, morts. Au camp du Courneau, moi même chose seul, moi pas connaître même mon place pour coucher la nuit. Alors, premier soir que j'étais voir l'auto de la madame qui arrêter là, moi courir plus vite, même chose content comme voir ma maman : « Tu veux venir avec moi, Ghibi ? — Oui, madame. — Tu veux dîner avec ma famille ? — Oui, madame. » Moi j'étais plus dire : Non ! comme à l'hôpital. Dans camp du Courneau, j'étais perdre tout. Avec madame-là, moi j'étais trouver tout encore. C'est pour ça, tout ci qui lui commandait moi jé voulu faire : « Oui, madame, oui, oui, oui, toujours oui. »

Le major Mathieu est allé en permission dans sa famille, en Auvergne, et il a emmené Ghibi, son ordonnance.

Au retour de celui-ci, dix jours après, nous lui demandons :

— Eh bien ! es-tu content de ton voyage ?

— Oh ! oui, parce que là-bas tous gentils : la Madame Major, et puis sa mère, et puis les domestiques aussi.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas comme service ?

— Rien du tout parce que Monsieur Major il m'a dit : « Ghibi, toi venir pour repos ; c'est deux hommes ici pour faire service, c'est pas besoin de toi encore. » Alors, moi j'étais seulement faire promenade avec Monsieur Major ou dormir toujours. Même le domestique il était monter le café au lait huit heures, dans ma chambre.

— Comment ? Tu ne pouvais pas descendre le chercher toi-même ?

— Non, puisque la Madame Major il était fâcher pour entendre moi changer de place seulement ; alors j'étais rester dans mon lit, voilà.

Ghibi cache sa joie de petit chien flatté, pudiquement, en appliquant sa figure contre ses deux mains étalées sur la table. On dirait d'un jeune animal qui caresse son museau sur l'herbe et j'admire sa grâce et sa chance. Car il a autant de chance que peut en avoir un échantillon humain de sa couleur emporté dans les bagages des conquérants blancs. Cette chance, c'est celle qui, dans les portées de chats à noyer, sauve le bébé qui offre un beau pelage.

Un Français peut obtenir les cœurs et l'embusquage avec la fortune, les grades, les relations, la science, l'habileté, le talent ; mais, pour échapper à la brutalité, un noir capturé dans la brousse ne peut alléguer que son charme, comme une belle fille pauvre.

Il se trouve des personnes assez féroces et vertueuses pour le regretter. Pourtant, si l'on ne consent pas aux nègres les privilèges de l'Homme, avec un grand H, il est absurde de leur retirer aussi, contradictoirement, ceux dont jouissent quelques animaux canins, félins, ou autres.

Ghibi a l'air d'un jeune chien qui se serait réveillé homme, le matin même. Il possède encore ces départs joyeux du cou et des pattes qu'il dut avoir la veille. C'est pour cela que le major Mathieu, sa femme, l'entrepreneur de Casablanca, la grande dame de Bordeaux et nous-mêmes, nous avons dit en le voyant : Voilà un petit chien noir qui est bien joli et bien aimable, il faut lui donner du sucre pour tâcher de l'emmener à la maison.

DEPUIS le départ de mes élèves pour le front je recevais régulièrement de leurs nouvelles ; parfois, en mai et juin 1918, le même courrier m'apportait six ou huit de leurs lettres.

Celles de Baynik Diope arrivaient par paires. On n'a jamais su pourquoi. On comprendrait cette symétrie, s'il écrivait des deux mains, mais il n'écrit que d'une seule, comme tout le monde, du moins quand on peut l'observer. Peut-être en est-il autrement quand il travaille à l'écart, à son ordinaire, car vraiment on dirait bien des deux lettres qu'elles sont les œuvres simultanées de sa main droite et de sa main gauche, tant elles se ressemblent.

Les autres explications que l'on peut donner du phénomène sont moins satisfaisantes que celle-là. Je risque cependant celle-ci encore : une première lettre n'arrivant pas à épuiser la jouissance que Baynik Diope éprouve à écrire, il en recommence immédiatement une seconde, laquelle n'ajoute rien ou presque à la première, mais renouvelle son plaisir, de l'adresse à la signature. Ainsi, l'été, quand on est très altéré, on boit un second verre de boisson fraîche.

Le jour où Baynik avait quitté « les Cistes », je lui avais dit :

— Il faudra nous écrire souvent.

Il avait baissé la tête, allongé les lèvres avant de répondre :

— Hah ! y a pas moyen ! Y a pas connaître mots pour commencer lettres, mots pour finir, rien !

C'est intentionnellement que je l'avais tenu dans l'ignorance des phrases toutes faites ; mais je compris ce qui me menaçait. Il n'y avait pas quatre mois que Baynik avait appris à tracer son premier jambage. Il ne pouvait pas inventer abruptement les formes libres du français. Ou il n'écrirait pas, ou il copierait le modèle classique répandu aux armées : « Je t'écris ces quelques lignes pour te faire savoir de mes nouvelles... »

J'eus tellement peur de voir accouttrer de cette antique blouse paysanne mon petit ami, si original, que je pris, faute de temps, un parti extrême.

Dans un carnet destiné à l'amusement de mes élèves, j'avais réuni des lettres de ma composition, d'un humour facile : échanges supposés entre les tirailleurs. La collection n'était même pas encore complète. Je la donnai à Baynik Diope :

— Quand tu ne trouveras pas les mots pour commencer ta lettre, lui dis-je, tu ouvriras ce carnet, n'importe à quelle page, et tu copieras ce que tu verras ; quand tu seras fatigué de copier, tu écriras qu'il fait beau temps ou qu'il pleut, et tu mettras ton bonjour et ta signature après.

Le jour même de son arrivée sur le front, Baynik avait ouvert le carnet magique et, en proie à l'hypnotisation, comme les héros de légendes, il avait copié les premiers mots, qu'ils avait vus. Il en était résulté ce qui se produit en pareil cas. La lettre désignée par le hasard malicieux était une épître d'injures et je lus avec stupéfaction, cinq jours après nos touchants adieux, ce com-

pliment imprévu du plus choyé de mes petits garçons :

Mon cher Madame,

Je suis très fâché contre toi parce que tu me traites comme les cochons sans rien répondre même aux trois lettres que je t'ai écrites. Mais demain je vais chercher dans le camp tous les vilains mots comme : vache, fourneau, saloperie, et je t'en enverrai quatre pages si tu ne réponds pas tout de suite...

Ce qui aggravait le cas de Baynik, c'est que, faisant les lettres par paires, il m'infligea deux fois les mêmes insultes, sinon toutes, car, dans un des exemplaires, il en manquait une ligne, sautée par mégarde.

Après les injures, suivaient dans les deux lettres, sans transition ni alinéas ni point, ces quelques mots :

Nous beaucoup marcher, mais toujours pili-voir (pleuvoir). Bonjour ton mari, bonjour farsé (François) ma part. Arivoir, mon cher Madame, remercie bien, voilà.

Que l'incident nous ait égayé c'est bien naturel et ce fut agréable, mais que nous l'ayons trouvé ridicule, c'est ce que je regrette à présent. Et pourtant je suis persuadée que bien des personnes, en lisant ce qui précède, se moqueront de Baynik Diope. Il n'est pas jusqu'à Baynik qui n'ait beaucoup ri de lui-même quand je lui ai montré ses premiers essais, quelques mois plus tard :

— Je connaissé pas rien dans petit carnet-là, a-t-il expliqué ; j'étais pas même lire les mots,

moi copier un peu, un peu les lettres, seulement.

A mon avis, tout le monde a méconnu une belle leçon. L'affre de commencer une lettre étant avouée généralement et le plus impuissant et nauséeux des remèdes à cette répugnance étant les formules en cours, la méthode de Baynik Diope est la seule qui reste à suivre. On aurait tout à gagner, pour la variété par exemple, à ce que les personnes elles-mêmes qui raillent ce jeune homme, au lieu de commencer leurs lettres par : « je suis désolé de... je vous suis infiniment reconnaissant de... » copiassent, comme lui, n'importe quel passage du premier livre venu.

On n'imagine pas combien l'intellectualité universelle gagnerait à cette innovation.

Amadou Hassan avait eu le sentiment de cet avantage quand il m'avait envoyé l'été précédent, en guise de lettres, des fragments de ses livres de classe : « Je n'ai pas envie de travailler aujourd'hui, il fait un temps magnifique, l'air est pur... » Il avait fort spirituellement répliqué à mes reproches de mensonge :

— Oh ! pour mettre dans les lettres comme ça, tous les mots ils sont bons la même chose.

Sur le front, Amadou Hassan renonce à son invention, soit faute de bibliothèque, soit parce que son inspiration personnelle s'est substituée impérieusement à tout autre texte.

Mon cher ami, nous sommes 2^e ligne dans petit village qu'il pas trop logné (éloigné) a paris 20 kilomètr alors tous léropéen ils son gagne dé permission pour allé perminade (promenade) en ville cé sénégalais seulement qui son gagne

*pas. lé francés ils son dire lé sénégalais qu'il faut
donné cou de lamain pour gagné laquer alor tous
le tirer son mourir en france mais le francés
ils sont regardé nous comme le sanimaux mais
mon cher Madame lé Sénégalais sont mié (mieux)
que leropéen...*

Damba Dia écrit le 10 juillet 1918 :

Ma chère amie,

*Je fais réponse tout de suite à votre journal
daté du 1^{er} juillet. Il m'a fait beaucoup de plaisir
parce que vous m'avez raconté beaucoup d'chose.
L'exercice de grammaire et très difficile cé pour
ça que j'ai trouvé un camarade européen pour
m'aider mais selement sé la dernier fois, il est
mort. L'exercice maintenant je les fera moi-
même. Il faut bien m'expliquer les mots : et, est,
c'est, que je trouve partout. Alor aujourd'hui
après-midi y avait des obus qui tombent juste à
côté des nous. Heureusement il n'a pas claté.*

*Dans la Somme le secteur il peux plus tran-
quille. Maintenant je suis très maigre et plus pe-
tit et plus noir parce qu'on peux plus diné la
journée nous mangeons que 11^{er} (onze heures)
du soir jusqu'à damais soir a 11^{er} encore.*

*Malheureusement la nourriture que nous
avons cé mauvais pourtant on touche acez mais
on le fait pas bien couillir. Je crois qu'on nous
lèvera dans deux jours, alors pendant que je
suis aux tranché je pense beaucoup de chose que
je n'peus pas raconté parce que je ne sais pas les
mots en français.*

*J'ai fait beaucoup de faute mais seulement
quand je trouve trois ou quatre femmes fran-*

çaise comme vous je ne serai plus ignorant. Avant de vous connaître j'étais con comme les animaux maintenant je suis un peu mieux.

Alors que j'ai commencé écrit ma lettre c'était grand bombardement les obus claté par tout dans cé condition là arnié la faire (rien à faire) avec les Boces.

Votre élève qui pense à vous et votre mari.

Le 29 juillet 1918 nous avons reçu de l'hôpital d'Arcachon, cette lettre de Baynik Diope :

Ma chère Madame,

Cé louta jé pas votre nouvelle, mais moi j'éte blessé la mé (main) dipi 16 juillet jétre mal ma chère Madame. mon lieutenant aussi blessé mais jé marché avec lieutenant jouka (jusqu'à) paris mais cōnnais pas quel hôpital lui éte.

Je donne bien bonjour ton mari, je donne bien bonjour ton père je donne bien bonjour farsé (Français).

Mon votre cher Baïdi Dialo sais pas son nouvelle mais je donne bien bonjour faut dire lui jé blessé la mé goche jé tré mal, vala.

Deux mois après, il écrivait de Bordeaux :

Ma chère Madame,

Jé quitté hôpital Arcachon maintenant je suis hôpital Bordeaux, mais jé tré bien, je boire bien doulé (du lait) beaucoup doulé ; moi toujours boire doulé je tré bien mais ma chère Madame moi pas acore trouvé mon votre cher Baïdi Dialo pététe parti pour le Matadi mais ma chère Madame je perminé (promené) tou lé journé, mon

camarade avec moi nous sommes allé perminé bien, mais moi je suis content allé Fréjus bien-tou vous voir mais ma douva (doigt) marche pas, cé pour ça je reste ici une douva soul qui marche tou reste marche pas, mais, ma chère Madame je voudrais rentré dans mon compagnie parce que tous santi (gentils) dans mon compagnie lieutenant, camarades tous santi.

Ma chère Madame nous sommes très bonne manger aujourd'hui vendardi matin mangé pomme bietre ave boll do aricou boire beaucoup doulé moi je tré content doulé jé pas content pinar mais doulé je tré bien content.

Mon votre ami Amadou Hassan ma écrire ma dit été Verdun (Verdun).

Je donne bien bonjour à ton mari à ton père à François et tous les Sénégalais qui sont travail avec vous.

Voilà ma chère Madame.

DANS la journée du 16 juillet 1918 et les suivantes nous perdîmes nos amis Sandré, N'Golo Tangara, Métey, Brahima Sako, Ahmat Paté; Kanda Sidibé, Della Mané. Le capitaine Duret fut blessé ainsi que Baynik Diope, son ordonnance.

Dambia Dia, Amadou Lô, Samba Penda, Al-mamy Oularé furent blessés le mois suivant. Mekhtar Saar ne mourut qu'en octobre.

Fôdé Bamba, le premier, avait été blessé grièvement au ventre d'un éclat d'obus, le 2 juin. Quand il sortit de l'hôpital, au mois d'août, il ne passa pas par Menton, encombré sans doute, il tomba directement dans le bataillon de dépôt, le 73^e, à Saint-Raphaël.

Fôdé est venu aux « Cistes » tous les dimanches faire des dictées, arroser les fleurs, goûter avec nous, échanger les courriers. Je lui ai fait lire les lettres où Mamady Koné le pleurait, le croyant mort à l'hôpital, il trouvait cela folâtre. Il me livrait tout le courrier qu'il avait reçu du front.

J'y trouvai l'énumération des blessés et des morts de sa compagnie ; elle correspondait bien à ces pertes de 80 pour 100 annoncées par les officiers le 16 juillet.

J'y trouvai des noms d'infirmières, d'infirmiers, de majors, d'officiers, ceux de nombreux camarades, et le nôtre ; mais les Allemands ni aucun des Alliés n'étaient mentionnés. Même lors des succès de ces derniers, il n'était pas fait état,

par les correspondants de Fôdé, de notre gloire ; elle ne se traduisait, dans leurs lettres que par cette pensée : « Si tout va continuer comme maintenant, les Sénégalais ils vont bientôt retourner dans leur famille. »

Au contraire, moi-même je recevais assez souvent des lettres où mes élèves disaient qu'ils étaient : « Bien contents pour la France... » où ils proclamaient que : « Les Français avec les Sénégalais et les Américains, tous avaient bien marché. »

Je me rappelai alors que, quelques mois plus tôt, avant son départ pour le front, Fôdé avait soumis un jour à ma correction le brouillon de sa lettre à un officier. Entre autres mots intelligibles, j'avais relevé celui de « disiposition » (disposition).

— Comment ? tu connais pas disiposition, me demanda-t-il ? Bon disiposition pour aller au front, tout le monde il connaît.

— Oui, je comprends maintenant ; cela veut dire que tu as beaucoup de courage pour faire la guerre.

Fôdé eut son fou rire :

— Non, moi, je suis pas content pour aller ; aller, c'est forcé. Mais si tu veux écrire officier, tu vas mettre toujours bon disiposition ; c'est mot pour officier, c'est pas pour autre personne, c'est bon salutation pour officier seulement.

Je compris en septembre et octobre 1918, en comparant mon courrier à celui de Fôdé, que mes correspondants ne me parlaient aussi de la guerre que par politesse. Le bonheur de la France et les soldats qui marchent bien, c'est salutation bonne pour les Français seulement.

J'interrogerai Bélia une autre fois.

— Voyons, Bélia, quand le commandant vous faisait un grand discours pour vous assurer qu'il vous aime comme ses enfants, que tous les Sénégalais sauront mourir bravement avec les Français, que la France ne les oubliera jamais... n'étiez-vous pas contents d'entendre ces jolies paroles ?

Bélia s'amusera comme un gosse :

— Non, puisque tout le monde ils vont dire après : « Pourquoi le commandant y a parler beaucoup bon ce soir, c'est qu'il y a préparé beaucoup mauvais pour le demain matin. »

Il existe une légende du tirailleur sénégalais dévot à son chef et aimé de lui. Depuis longtemps nous la collectionnons avec les histoires des chiens qui meurent sur la tombe de leurs maîtres, des coursiers arabes qui sauvent les guerriers blessés et des lions amoureux de leurs dompteuses.

Comme toutes les légendes, elle est l'expression d'une vérité, mais d'une vérité qu'on ne devinerait pas.

Le tirailleur aime quelquefois son chef et toujours son bataillon. Presque tous les tirailleurs sortis des hôpitaux que j'ai vus au dépôt du 73^e à Saint-Raphaël souhaitaient rentrer dans leur compagnie, celle-ci fût-elle, à ce moment, au pire lieu, dans la boue, la neige et sous les balles, les gaz, les obus. On peut même énoncer comme suit ce qui différencie un soldat blanc d'un noir :

Peu importe à un Français de changer de bataillon pourvu qu'il regagne l'arrière.

Peu importe, au contraire, à un Sénégalais, d'aller au front ou à l'arrière pourvu qu'il regagne son bataillon.

Cependant notre militarisme aurait tort de

bâtir sur ce fait une théorie des aptitudes militaires spontanées des Africains. Ceux-ci ne sont pas plus sortis de la brousse pour adorer un capitaine et un bataillon, que les otaries ne sont sorties de la mer pour porter une lampe sur le bout de leur nez. Mais il y a une méthode pour inculquer l'amour du supérieur aux jeunes recrues, comme il y en a une pour apprendre aux phoques la science de l'équilibre.

Elles exigent une même essentielle condition : c'est que les sujets soient pris jeunes et sous-traités au lieu natal.

Les tirailleurs m'ont expliqué le mode d'éducation qui les a formés. Il est analogue à celui qui forme les chiens de garde. Enlevé du gîte, affamé d'affection, enchaîné jour et nuit aux mêmes compagnons, frappé physiquement et moralement par l'appareil militaire, le jeune sensitif noir se suspend à la voix, au geste de celui — officier en l'occurrence — qui sait le caresser et améliorer sa soupe. Si l'épouvante et le réconfort sont savamment dosés, l'hallucination du sujet va jusqu'à lui faire prendre son capitaine pour son père, sa mère, ou le Bon Dieu. On comprend que soit fatal à cette illusion un changement trop fréquent d'officiers, comme il est arrivé dans cette dernière guerre ; ou encore la rencontre de mères véritables, comme il est arrivé dans certains hôpitaux.

Ainsi, on a vu que Ghibi, jeté au camp du Courneau au sortir de l'hôpital de Bordeaux, vouait à sa protectrice l'affection due réglementairement à son capitaine.

Pour éviter d'aussi regrettables aberrations sentimentales, l'autorité militaire a décidé de supprimer ses concurrents. Les blessés et les

malades sénégalais sont désormais parqués à Fréjus dans des étables sales, en planches ou en briques, mais bien défendues contre toute contamination française. Cela s'appelle de la resénégalisation comme qui dirait de la recatéchisation dans la peur.

La tendresse des chefs s'explique aussi facilement que celle des tirailleurs, car on aurait tort de s'imaginer qu'un homme qui en contraint un autre et le fait tuer ne peut pas l'aimer. Il arrive qu'il l'aime beaucoup, mais à sa façon. Sa façon ressemble un peu à celle des propriétaires des chiens de garde ou de chasse, un peu à celle d'une vieille paysanne de ma connaissance.

Cette femme avait reçu, du possesseur d'une truie trop pourvue d'enfants, un petit cochon nouveau-né et elle l'avait nourri au biberon. Le souvenir de son dernier petit garçon qu'elle avait élevé de la même manière et l'espoir d'un gain rémunérateur fraternisaient chez elle, à la faveur de ce nourrisson qu'elle embrassait maintes fois jour et nuit. Elle louait ses sentiments affectueux, sa malice, sa peau satinée, jusqu'au jour fixé pour le terme de l'engraissement.

Pendant le sacrifice, elle voulut tenir, sous le couteau du boucher, la jatte destinée à recevoir le sang de son fils chéri. Elle pleura pendant que criait, longuement, le supplicié, et dit avec extase :

— Quel beau sang, et comme la viande sera blanche !

L'amour de la paysanne est celui des bons officiers de l'armée coloniale pour leurs élèves noirs. Je parle de ceux qui ont une âme ; je ne parle pas des autres.

LA nouvelle s'est répandue que l'armistice est signé. Les messagers sont arrivés en auto à Saint-Raphaël tellement ivres qu'ils ont brisé la glace d'une devanture. On pavoise, on chante. Dans tous les camps sénégalais se propage, en roulement, le bruit des tam-tams. Les tirailleurs qui étaient partis dès l'aube à l'exercice, silencieusement, redescendent en rythmant leur marche par des chants de leur pays.

Quelques jours auparavant, j'avais dit à Ghibi, qui est musicien :

— Pourquoi tous les tirailleurs ne chantent-ils pas pendant la marche ? Les chansons de ces jeunes, qui viennent d'arriver, sont très jolies, et on voit bien que les hommes ne sentent pas leur fatigue pendant qu'ils les entendent.

— Oui, dit Ghibi, nous tous y a commencer chanter même chose comme ceux-là, mais tous y a fini maintenant ; parce que dans cette la guerre qu'il est trop mauvaise, tu connais bien que si tu vas chanter aujourd'hui, tu vas faire malheureux demain.

Le 11 novembre, les vibrations de l'air témoignent que personne n'a plus peur du lendemain.

Retour de Saint-Raphaël, Ghibi passe dans l'après-midi, remorquant sa bicyclette, pour nous « souhaiter la bonne fête ». Il est gris de plaisir ; il plaisante, il rit, il nous fascine, Jean, François et moi, par sa gaité, comme ferait un effet de lumière, une arrivée printanière d'oiseaux.

— Tu vas boire du pinard, j'espère, cette fois-ci, pour fêter la paix, lui conseille François.

— Oh, non !

— Alors, beaucoup de rhum ?

Il rit.

— Et Monsieur Major est-il content ?

— Oh ! lui, plus content que moi encore, parce que lui, quand il a entendu dans le téléphone que la bataille est finie, il a crié :

— Ghibi, c'est fini la guerre, demain je retourne dans ma maison.

— Non, Monsieur Major, moi j'ai dit, pas encore demain, voyons, finir service il va pas si vite !

Ghibi donnant des leçons de pondération à son capitaine est fort inattendu. Lui-même comprend ce joli renversement des attitudes, dû aux circonstances magiques, car il insiste en riant :

— Tu comprends ça ? Monsieur Major qui veut partir tout de suite ? Moi, j'ai pas voulu : « Non, Monsieur Major, j'ai dit, y a pas moyen partir comme ça, il faut attendre un petit peu. »

— J'ai vu tout le monde bien heureux dans la ville, nous dit à son tour Damba Dia, sorti de l'hôpital depuis peu ; j'ai trouvé rien qu'une femme qui n'est pas contente ; elle dit qu'il faut aller à Berlin.

C'est la première fois que je donne de l'argent à Damba Dia. Je lui dis qu'en l'honneur de la paix, il s'achètera des objets de toilette, puisqu'il ne boit pas.

Quand il voit le billet de vingt francs que j'ai déplié à côté de lui, il le regarde un moment sans rien dire, comme pour lui laisser le temps

de prendre des formes moins extravagantes ; puis il sourit :

— Tout ça ? mais il est trop gros ! Puisque moi, jamais encore en France ni au Sénégal, jamais personne m'a donné un cadeau comme celui-là, ni militaires, ni civils, ni rien.

— Tu es seul à trouver que c'est gros. Je suis sûre que le chemisier ne te le dira pas demain.

Il continue cependant à regarder le papier bleu comme s'il s'attendait à le voir remuer..., partir... peut-être ? Il se garderait d'y toucher, il ne veut pas le contraindre, il le laisse libre de s'envoler par la fenêtre s'il ne se plaît pas avec lui ; toutefois, tandis qu'il fait la lecture du journal à haute voix, de temps à autre il glisse au billet un regard attendri. Il doit penser que ce papier est bien gentil de rester ainsi, tranquille, si près de sa main, malgré qu'il n'ait rien fait pour l'apprivoiser.

— Je suis sûre que tu n'as pas trop bien dormi, cette nuit dernière ? dis-je à Ghibi, le 12 novembre, quand il revient encore à la maison.

— Moi ? j'ai même pas couché du tout ! même pas asseoir, moi rester debout, toute la nuit, comme maintenant. Trois fois, quatre fois, moi quitter Saint-Raphaël pour retourner au camp, mais trois, quatre fois aussi, trouver des camarades sur la route qui vont descendre en ville pour s'amuser et j'ai aller encore avec eux.

Les traits du narrateur sont tellement contractés et réduits, par le rire et la fatigue, qu'ils semblent frisés, on dirait crépus, comme ses cheveux.

— Je pense, lui dis-je, qu'aujourd'hui ton lit

sera bien meilleur pour toi que la chaise de l'école !

— Non, l'école il est bon, toujours. Moi, je suis content bien pour lire tout de suite.

— Tu es fou ? Tu as trop sommeil ! Tu ne peux plus ouvrir les yeux.

— Si, moi y a moyen lire un peu, un peu, maintenant, insiste-t-il.

N'est-ce pas moi qui ai vu, sans aller en ville, le plus beau spectacle de la fête : ce garçon, courbatu par vingt-quatre heures de joie bruyante, qui ouvre son livre scolaire et se met à lire, pendant une demi-heure, pour que sa chère école ne se sente pas délaissée, mise à l'écart du bonheur commun ?

Quelques jours après, Damba Dia m'apporte encore un écho de l'armistice.

En lui prêtant la *Geneviève* de Lamartine, je lui avais dit :

— Il ne faut pas être étonné si tu vois partout dans ce livre le mot Dieu que je ne dis pas souvent. C'est parce que, dans le temps où ce livre-là a été écrit, le mot Dieu était beaucoup plus à la mode que maintenant.

— Ah ! justement, Madame, je voulais vous dire ; c'est comme chez nous au bataillon, il y a un sergent sénégalais marabout qu'il nous parle que de Dieu depuis l'armistice. Le lendemain déjà de la fête, quand il m'a vu que je fumais, il m'a demandé si je suis de sa religion ; j'ai répondu que oui. Alors, il m'a dit qu'il faut lui donner ma pipe et mon tabac, et plus fumer. Je lui ai donné tout, puisqu'il me demandait. Alors j'ai plus fumé que des cigarettes comme vous avez vu l'autre soir que je suis venu ici. Le

jour après, il m'a dit que je lui donne encore ma grammaire française, parce qu'un marabout qui va rentrer au Sénégal, il a plus besoin de savoir le français, rien que l'arabe seulement, pour les prières. Il m'a dit aussi qu'il faut plus sortir du camp sans lui dire où c'est que je vais, parce que c'est lui qui me donnera permission pour aller voir mon camarade ou pour acheter quelque chose à Saint-Raphaël, ou autre part.

» Alors, moi, j'avais plus de tabac dans ma poche, ni pipe ; mais j'ai pas voulu laisser le français encore, et je suis pas allé le voir comme il avait dit. Il a envoyé un autre sergent pour me demander pourquoi j'étais plus venu. J'ai répondu que j'avais pas le temps. Il a envoyé tous les jours après, encore. J'ai répondu toujours la même chose. Maintenant, il me laisse bien tranquille ; mais c'est pas pareil avec tous les tirailleurs, surtout avec ceux-là qu'ils sont pas gradés, parce que tout de suite que le sergent-là il voit un homme de sa religion qui fume ou qui tient un alphabet, il lui fait jeter dans le feu ou donner à un camarade qui n'est pas marabout, parce qu'il dit que Dieu il n'est pas content du français.

De tous mes élèves, Fôdé Bamba a été rapatrié le premier.

— Ne manque pas de venir me voir avant ton départ, lui avais-je dit, parce que je veux te donner cent francs à emporter, comme cadeau, pour ton mariage.

— Bon !

Quel type étrange que Fôdé ! Je lui aurais donné mille francs qu'il aurait aussi légèrement

dit : « Bon 3 » de l'air détaché dont on accepte de jeter une lettre à la boîte, en passant.

Il ne sait d'ailleurs articuler : merci, qu'avec la plume. Peut-être pense-t-il que c'est de la littérature, bonne pour le papier seulement.

Avant décembre 1919, nous ne lui avions jamais donné d'argent ; mais je lui avais parfois offert un mouchoir, un fruit, un objet de papeterie.

Il les avait toujours rangés à côté de lui avec le soin discret qu'on prend des objets qui sont destinés à une autre personne. Quelquefois, je ne pouvais m'empêcher, à ma confusion, de le questionner sur de petits cadeaux dont il ne m'accusait pas réception :

— Il est bien mauvais, n'est-ce pas, mon pauvre garçon, le papier que je t'ai donné ?

On aurait dit qu'il prenait plaisir à m'embarasser :

— Quel papier ?

— Le papier du bloc de cartes-lettres.

— Ah ! celui-là ? Pourquoi tu dis mauvais ? Pas mauvais.

Il n'a jamais pris qu'un seul repas à la maison, notre vieil ami Fôdé, et il est impossible de savoir si c'est un hasard hostile qui l'a toujours éloigné ainsi de notre table, ou un parti pris de sa part. Je ne l'avais pourtant pas contraint de manger du poisson, que lui interdit son nom (1), ni de boire du vin, que le médecin-major lui a défendu.

— Tu n'as pas eu de chance, le jour où tu as déjeuné à la maison, lui ai-je dit un peu plus

(1) Les Bambas s'interdisent la chair du poisson, comme d'autres familles celle des animaux éponymes correspondants. Voir à ce sujet l'ouvrage de M. André Arcin : *La Guinée Française*.

tard, à je ne sais quel propos, la cuisinière avait mal travaillé, elle avait tout manqué.

— Qui c'est qui a mal travaillé, tu as dit ?

— Notre cuisinière, qui avait manqué le riz, le jour où tu as déjeuné chez nous.

— Cuisinière qui a fait le riz ? lui a bien travaillé au contraire. Qui c'est que lui a fait mal ? Rien de mal.

Il dit cela avec l'impassibilité qui sied, devant le tribunal, pour défendre l'honneur suspecté d'autrui. Je suis convaincue d'injustice, bien loin de toucher un remerciement.

Le jour où je lui dis : « Je veux te donner cent francs, » je ne sais pas si Fôdé est surpris. Est-il même content ? On ne peut le savoir. Il se comporte exactement comme les jours où je lui donne un citron de deux sous.

Je suis un peu gênée devant lui, parce que je sens bien que c'est moi qui suis étonnée de ma générosité et que lui ne l'est pas du tout.

Quand je donnerai la même somme à un autre élève, il se débattrait, et je croirai mesurer ma valeur à sa résistance. Fôdé, soi-disant indiscret, me fait cependant plus d'honneur. Il ne me prend pas pour une marchande qui attend de l'admiration en remboursement de ses dons ; il me prend pour sa mère, ou pour un généreux verger.

Fôdé n'attache pas une grosse valeur aux fruits qu'on lui offre, mais du moins sait-il délicatement en préserver la fleur.

Le soir où il revient pour nous dire adieu, je lui donne, avec ma dernière poignée de main, une enveloppe à mettre dans sa poche :

— C'est ce que je t'avais promis, lui dis-je.

Il glisse distraitement le papier dans son vê-

tement, en quittant le seuil sans m'avoir comprise.

Mais cinq minutes après, il est de retour à la maison, tout essoufflé, pour me rapporter le billet.

— C'est mieux laisser ici, encore, insiste-t-il. Ils ont dit partir dans deux jours, mais c'est pas bien sûr tout à fait.

— Monsieur Major, hier, il a retourné dans sa maison, nous annonce Ghibi Tangara le 4 décembre, parce que lui, y a démobilisé; mais, pour moi, quand même, y a pas moyen partir, parce que lui, Monsieur Major, il voulu pas. Toujours, quand moi je vais faire réclamation au bureau pour ma permission, officier va faire même réponse : « Mon petit, c'est pas mon faute, c'est faute à ton capitaine qui veut pas laisser toi aller. » Hier, quand moi y a conduire Monsieur Major à Saint-Raphaël à la gare, lui m'a dit : « Ghibi, dans huit jours peut-être je vais voir toi encore. — Comment, j'ai dit Monsieur Major, vous rentrez encore à Saint-Raphaël ? — Non, moi, c'est fini Saint-Raphaël, mais c'est toi qui vas venir voir moi à Espalion. — Non, j'ai dit, Monsieur Major, moi je vais pas chez vous maintenant, je vais partir pour ma permission du Sénégal. Après, seulement, je vais retourner encore en France pour vous voir. »

» Alors, justement, ce matin, nouveau Major, là haut, il m'a donné papiers pour porter bureau du 73^e à Saint-Raphaël ; mais, sur le chemin, moi lire un peu, un peu les papiers, puisqu'ils étaient pas fermés dans enveloppe. Alors, j'ai commencé trouver nom de Ghibi partout, avec mot de « permission en France », de « Espa-

lion », de « major Mathieu » avec beaucoup des mots encore que je connais pas. Mais, quand même, j'étais voir assez pour plus porter en ville, pour retourner dans le camp tout de suite avec les papiers, pour montrer tout ça mon camarade. Lui m'a expliqué bien comment Monsieur Major il était écrire pour forcer moi quand même à rester ici. Parce que, si moi j'étais porter papiers-là dans le bataillon, moi fouti pour ma permission Sénégal.

Ghibi tient à me montrer le document. Il le retire de la poche intérieure de sa vareuse avec précaution. On dirait de la manipulation délicate d'un insecte rare qu'il aurait capturé et dont il craindrait de froisser les pattes et les antennes, et dont il craindrait aussi qu'il ne s'envolât. Je suis bien étonnée qu'il ne s'assure pas de la clôture de la fenêtre ; toutefois, il ne quitte pas mes mains du regard pendant que je prends connaissance des deux pièces suivantes, revêtues du cachet du médecin-chef :

15^{me} RÉGION
Camps de
Saint-Raphaël
Service de Santé

INFIRMERIE DU CAMP DE L'ORATOIRE DE GUÉRIN

Le 4 Décembre 1918.

—
OBJET :

Demande de
permission et de
démobilisation
en France

Le Tirailleur Ghibi Tangara N° M^e 6786
détaché à l'Infirmerie de l'Oratoire

A M. le Capitaine commandant la 2^e C^e
du 73 B^{en} à Saint-Raphaël.

J'ai l'honneur de vous adresser la présente demande à l'effet d'obtenir ma permission de quatre mois pour la France et non pour le Sénégal.

Je demande en outre à être démobilisé en France pour entrer au service de M. le Médecin-major Mathieu, à Espalion (Aveyron).

La deuxième pièce était ainsi conçue :

INFIRMERIE DU CAMP DE L'ORATOIRE.

Je soussigné, médecin major de 2^e classe Mathieu, déclare prendre à mon service, à Espalion, Aveyron, le tirailleur Ghibi Tangara, n^o mle 6786, de la 2^e Cie du 73^e B. T. S. Je m'engage à le rapatrier à mes frais dans le cas où il ne pourrait faire mon service.

Le 4 décembre 1918.

Signé : MATHIEU.

Et moi qui n'avais jamais pu lire sans sourire ces épisodes de nos romans historiques où l'on voit des courriers portant eux-mêmes à destination le pli qui renferme leur condamnation à mort !

Je n'en sourirai plus désormais. Il est vrai que l'effet dramatique s'atténue cette fois du fait que le courrier Ghibi n'a pas été héroïque et que la sentence n'a pas été dictée par la cruauté, mais par l'affection. Néanmoins, j'imagine facilement l'attitude qu'eût prise n'importe lequel d'entre nous dans le cas de Ghibi Tangara. Il aurait prononcé le mot de trahison ou, tout au moins, de déloyauté, de subterfuge indigne d'un homme d'honneur, etc...

Mais Ghibi ne sait pas ce qu'est un homme d'honneur. On lui parlerait de ses droits et devoirs et de sa dignité d'homme, qu'il secouerait la tête, car il sent bien que les mots n'y font rien et qu'il est toujours le petit chien noir des chasseurs blancs. Que ceux-ci le reprennent au piège, quand il s'est échappé, cela lui paraît tout natu-

rel. Il n'a pas un mot de blâme à l'égard d'une trop indiscrete amitié, il se contente de dire :

— Quand Monsieur Major il va pas voir moi arriver Espalion, lui va trouver dans sa tête un autre papier plus fort que celui-là encore pour garder moi ici. Mais moi, je connais pas quel papier que lui va trouver ; c'est pour ça que c'est plus moyen pour dormir.

Les élèves sont arrivés et Ghibi s'est tu sur son aventure ; mais il a encore une confession à me faire, car il attend leur départ pour venir s'asseoir tout à côté de moi. On croirait qu'il cherche à mettre bord à bord nos cœurs, comme on fait de deux bols quand on veut déverser dans l'un le contenu de l'autre sans qu'il s'en perde la moindre goutte.

— Faut pas croire moi fâché avec la France, fait-il tendrement à voix basse, ni avec Monsieur Major. Monsieur Major, lui, il m'a dit toujours qu'il y a plus rien bon pour moi à Sikasso, sans famille. Lui dit qu'il y a mieux pour rester ici, avec lui, toujours. Peut-être c'est vrai. Alors, moi j'ai fait réponse à Monsieur Major qu'il faut laisser aller moi là-bas, quand même, pour voir ma maison, deux mois seulement. Après, moi retourner ici, avec lui, encore. Mais jamais lui il a voulu croire ; c'est pour ça, moi toujours fâché avec lui ; c'est ça moi je pense toujours, pas autre chose. Avant quitter Saint-Raphaël, hier, Monsieur Major m'a dit :

» — Je suis bien content de toi, Ghibi, je te remercie.

» Alors, moi j'ai dit :

» — Monsieur Major, c'est pas vous, pour dire merci ; soldat, il est forcé pour faire bon service, y a pas moyen mauvais. C'est pas besoin

pour dire lui merci ; mais c'est moi que je dis merci à vous beaucoup, parce que l'officier, lui, y a moyen faire bon, mais y a moyen aussi faire mauvais ; y a moyen faire tout. C'est pour ça, moi je suis content pour dire à vous merci très bien beaucoup puisque toujours vous faire bon pour moi, jamais faire mauvais.

» — Si, je dis toi merci, quand même, Ghibi. Monsieur Major il m'a dit encore, parce que jamais personne dans service il m'a fait content comme toi, je suis trop triste pour finir avec toi.

» Alors, quand j'ai vu lui commencer pleurer, moi y a fouti le camp, parce que c'est pas moyen voir ça : lui qui pleure.

DEPUIS son retour du front, j'ai donné à Damba Dia des notions de sciences naturelles, d'histoire, de géographie, d'arithmétique. Il les acquiert aussi vite que celles de grammaire. Je ne lui ai pas imposées :

— Dis-moi bien quelles sont les choses que tu veux apprendre et celles qui t'ennuient ou qui ne t'intéressent pas beaucoup, lui avais-je réclamé avant de composer mon programme.

— Oh ! pour ça, Madame, ce n'est pas la peine de me demander, parce tout ce que je ne sais pas, je veux connaître.

Comme je me plais à constater ses facultés de travail, sa curiosité ardente, je lui dis un jour :

— Il est vrai que beaucoup de Sénégalais sont morts en France, mais tout de même c'est une petite consolation pour ceux qui restent de penser qu'on a commencé, ici, à les mieux comprendre.

— Il ne faut pas croire ça, Madame, puisqu'il n'y a rien du tout de changé !

— Tu t'es pourtant fait des amis français : l'institutrice de Mamers, le sergent européen qui t'expliquait la grammaire, le lieutenant Sandré, nos camarades de Saint-Tropez...

— Et vous aussi ; mais ils ne sont pas beaucoup de Français, quand même, qui regardent les Sénégalais.

Damba Dia éprouve le besoin de soutenir de sa main sa tête, qui semble devenue très lourde à ces derniers mots.

Il s'en faut sans doute de bien peu qu'il ne la laisse tomber de découragement, comme ces jeunes chiens qui posent la leur à terre, entre leurs pattes étirées, quand ils ne comprennent pas pourquoi on les a battus. Je me mets à rire :

— Tu dis que les Européens ne regardent pas les Sénégalais comme les autres hommes ? Oui, ils disent que la tête des hommes noirs n'est pas faite de la même manière que la leur.

— Peut-être c'est vrai, dit Damba Dia avec mélancolie.

— Mais peut-être que ce n'est pas vrai, car ils disent aussi que les femmes sont moins intelligentes que les hommes...

— Comment ? sursaute Damba, les femmes elles ne sont pas regardées aussi bien que les hommes, ici ? Moi, j'ai toujours vu les femmes, en France, faire tous les services même chose que les hommes, puisque j'ai dit : « En France, c'est pas comme au Sénégal, les femmes, elles sont dans toutes les places. »

— Presque, oui, maintenant ; mais ce n'était pas ainsi autrefois.

— C'était comme dans mon pays, alors, que les hommes restent d'un côté et les femmes d'un autre côté. Moi, quand je serai marié, je veux avoir ma femme tout le temps avec moi, pour la regarder la même chose que moi.

— Mais ce n'est pas l'habitude des personnes de ta religion ?

— Oh ! moi, jamais j'ai beaucoup fait attention à tout ça qu'ils disent, les marabouts, sur Dieu, sur le mariage, sur tout. Même sur la mort, aussi, il y en a qui disent qu'après mourir, on reste encore trois jours dans le corps et puis après on va autre part,... je ne sais pas quel en-

droit... Il y en a qui disent d'autres choses ; mais moi, je crois rien de tout ça, je crois que quand on est mort, on est mort, et puis voilà tout !

En janvier 1919, Damba Dia cesse de fréquenter l'école avec régularité et il est rare qu'il achève les devoirs que je lui donne à faire au camp. Je suppose bien que ce gracieux sentimental de vingt ans a une amie. Je ne suis donc pas étonnée de trouver un jour dans un livre qu'il a oublié sur la table, ce brouillon de lettre inachevé :

Ma bonne petite amie,

C'est vrai que nous pouvions plus nous arrêter de nous aimer. Tout ça qu'il est arriver hier c'est tout seul qu'il est arriver, mais enfin c'est le meilleur quand même ! Oh ! j'ai été trop content hier soir ! vous me dirai s'il vous a fait du bien aussi, parce que, s'il vous a fait du mal, nous le ferons plus ; mais s'il vous a fait comme à moi, nous ne serons plus jamais malheureux...

Comment aurais-je pu, sans la faner par mes excuses ou mon silence même, restituer à Damba Dia une fleur aussi tendre ?

Heureusement pour moi, il m'adressa ce mot :

Ma chère Madame,

Je vous écris pour vous expliquer pourquoi je ne suis pas venu ces jours-ci. Vous croyez peut-être que c'est que je n'ai plus de courage pour travaillé ou parce que je vous oublie. Mais, Madame, c'est pas ça du tout. Si je vous dis la

vérité vous serez peut-être étonnée, mais si je parle des mensonges, c'est pas bien gentil aussi pour vous. Puisque vous m'avez fait comme votre fils je ne peux pas vous cassé (cacher) ma vie.

Alors je vous dire (dirai) que j'ai une petite amie à Saint-Raphaël, c'est pour ça que je ne peux pas bougé. Mais seulement elle va partir à Nice dans quelque jours alors dans ce temps là j'aurai bien tranquille pour travail.

Voilà Madame, quelle histoire qui me arrivé.

Lorsque Damba Dia a réintégré la classe, en effet, peu de jours après, je lui ai dit :

— Tu m'as fait plaisir en me racontant tout ce qui t'arrive comme à une vraie maman, car il y a beaucoup d'hommes qui ne disent jamais leur manière de s'amuser ; ils ne disent que leur manière de travailler. C'est un mensonge qui est commandé par les religions et par les gouvernements et qui est bien mauvais pour le cœur. Moi, je pense, au contraire, que c'est bon pour ton âge, de connaître le plaisir, et je ne te fais pas de reproches.

— Oh ! merci...

La voix de Damba Dia ne s'est pas posée ; sa main s'est accrochée en visière à ses sourcils pour cacher l'effort de ses traits tandis qu'il ramène des souvenirs trop lourds.

— C'est pas souvent que j'ai entendu parler comme vous. La dernière fois que j'ai vu ma petite amie, c'était pas chez elle, à Saint-Raphaël, comme l'habitude. C'est au camp qu'elle est venue me chercher, avec une autre dame, pour m'emmener promener avec elles dans leur voiture. Moi, j'avais ramené déjà ma section, j'avais

plus rien à faire pour le service et je suis sorti avec elles.

Damba Dia enferme tout à fait son visage grave dans ses deux mains, comme s'il allait sangloter :

— Oh ! tout ce qu'ils m'ont dit des mots, les gradés européens ! tout ce qu'ils m'ont crié quand ils m'ont vu que je parlais avec les deux dames ! Oh ! la, la, la, la ! C'est trop, tout ça !

Je demande quelquefois à mon écolier des nouvelles de sa petite amie, au cours des semaines suivantes, et il est heureux quand il peut me dire qu'il a reçu une lettre ou un petit cadeau : des bonbons, une cravate, des cigares. Cependant, il m'avoue :

— Ce que je comprends pas, dans ses lettres, c'est qu'elle fait jamais réponse pourquoi qu'elle ne rentre plus à Saint-Raphaël, maintenant, comme elle avait promis.

Un lundi, mon élève arrive à quatre heures. Je suis sur le point de pousser une exclamation joyeuse, mais je me retiens : ce n'est plus mon enfant de la veille, celui que j'avais vu jouer avec François. Qui est-ce ? Il entre sans lever les yeux :

— Tu as donc une permission ?

— Non, ils ont dit que c'est fête... je ne sais pas quelle fête que c'est...

— Une fête à l'occasion de la visite d'un roi, peut-être ; mais ce n'est pas fête pour toi car ta figure est bien changée.

— Oh ! il ne faut pas regarder. Il ne faut pas penser pour ça.

— C'est le cafard ?

— Non.

— Veux-tu faire une dictée ?

— Non, Madame.

C'est la première fois que Damba Dia refuse une dictée. Il était bien arrivé, depuis que je le connaissais, qu'il ne pût boire, ou manger, ou jouer aux boules, ou lire une comédie, mais il n'était jamais arrivé encore qu'il ne pût faire une dictée.

— Veux-tu faire une partie de dames ? tu auras bientôt gagné, parce que tu es bien plus fort que moi.

Damba Dia ne répond rien. Nous faisons en silence trois parties et il me gagne, chaque fois, rapidement. Je ne parviens même pas à dame.

— Tu vois, lui dis-je, que je ne suis pas bien méchante ? C'est toi qui me bats ! Alors, pourquoi as-tu peur de moi ?

— Je n'ai pas peur de vous, puisque je suis venu ici.

— Si ; tu as peur de me dire que ta petite amie t'a quitté.

— Ah ! comment ? vous avez appris aussi ? Moi j'ai passé à midi à sa maison, à Saint-Raphaël, pour savoir ses nouvelles et pourquoi c'est qu'elle est plus revenue et c'est sa sœur qui m'a dit qu'elle restera toujours à Nice, maintenant, parce quelle est presque mariée avec un adjudant européen.

» Après qu'on m'a dit cette parole, moi je pouvais plus rester dans la ville. J'ai marché vite pour sortir et je suis allé sur toutes les routes. Depuis midi jusque maintenant, j'ai pas pu arrêter nulle part, ni retourner au camp, ni aller aucun endroit, rien que seulement arriver ici.

Damba Dia s'est tu, et j'ai éloigné de lui les livres scolaires et le damier. Puis j'ai mis le cou-

vert du goûter habituel, sans rien dire. Il m'a laissé mettre sa tasse à chocolat à côté de la mienne, sans protestation. Maintenant qu'il m'a confié pourquoi il est là, il souffre plus à son aise. Il est auprès de moi comme le blessé que les infirmiers ont installé entre deux draps blancs et qui ne peut plus que s'abandonner à leurs soins. La tasse de chocolat, cela doit faire partie de ces soins, et il y trempe docilement une des petites tartines beurrées que je lui offre, mais une seule. Après, le masque toujours douloureux, il attend, passivement, que je le questionne, car il sait bien que, pour être assainie, sa plaie doit être rouverte de quelque manière.

— Tu n'avais donc jamais pensé que cela devait finir ?

— Si, mais je croyais pas si vite, quand même !

— Elle est partie la première ; mais tu aurais pu partir le premier. Tu aurais pu être renvoyé en Afrique ; elle le savait bien. Elle ne t'a pas trompé, si elle ne t'avait rien promis.

— C'est vrai, Madame, que jamais nous n'avons parlé de rien avec elle, ni de marier, ni de l'année prochaine, ni de l'argent, ni de rien du tout. Je ne sais pas de quoi nous avons parlé. Je me demande maintenant comment tout il est arrivé sans rien dire. Si je vous dirai, Madame, comment c'est arrivé, vous ne croirez peut-être pas.

— Ce n'était pas une jeune fille qui parlait aux soldats ?

— Ça, Madame, je ne peux pas le dire, puisque je ne sais rien. La première fois que je l'ai connue, c'est pour acheter des pistaches, puisqu'elle tenait une petite lépicerie. Les premiers jours, je ne rentrais pas même dans le magasin,

puisque les pistaches étaient dans un sac, devant la porte. Après, elle m'a fait rentrer pour me demander quel pays que je suis né, et comment c'est que je ne parle pas comme les autres tirailleurs qui disent toujours : y a bon, y a pas bon. Moi, je pouvais plus passer dans la rue sans arrêter pour dire bonjour. Elle m'a fait raconter toutes les choses de la guerre et du Sénégal. Quand je parlais mal sur quelque mot, elle pouvait plus finir de rire, puisqu'elle est toute jeune encore. Un jour, elle m'a demandé : « C'est vrai qu'est-ce qu'on dit que les hommes et les femmes de ton pays ne savent pas embrasser ? » J'ai dit : « Oui, c'est vrai que dans les pays beaucoup plus loin, il y a des personnes qui ne savent pas, mais, chez nous, il y a pas beaucoup qui ne connaissent pas. »

» Alors, elle a embrassé sur sa main, mais ça faisait trop de bruit ! Après, elle m'a donné sa main pour faire essayer, moi aussi, parce qu'elle a dit que je pouvais pas faire la même chose. C'est vrai que je savais pas si bien tout à fait, et ça nous amusait beaucoup.

— Elle était donc toujours seule dans la boutique ?

— Non, mais seulement, quand c'était du monde dans le magasin, je restais pas bien longtemps, et quand c'était son père, elle me parlait pas beaucoup non plus. Mais il était pas souvent là, son père, parce qu'il faisait commerce du vin dans un autre endroit, avec la sœur à ma petite amie.

» Le soir, elle voyait pas beaucoup des personnes pour acheter dans l'épicerie, puisque cette rue-là n'est pas dans le milieu de la ville, et elle fermait de bonne heure, aussi, pour aller dîner.

Mais, toujours elle trouvait quelques minutes pour me faire regarder toutes les marchandises : celles-là qui sont déjà rangées et celles-là qui ne sont pas encore et qui restent dans l'autre chambre dans le fond de son magasin. Quelquefois j'étais lui aider pour ouvrir la caisse du savon ou des boîtes du lait. Quelquefois aussi, j'étais assise un petit moment avec elle, pour manger le chocolat qu'elle m'a donné.

» Les jours que j'étais forcé de rester au camp à cause du service, je pouvais pas penser tranquille. Toujours, je commençais écrire une ligne, deux lignes, pour expliquer comment c'est que je pensais, et puis je trouvais plus les mots et je déchirais tout de suite.

— Tu ne lui as jamais donné tes lettres ?

— Si, une fois ; mais la lettre que j'ai donnée, elle l'a fait trop rire, parce que j'ai écrit le rêve que j'avais fait qu'elle était venue tout près de mon lit. Ça c'est la vérité, Madame, mais elle voulait pas le croire. Alors, le même soir que nous étions assis ensemble, elle m'a demandé :

» — C'est tout près de toi, comme maintenant, que je suis venue dans ton rêve ?

» Mais moi, j'ai pas répondu, parce que j'ai regardé seulement comment c'est qu'elle était assise près de moi, sur les caisses. Quand elle m'a vu que je regardais, elle pouvait plus arrêter de rire et puis elle est tombée sur moi pour m'embrasser ; alors, je l'ai embrassée la même chose. Je lui ai dit :

» — Ça vous fait pas de la peine à cause de votre père ?

» Elle m'a répondu qu'elle est fâchée avec son père parce qu'il cherchait pour la marier avec un homme qu'elle ne veut pas.

» Alors, je pouvais plus dormir, cette nuit-là ! Le lendemain quand je suis retourné, je l'ai trouvée dans la même chambre au fond du magasin ; mais seulement, quand je l'ai vue, je pouvais plus parler, ni marcher, ni asseoir ; je pouvais rien que rester debout, sans bouger, dans la même place. Elle a commencé à rire quand elle m'a vu que je remuais pas :

» — Que tu as l'air bête ! elle m'a dit.

» Et puis, elle m'a dit encore :

» — C'est rigolo que tu es comme moi, que tu ne sais pas quoi faire.

» Je lui ai demandé :

» — Vous ne savez pas ?

» Moi, je ne pouvais pas rire, puisque j'étais trop malheureux, mais elle riait toujours, quand elle m'a répondu :

» — Ça te fait donc bien de la peine, que je ne sais pas ?

» J'ai dit :

» — C'est pas pour moi, c'est pour vous ; parce que si vous connaissez pas encore, peut-être vous serez fâchée avec moi.

» Quand elle a entendu ces mots-là, elle a sauté sur moi pour me serrer le cou dans ses bras, parce qu'elle a dit en même temps qu'elle sera jamais fâchée avec moi.

» Nous avons été bien heureux après ce jour-là... Mais que voulez-vous, Madame, c'est pas longtemps, en France, qu'un Sénégalais il peut rester content dans son cœur.

Tous les bataillons sénégalais sont redescendus à St-Raphaël en décembre 1918, et successivement, par classe, tous mes élèves sont partis pour le Sénégal.

Avant de partir, tous sont venus aux « Cistes » prendre quelques leçons et quelques tasses de thé ou de chocolat. Je les ai trouvés embellis à la fois physiquement, ce qui est attribuable à mon évolution personnelle, et intellectuellement, ce qui doit être dû à la leur. C'est le développement de leur curiosité qui m'a particulièrement surprise.

L'hiver précédent, ils étaient presque tous préoccupés de grammaire, à tel point que, si j'avais été imbue du préjugé de l'incuriosité des Africains, je l'aurais peut-être conservé pendant quelque temps. Au mois de février 1918, quand je montrais à mes élèves des cartes géographiques ou des illustrations d'ouvrages de Paul Bert, de Fabre ou de Reclus, la plupart d'entre eux les effleuraient à peine du regard et disaient :

— Moi y a pas connaître tout ça.

— Mais, protestais-je, je peux te le faire apprendre.

— Non, moi y a pas content pour apprendre.

A la fin de l'année, la plupart de ces mêmes élèves me réclamaient les connaissances qu'ils avaient repoussées d'abord. Ils emportèrent en Afrique des atlas, des dictionnaires, des livres de leçons de choses, des arithmétiques, et, par

leurs préférences, leur personnalité, que j'ai indiquée, achevait de se prononcer.

La nature d'artiste de Baynik Diope s'est manifestée au cours d'une leçon de grammaire sur les adjectifs qualificatifs. Je lui avais demandé d'abord :

— Trouve-moi un adjectif pour qualifier le nom : encrier.

— Noir, répondit-il.

— Et le nom : table?

— Table? y a grrande, trop!

— Et l'eucalyptus que tu vois par la fenêtre?

Baynik regarde bien l'arbre désigné par mon doigt. D'autres élèves ont subi les mêmes épreuves, les jours précédents, et ils ont répondu sans hésiter : grand, haut, vert. Mais Baynik ne s'engage pas à la légère ; malgré ses dix-huit ans il n'est pas, je l'ai déjà prouvé, un garçon frivole, et il ne parle, même pour illustrer les règles, qu'en plein accord avec son cœur.

— Arbre-là, y a joli, fait-il soudain en livrant au jour toutes ses dents.

Une autre fois que je lui définissais les mots « utile » et « inutile », je donnai comme exemple du premier, le pain, et comme exemple du second, un tableau accroché au mur.

— On peut vivre cent ans, lui dis-je, sans avoir cette peinture sur son mur.

Cette élucidation du mot inutile a fait rire d'autres élèves. Mais Baynik ne cède pas à l'attrait de cette plaisanterie facile. Il ne rit pas. Il tient à vérifier mes dires et s'il regarde pour la première fois le tableau, du moins il l'examine bien.

— Y a pas comme le pain, dit-il, mais... y a bon quand même !

Il n'a pas voulu faire de l'esprit ; c'est simplement parce qu'il ne distingue pas encore « beau » de « bon », qu'il emploie ce dernier, lequel donne à la comparaison des deux objets une forme si matérielle.

Le jour où j'ai traversé le bois près de l'hôpital 86, avec Almamy Oularé, nous avons été arrêtés par la vue d'un splendide lézard vert qui étincelait dans les pierrailles.

— Y a bon, bête-là, avait-il dit.

— Comment, c'est bon ? Prends-le dans ta main.

— Lui va mordre, y a méchant, mais couleur-là y a bon, beaucoup joli.

Baynik dit des araignées :

— C'est pas bon !

— Tu en as peur comme moi ?

— Non, pas peur, mais y a pas joli !

Baynik Diope est, en outre, un admirable critique d'art. Je ne veux pas dire par là qu'il soit capable d'écrire plusieurs volumes sur l'histoire et la philosophie des arts mondiaux. Je veux dire qu'il juge sûrement de la qualité des œuvres d'art qu'on lui soumet.

Ce discernement, d'ailleurs, n'est pas à mon avis un don divin et inaltérable déposé en lui comme une pierre fine dans un chaton de bague. Il me paraît plutôt tenir à sa simplicité mieux conservée que la nôtre et que celle de beaucoup de ses camarades.

Mes expériences à son endroit ont été faites, principalement, sur une publication artistique qui offre la reproduction d'œuvres d'art inspirées par les animaux depuis l'âge du renne jus-

qu'à nos jours. A l'art antique succèdent, à la fin de ce volume, les plus viles productions modernes. Le choix de Baynik a été sûr, mais je voudrais l'expliquer. Pourquoi a-t-il préféré l'art égyptien, grec, assyrien aux œuvres de Frémiet, de Troyon, et de plus mauvais peintres et sculpteurs modernes? Pourquoi a-t-il préféré le Don Quichotte de Daumier à un certain fox-terrier, en porcelaine de Copenhague, qui est la plus parfaite et la plus triviale imitation de chien que l'on puisse voir?

Si, au lieu d'ouvrir le livre aux premières pages, sur le lion égyptien, je l'avais ouvert sur la reproduction de la porcelaine de Copenhague, qu'aurait pu reprocher Baynik à cette excellente photographie d'un fox-terrier? Il aurait suffi qu'il aimât cet animal, pour qu'il prît plaisir à sa ressemblance. Je ne pense pas qu'une personne quelconque, ayant comme lui échappé à toute espèce d'éducation artistique, puisse être scandalisée d'un art de photographe. Si Baynik le fut, c'est que j'avais d'abord ouvert le livre sur l'art égyptien et assyrien et que mon petit élève, avec l'ardeur qui le caractérise, s'était prêté aux artifices qui mettent en évidence, dans ces œuvres, des choses effroyables ou délicieuses, pour secouer l'âme. Comme à chaque fois qu'il éprouve de l'émotion, le visage de Baynik s'était durci comme du granit devant les images magiques; il s'était absorbé aussi dans l'art japonais, sans même sourire, mais quand j'avais ouvert tout à coup l'ouvrage sur le chien dont j'ai déjà parlé il poussa ce : « Oh! » d'indignation, suivi de rire, qu'il avait poussé quelquefois devant une grosse tache d'encre maculant son cahier de net.

C'est le logicien qui a poussé ce cri : sa pensée était entraînée dans des conceptions toujours imaginées de la vie, et voilà qu'on lui apporte un vrai chien. Il se révolte : ah ! mais, c'est une trahison ou une mauvaise plaisanterie, vous auriez dû me prévenir que vous alliez vous adresser à mes mains et non plus à ma pensée !

Baynik Diope est bon critique d'art, mais les dessins qu'il a faits, malgré que délicats, sont moins curieux que ceux de Mamady Koné, et celui-ci cependant n'est pas bon juge, en art, il a même fort mauvais goût.

Il est vraisemblable que si l'on eût surpris Mamady, à quinze ans, dans une inculture égale à celle de Baynik et qu'on l'eût mis en présence d'un fétiche nègre ou d'un sphinx égyptien, puis, soudain, d'imitations serviles, il eût compris que ces œuvres ne s'imposent pas à nous par les mêmes moyens. Mais, en décembre 1918, quand je fais voir des images à Mamady, qui a vingt-six ans, il ne les voit pas, il les rêve. Nostalgique, douloureux, fragile, un petit heurt, un rien le brise : il veut de la douceur et de la consolation. C'est un être qui souffre de blessures morales et qui cherche d'urgence à les panser. Quand on lui montre des images, il ne choisit pas des œuvres d'art, il choisit, telles des compresses fraîches, des figures souriantes de femmes et de fleurs pour rasséréner son âme.

Avant leur départ pour le front, en avril 1918, Jean avait fait cadeau à quelques élèves d'une pochette d'écrivain, garnie. Le soir où Mamady reçut la sienne, Jean l'ouvrit pour expliquer au destinataire l'usage des objets qu'elle contenait.

Du nombre de ces derniers était une estompe. Jean en fut surpris et embarrassé. Mamady n'avait jamais dessiné. Il n'y avait pas lieu de supposer qu'il voulût le faire. Mais, pour que la petite estompe n'apparût pas trop ridicule, le donateur imita le jeu d'un crayon sur du papier, puis il dit à Mamady, en intervenant avec l'estompe sur un dessin imaginaire :

— Tu vois, quand on a copié une fleur, ou autre chose, avec du crayon, on frotte le noir pour qu'il soit plus doux.

Cette leçon de dessin, si aérienne, fut pourtant féconde. Deux ou trois jours après, une lettre de Mamady s'ornait de trèfles à quatre feuilles, copiés d'après une vignette d'enveloppe.

Du front, il m'adressa d'autres copies et des dessins d'après nature : légumes, lampe, objets usuels. Mamady dessine un peu comme les oiseaux cousent. Il cherche, comme eux, une matière duvetée et soyeuse (son estompage) et il la rassemble avec des crins souples (ses traits) afin que ses œuvres soient telles que des nids et telles que son âme, pour ceux qu'il aime.

Quand il repasse par Fréjus, en instance de départ pour le Sénégal, je lui demande de faire le « portrait », comme souvenir, d'une rose de notre jardin.

C'est la première fleur qu'il ait tentée d'après nature et il la fait avec une facilité qui m'effraye. Comment a-t-il, du premier coup, compris l'enchevêtrement des pétales, avec leurs raccourcis, leurs enroulements ? et la disposition des feuilles et de leurs nervures ? C'est inexplicable et ce serait désolant si, malgré tant d'exactitude, ne régnait dans le dessin une sentimentalité incompatible d'ordinaire avec cette adresse...

On pourrait supposer ceci : que Mamady épris de la rose, ait abdiqué tout despotisme à son égard, qu'il se soit même anéanti jusqu'à l'humilité d'un miroir, mais que la fleur, touchée de tant d'amour, ait à son tour dépouillé devant lui les apparences qu'elle présente pour tout le monde, jusqu'à ressembler on ne sait comment, mais tout à fait, à Mamady Koné lui-même. C'est la plus belle aventure qui puisse arriver à un peintre d'imitation ; mais Mamady me réservait une autre surprise.

Après l'histoire de la rose, je lui ai donné, pour qu'il l'emporte à la Guinée, un petit album à dessin. Il a voulu l'étrenner séance tenante, avant de partir, et, pendant que d'autres élèves faisaient un exercice de grammaire, il y dessine, avec des crayons de couleur, une fleur de fantaisie. Or, le résultat est une sorte de chrysanthème, stylisé aussi sévèrement que ceux des broderies japonaises. Il a fait une ellipse régulière au crayon orange, il en a marqué le centre, au cœur de la fleur, d'un gros point rouge. Puis, avec soin, à partir de ce centre jusqu'à la limite de l'ellipse, il a opposé avec symétrie des rondeurs de pétales emplies de couleur jaune. En outre, il a tracé à cette fleur une tige où se font face deux feuilles en forme d'amandes, terminées par une extrémité fine. Cette fleur n'était pas nouvelle pour moi ; je l'avais vue dans des décorations innombrables que Mamady ne connaissait pas. Mais ce qui m'a frappée, c'est son apparition imprévue et comme monstrueuse, après la rose de la veille. La présence de la nature avait donc provoqué cette souplesse et ce mouvement, qu'on peut qualifier de serviles ; et son absence, cette régularité, cette raideur architecturales ?

La question, si souvent posée, de l'antériorité des œuvres géométriques, ou des réalistes, m'a paru moins ardue depuis ce jour-là; il semble bien que ces deux formes aient pu naître spontanément des mêmes artistes, comme il advint, sans préméditation, de Mamady Koné. Quand celui-ci a trouvé la forme géométrique du chrysanthème, son esprit ne volait pas en de plus hautes régions ; mais la nature ne lui suggérant plus la variété, il ne pouvait — il ne faut pas dire qu'il ne voulait pas — il ne pouvait qu'en traduire les aspects simples et caractéristiques.

La mémoire ne ramène que des abstractions ; les enfants eux-mêmes font des routes droites, des arbres ronds, des personnages symétriques. Quand Mamady Koné a fixé à la tige de sa fleur deux petites feuilles oblongues, celle qu'il a mise à droite n'est pas plus purement arrondie vers la tige ni plus finement effilée à son extrémité que celle qu'il a mise à gauche, pour l'équilibrer.

La symétrie est un instinct primordial de notre espèce, une sorte de peur de tomber, aussi légitime qu'enfantine; il n'y faut voir rien de divin.

Le losange doit être tout naturellement issu de cet instinct. Je l'ai vu naître un jour de la main de Fôdé Bamba qui ne dessine pas. Il nous racontait sa permission d'Antibes; nous étions à table, à l'heure du goûter ; il était ému par ses souvenirs; il cherchait à se cacher, pudiquement, dans une action. De la pointe d'un petit couteau à fruit, en corne, il se mit à tracer avec ardeur des droites obliques et parallèles, sur notre nappe. Il ne pensait guère à ce qu'il faisait, malgré qu'il feignît de surveiller avec attention son ouvrage ; mais quand il eut fini

d'incliner sa série d'obliques de droite à gauche tout en parlant avec animation, il en fit d'autres, de gauche à droite, ce qui produisit beaucoup de petits losanges tout semblables à ceux qui décoraient les poteries en bois de son pays et celles, en terre, de beaucoup d'autres.

Je crois qu'on fait généralement trop d'honneur aux inventeurs d'art. Ils ne pensent pas à grand'chose : ils sont sensibles, logiques, imaginatifs ; cela suffit.

J'ai vu comment les artistes créent, sans y songer, en voyant travailler Bakoré Bili. Celui-ci est du même pays que Fôdé, qu'il est venu accompagner aux « Cistes » ; mais il n'est guère épris de l'école ; il s'ennuie autant à distinguer les lettres qu'à les tracer. Je ne sais d'abord que faire de lui et je lui propose :

— Veux-tu jouer aux cartes ? ou aux dames ? ou aux dominos ?

— Non, moi y a pas content jouer.

Je lui donne à feuilleter un album de cartes postales et il en retire bientôt la photographie oubliée là d'une œuvre de Pinturricchio qu'il tend à Fôdé Bamba en disant :

— Celui-là y a meilleur, il trop bien joli !

Etonnée du choix et du geste, je pressens l'artiste et je tâche à le provoquer. Je mets un crayon dans sa main. Je place sur la table deux petites poires et je l'engage à les copier. Bakoré accepte aussi volontiers l'entreprise qu'il avait nettement refusé l'alphabet, le goûter et les jeux. Mais il ne tient aucun compte de mes indications. Il fait les poires sans presque les regarder, en tournant d'ailleurs son papier dans tous les sens pendant qu'il s'occupe de rendre apparentes, par des frot-

tis puissants, leurs formes oblongues terminées par d'élégantes queues. Quand il a fini, je lui fais remarquer que l'un des fruits est à l'envers ; cela le fait rire. Il l'a conçu indépendamment de la table, en tournant sa feuille, et cela me dispense de lui demander pourquoi il a omis les ombres portées. .

Bakoré est venu aux « Cistes » autant de fois qu'il en a eu le loisir avant son départ pour le Sénégal, c'est-à-dire seize fois, et il a fait, chacun de ces soirs-là, un dessin à la mine de plomb d'après des objets ou d'après des reproductions d'œuvres d'art. Il n'a plus dessiné d'objets à l'envers, mais il a toujours témoigné d'une grande indépendance à l'égard de mes conseils. Le jour où il a copié le cheval galopant sous l'orage, de Delacroix, je lui ai dit :

— Tu vois que le cheval est bien blanc et tout le papier bien noir, tout autour.

Bakoré a fait un cheval d'une merveilleuse légèreté mais tout noir à l'exception des yeux, des crins et des quatre sabots, réservés blancs. On dirait un peu du souci d'un décorateur étrusque.

J'ai dit qu'il ne regarde guère les modèles ; il regarde beaucoup, en revanche, les effets produits par son travail sur le papier blanc. Il n'a pas l'air de quelqu'un qui dessine, il a l'air de quelqu'un qui brode : on voit la pointe de son crayon s'agiter sans cesse, mais son ouvrage n'avance pas. A force de s'intéresser aux jeux de son crayon, certains lui ont plu particulièrement. C'est comme cela qu'il a choisi ces faisceaux de traits droits et grêles dont il a fait des feuilletés de livres, des chevelures ; ces larges frottis avec lesquels il fait apparaître les grands plans simples des objets ; ces gros traits en che-

nille qu'il dispose comme colonnes ou comme bases de ses architectures et aussi ces plaques grises, blanches ou noires qu'ils distribue çà et là pour attirer l'attention sur les parties essentielles de ses œuvres. C'est la combinaison de ces moyens purement picturaux que j'appellerai sa matière ; il vaudrait mieux dire ses artifices.

De tout cela, il ne me doit rien que le papier blanc et la mine de plomb, si misérable. Cependant cette fourniture a de l'importance, car elle a décidé de l'orientation de ses recherches. Il est certain qu'après avoir goûté de la facilité du papier et du crayon, il pourrait encore goûter volontiers de celle de la toile et de la couleur ; mais il ne pourrait sans répugnance tenter le conflit de son couteau et d'un bois dur, ainsi que le firent ses ancêtres.

Pour délaissier nos procédés souples et courir héroïquement les risques de la sculpture directe, il faudrait à présent à Bakoré Bili un tempérament de martyr, et tel n'est pas le sien, ni celui de la plupart d'entre nous, du reste.

Mais je vois bien comment, en d'autres temps, il aurait pu se comporter devant un cylindre de bois. Il ne l'aurait pas abordé avec l'idée de lui imposer une forme. Nul ne peut concevoir une forme indépendamment d'une matière. Il n'y a que les faussaires et les photographes qui dérobent l'aspect de la chair et des fleurs pour en affubler le papier, la toile ou la pierre.

Plus simple est Bakoré. Il n'eût rien préconçu. Il eût, de son couteau, questionné le bois, comme il a questionné, du bout de son crayon, le papier, pour en apprendre les ressources. L'outil du sculpteur questionne sur la forme humaine. Le bois, réagissant, en propose des évocations que

n'aurait pu prévoir l'artiste. Le génie de l'artiste est de savoir choisir celles, plus ou moins aiguës ou abstraites, qui lui ressemblent. C'est sa logique, en propageant le rythme de l'artifice choisi, qui fait le reste.

Il n'y a pas que le bois qui propose, la forme cylindrique même d'un morceau de bois propose aussi. C'est elle, sans doute, qui a inspiré ces corps symétriques dénués de mouvements, prolongés de tronc, en colonnes ; ramassés de membres, en bases, en chapiteaux. La plupart des œuvres nègres ont cet aspect d'hommes-oiseaux dans l'œuf, un œuf très allongé, cylindrique, la bûche.

Bakoré, qui ne quitte pas des yeux sa matière, eût accepté les suggestions du tronc d'arbre plus volontiers que celles d'un mesureur des proportions humaines, même grecques. Bien plus que d'altérer ces proportions, il eût redouté, en prolongeant les jambes et leur intervalle, de porter atteinte à la solidité du bois, réelle, et à celle, figurée, de la colonne. Il ne m'écoutait guère quand je lui parlais de faire un peu ovales les yeux de son lion qu'il arrondissait géométriquement.

Quand on perçoit l'ordonnance, la gravité de l'art nègre, on se demande comment on a pu l'opposer à d'autres comme bassement sensuel et réaliste. Il y a des masques baoulés qui évoquent exactement une fenêtre romane : la colonne du nez y est surmontée d'un chapiteau orné qui supporte les arcs en plein cintre des sourcils, également ornés. Nulle part trace de la vulgarité d'organes réels.

J'ai montré, sans le commenter, un de ces masques à Bakoré Bili qui ne l'avait jamais vu.

Il l'a trouvé « très bien joli ». Les proportions d'autres fétiches ne l'ont pas surpris non plus. Il eût été de ces artistes qui les ont créés avec le concours de toutes les chances, car ils ont pu faire des figures humaines aussi librement que les gothiques firent leurs églises. Leurs clients — les dieux — étant inexistantes, étaient plus discrets que ceux, vivants, qui les suivirent. Si nous avons substitué aux dieux les jolies femmes; si les Grecs leur avaient déjà substitué d'orgueilleux athlètes, ce n'est pas tant mieux, ainsi qu'on l'a dit, c'est tant pis ! La beauté-type, dans les arts, n'est qu'un idéal d'empailleurs ; les Dieux égyptiens, les Moines de Giotto, les Baigneuses de notre Renoir ne comptent que par ce qui les lie à l'art nègre et non par ce qui les lie aux canons.

On n'entend que lamentations sur la fin de l'art nègre, mort avec la société qui l'avait produit. J'avoue que sa disparition, en elle-même, ne m'effraie pas plus que celle de l'art de notre moyen âge, mort avec la société d'alors. Il suffit que nous restions bien vivants et les nègres aussi. Or, ils le sont encore : je les ai vus, parés d'ardeur, comme une graine gonflée de ses germes ; mais peut-être qu'ils vont mourir sous l'influence européenne, comme les anémones de notre jardin délaissé, sous le chiendent. Déjà, comme elles, ils ne fleurissent plus.

Si mes élèves étaient restés aux « Cistes », ils auraient rempli de leurs œuvres ferventes, écrites ou peintes, notre maison ; mais, de retour dans leur village, ils n'ont rien fait, que des lettres très émouvantes sur leur détresse.

Il y a des personnes qui expliquent cela en

disant que leur société, inférieure, est dominée par la société française, supérieure. Je vois bien que cette dernière est plus forte, comme je vois bien aussi que celle des Anglais, qui jouent si bien au foot-ball, surpasse la nôtre ; et que la société des abeilles est supérieure à celle des Anglais, puisqu'elle fait plus de sacrifices. Mais je pense qu'on aurait tort de nous coter trop haut, une abeille et moi, et de coter Bakoré Bili trop bas, comme font les savants, d'après les sociétés qui nous renferment. Si l'européenne est la plus forte, je ne saurais m'en vanter, car ce n'est pas moi qui l'ai faite ; même, si j'avais pu la faire, je ne l'aurais pas faite telle qu'elle est, et je ne suis pas la seule. La plupart des amoureux, entre autres gens intéressants, la renieraient car, si elle n'a pas, comme les abeilles, supprimé complètement l'amour, c'est qu'elle ne le pouvait pas.

D'autres personnes disent que si les nègres n'ont pas réussi dans le monde, c'est que leurs dieux sont moins beaux ou moins nobles que ne le sont les nôtres.

Je ne les vois que moins opulents. Et peut-être n'a-t-il manqué, pour leur fortune, aux dieux nègres, que l'audace qu'ont eue les nôtres d'exploiter à fond l'invention de l'immortalité de l'âme. Faire travailler et souffrir à crédit, pendant toute leur vie, leurs créatures et ne les payer qu'outre-tombe est, certes, un trait de génie social qui approche de ceux des insectes, inventeurs d'asexualité. Nos dieux, pour ce trait, méritaient le succès et l'empire du monde ; mais ils ne méritent pas notre admiration, à titre de noblesse, pour leur tromperie, contre de plus humbles et plus honnêtes dieux.

Il faut beaucoup d'ignorance pour s'abuser sur les procédés, à notre égard, des sociétés; il suffit d'un peu de goût pour apercevoir qu'il n'y a rien de bon ou de beau chez nous que nous n'ayons trouvé hors d'elles.

C'est parce qu'ils les trahissaient toutes, ces années passées, que mes amis noirs ont montré tant de charme et d'amour. Ils avaient franchi notre seuil oublieux des conventions de leurs sociétés qui n'ont pas cours ici; ignorants de celles qui nous régissent. Notamment devant moi, qui suis comme femme blanche un animal inconnu d'eux, et devant l'art, ils se présentèrent, nets de calculs des valeurs sociales, avec une nudité d'âme paradisiaque. C'est pour cela que Saër Gueye m'avait appelée Louise. C'est pour cela que Bakoré Bili, fétichiste en Guinée, avait fait des dessins originaux, malgré ses traditions et les nôtres, et que Macoudia, musulman, tracera des figures humaines, malgré le prophète.

Leur belle aventure est finie. Ils sont repris par les dieux hostiles : les leurs, les nôtres surtout. Toutefois ceux-ci vont bientôt mourir, et de mort violente, du moins on le pense généralement. Mais peut-être, avant eux, les nègres seront-ils morts ? Ce serait très cruel car, pour leurs destins, j'espère beaucoup de nos prochains dieux. Qu'ils se nomment « communisme », ou d'un autre nom, ils ne sauraient avoir autant d'âpreté que leurs devanciers. Il fallait à ceux-ci des faces terribles pour masser leurs troupeaux humains. Mais leur troupeau est fait et ses parcs bâtis. Ils n'auront même plus besoin de dire à nos enfants, en fronçant les sourcils : « Sacrifiez les fleurs et les fruits, l'air

et l'eau, les caresses des femmes et la grâce des nègres pour avoir le pain quotidien. »

Ils n'auront plus qu'à leur dire avec un sourire et un geste évasif, pleins de bonhomie : « Tâchez vous-mêmes à retrouver l'amour et la fantaisie perdus, tout en préservant religieusement, comme une conquête, votre petit croissant et votre grand journal, frais tous les matins ».

Fodé Bamba disaif, à propos de certains militaires dont il constatait les insistances, les indignations, les exhortations pesantes :

— Lui parle gros.

— Et dans le temps où je l'autorisais à lire ma correspondance, il disait d'un de nos amis, dont le style est imagé et plein de tours saisissants :

— Lui parle fort.

A leur retour du front, en décembre 1918, j'ai fait lire à mes élèves des pages d'auteurs comiques ou humoristes : Tristan Bernard, Jerome K. Jerome, Jules Renard, Dickens et je leur ai cité des nouvelles à la main.

Je n'ai jamais trouvé en défaut leur finesse. Partout où le sujet ne leur était pas étranger, leur rire coïncidait avec le mien. Mais j'ai reconnu qu'outre ce rire-là, presque tous en possédaient un autre, que je leur envie et qui se manifeste au souvenir de leurs mésaventures et de leurs souffrances ou pendant leur cours.

Un jour que Mamady Koné jouait aux dames avec l'un de nos amis, celui-ci s'étonnait de le voir rire chaque fois qu'un accroc à ses chances eût dû l'assombrir. En classe, les fautes dans la dictée furent toujours une source de vive gaieté pour les coupables.

Bélia Bamoussa et Fôdé se racontèrent leurs souffrances des Dardanelles, en se tenant les côtes, comme s'ils rappelaient les épisodes d'une nuit d'orgie. Un tuberculeux très avancé, que je visitais à l'hôpital, se mit à rire, autant que sa toux le lui permettait, en m'énumérant les symptômes de sa fin prochaine. Enfin, je vis rire, tout seul, Damba Dia, à la lecture qu'il faisait de *la Vie des Martyrs* de Duhamel.

— Comme tu as de la chance, lui dis-je, de pouvoir rire en lisant ce livre si triste !

Au bout d'un instant, je sus qu'il ne pouvait me répondre parce qu'il était gêné par ses larmes, descendues dans sa gorge, comme sur son visage.

Quelquefois, Jean et moi, nous nous sommes trouvés dans certaines conditions qui nous permettaient de voir arriver, sans en être aperçus, Baïdi Dialo, Saër Gueye ou Ghibi.

A la seule vue de nos murs, avant toute apparition humaine, leurs dents s'éclairaient déjà toutes. Une fois, par l'entre-bâillement de nos volets, nous avons vu Ghibi, seul, souriant à un bouquet de roses oublié dehors.

En février 1919, ma mémoire groupa tous ces faits, et tout à coup, à l'heure d'un goûter où dix de mes élèves riaient ensemble, le sens du visage nègre m'apparut.

Avant cette heure-là, malgré que je l'admiration, son esthétique m'était inexplicable ; mais quand je vins à concevoir que sa fonction principale était le sourire, je compris que le volume de la bouche, critiqué par mes compatriotes, était son chef-d'œuvre. Un artiste met en évidence une idée picturale ou plastique, essentielle, et

s'inquiète peu des conséquences qu'elle entraîne, car il sait bien que l'art vit de sacrifices.

Les femmes de nos pays qui ont le plus joli sourire, n'en peuvent avoir d'aussi beau qu'un nègre, car l'éclat des joues et des chevelures distrait de celui des dents ; mais lorsque celles-ci brillaient dans ma classe noire, je ne voyais qu'elles, comme dans le ciel de minuit ne scintillent que les étoiles.

Le jour où cette pensée me traversa l'esprit, je la tins pour de l'inspiration et j'écrivis à Jean, alors à Paris, ces quelques lignes :

... Je viens de découvrir la vraie version de la création de l'homme : Dieu ne le fit pas en une fois, comme on l'a toujours dit, mais en plusieurs fois. Le premier homme qu'il créa fut un nègre. C'était un jour où il était de bonne humeur. Il ne s'était pas proposé de créer précisément un homme ; il s'était dit : je veux créer sur la terre le sourire, à l'image de ma belle humeur d'aujourd'hui.

Comme tout bon artiste, il mit en avant son idée essentielle : les dents ; il les blanchit, les sertit dans des lèvres épaisses comme un cadre riche, aplatit le nez de peur qu'il ne leur portât de l'ombre, et noircit la peau pour qu'on les vît mieux.

Mais un autre jour où il était de mauvaise humeur, il reprit sa première œuvre dont le nez s'allongea démesurément, tel un rocher de paysage romantique ; le sourire fut enfoncé en même temps que la bouche, tandis qu'une forêt pileuse, plus ou moins sombre, s'efforça d'en cacher les restes, et qu'au delà, la peau s'éclaircit, pour en détourner nos yeux.

Jean me répondit :

... Tu dois avoir raison, et les Européens ont secrètement conscience de la mauvaise humeur de leur créateur puisqu'ils n'ont jamais osé le peindre en train de rire.

J'ai connu Macoudia M'Baye, sergent, au mois d'avril 1919. Il est venu aux « Cistes » avec Damba Dia. C'est un Ouolof, étrange de visage, long et fuselé de corps et de doigts.

Je ne sais pas comment fait Macoudia pour ne pas laisser apercevoir qu'il est un homme et un soldat, malgré qu'il soit vêtu du costume militaire comme tout le monde. Ce phénomène peut s'observer chez beaucoup de noirs, mais il est particulièrement remarquable chez Macoudia.

Les occupants du costume masculin profitent d'ordinaire de ses avantages. Parce qu'il est solide et très découpé, il leur inspire ces gestes hardis qui conviennent aux défenseurs et pourvoyeurs de la famille. En Europe, on voit les jeunes garçons s'entraîner de bonne heure à écarter aussi promptement leurs coudes qu'à rapprocher leurs sourcils, à ouvrir ou croiser sans peur leurs genoux, à rejeter crânement de leur front leurs cheveux, à planter jusqu'au fond de leurs poches leurs poings.

Je reconnais bien que tout cela est plein de sens, mais je n'y trouve rien d'aimable.

Quand je songe que le privilège de ces attitudes est leur seule rémunération pour les écrasantes corvées que la société leur impose, j'ai grand'pitié d'eux, mais je ne les aime pas forcément.

On peut aimer des formes très dissemblables de soi-même; mais il ne s'agit pas de leur forme;

leur costume, leur extérieur s'emploient à la dissimuler pour ne me révéler que leur vertu. A mes yeux les hommes de nos pays, tels des dieux, n'ont pas de forme.

J'aime les chiens et les chats et d'autres animaux. Les amants s'aiment plus fort en s'appelant du nom de chien, de chat et du nom d'autres bêtes, parce que leur caresse, issue imaginairement d'une forme lointaine, est plus surprenante. Mais l'air masculin n'inspire pas d'amour. La manière masculine de porter un costume, des cheveux, des traits, n'inspire pas d'amour; elle inspire du respect comme une profession utile, celle de charpentier, par exemple. C'est sans doute honorable, mais ce n'est pas sensuellement persuasif.

Je sais qu'il y a beaucoup de femmes qui admirent les allures viriles de leurs maris, représentées par les soldats de Rude, sur l'Arc de Triomphe, et par d'autres héros de pierre qui lèvent vigoureusement un bras ou deux, sur nos places publiques. Mais leur admiration vaut celle des bourgeoises enorgueillies d'avoir un mari sénateur.

Macoudia M'Baye ne réclame pas l'admiration vouée aux hommes dignes de leur sexe ; il n'exerce pas la profession méritoire d'être masculin. Chaque fois que je le regarde, après l'avoir fait asseoir, je vois ses genoux rapprochés l'un de l'autre, ainsi que ses pieds, je vois ses bras au corps et ses mains fines jointes ou posées à plat sur chaque genou, symétriquement, comme celles des pharaons de marbre ou des jeunes filles.

En revanche, quand je le considère si grand, si noir de masque, si nouveau, que je me crois égarée en pays de chimère, c'est un délice de

rencontrer soudain des pensées familières dans ses yeux. C'est le délice du jeu de cache-cache, où se donne à trouver une âme fraternelle dans une cachette : l'étrangeté.

Quand il est venu la première fois avec Damba Dia j'étais en train d'arroser le jardin ; il ne m'a rien dit. Il s'est mis à arroser comme Damba et moi. Il n'a pas prouvé des connaissances horticoles, mais, tout de suite, il a prouvé de la sensibilité. Il s'est hâté pour donner à boire à toutes les plantes désignées ; il craignait affreusement d'en oublier, mais il ne donnait que peu à boire à chacune comme s'il eût craint pour elles l'intempérance qu'il craint d'ordinaire pour lui. Son zèle à secourir le peuple végétal l'emportait souvent au delà de mes plantations. Il me fallait lui retirer les arrosoirs des mains ; il aurait abreuvé les pins et les cistes.

Dès sa première visite, il fut ainsi ; à chacune de ses visites suivantes, il fut de même. Le plaisir de Macoudia ne se fane pas plus que le bleu du ciel provençal. La destinée sera bien injuste si elle le fait vieillir comme un autre.

Quand je l'ai fait entrer avec Damba Dia, celui-ci s'est mis à écrire tout de suite et Macoudia s'est assis en face de lui comme s'il n'était venu que pour le contempler. Il a refusé d'apprendre à lire et, si je n'avais pensé à le faire dessiner, peut-être serait-il revenu tous les soirs pour contempler son camarade et moi-même dans nos relations avec les livres et les cahiers, puisque ce spectacle ne semblait pas le lasser du tout. Il ne bâillait pas comme tels autres noirs qui accompagnèrent leurs amis à l'étude.

Un jour que je fis de lui un croquis au crayon, je lui dis, au bout d'une vingtaine de minutes :

— Il faut te lever et te promener un peu, maintenant... tu dois être ennuyé de rester si longtemps sans bouger.

— Y a pas moyen ennuyer, répliqua-t-il, quand on reste tranquille.

Macoudia aime les fleurs, les broderies, les arbres, les maisons bien blanches ou bien roses et il doit aimer les femmes aussi, car il admire sans distinction de race, ce qui est très rare, les beautés qui illustrent nos atlas français et coloniaux. Il me regarde aussi beaucoup entre les moments où il feuillette les livres et ceux où il dessine. Cependant, on voit qu'il n'est pas venu exprès pour me regarder, car ce n'est qu'après l'accomplissement de ses tâches que ses yeux, m'ayant rencontrée, s'arrêtent.

Ils s'arrêtent, ou ils s'épanouissent, on ne sait pas. Ils demeurent ouverts longuement sur moi, sans battements de leurs longs cils, comme des anémones. Je dis des anémones parce que, dans l'ouverture claire et large des paupières, sa prunelle paraît saillante, comme le cœur noir de ces fleurs.

Plusieurs fois, Macoudia est venu sans Damba et m'a trouvée seule. Il a arrosé comme à l'ordinaire, de six heures à sept heures environ ; et comme d'habitude aussi, il m'a fallu lui retirer les arrosoirs des mains. Puis il a dessiné et m'a regardée, comme les autres fois.

Macoudia ne connaît pas ma famille, car, pendant ce mois d'avril, je suis seule aux « Cistes », où des soins ménagers me retiennent encore après Jean et François. A côté de moi, qui m'absorbe dans des travaux de couture, sous la lampe, Macoudia vient broder avec son crayon une feuille de papier blanc, comme une jeune

filles du voisinage qui viendrait orner son linge en ma compagnie.

Il s'en va quand son dessin est fini, généralement vers neuf heures, mais sans hâte, la rentrée des sergents n'étant pas contrôlée dans son bataillon.

Je lui ai demandé son âge ; il aurait vingt-sept ans, dont six de service, d'après son livret militaire ; mais il en aurait moins d'après l'apparition de ses dernières dents. Les livrets attribuent toujours l'âge qu'il convient aux engagés involontaires.

Un dimanche après-midi, je trouve Macoudia dans la salle à manger, quand j'y entre moi-même. Il n'est pas assis face à la table, il est assis parallèlement à sa longueur. Son corps est étiré ; sa tête, orientée vers moi, est soutenue au-dessus du meuble par son bras replié qui y prend appui. Il me regarde tranquillement quand j'ouvre la porte, mais il ne me dit pas bonjour, comme s'il était là de toute éternité. C'est la première fois qu'il manque à me dire bonjour. C'est la première fois qu'un tirailleur manque à me dire bonjour. Ce mot échangé est comme un pas que l'on fait ensemble dans la société humaine. Hors de ce mot, c'est la rencontre en forêt obscure, ou en plein ciel. Fôdé, si familier, en omettant le bonjour, l'aurait remplacé par une petite phrase : « Tu vois, moi y a bien installé à l'école, déjà. » Mais Macoudia n'a ni parlé ni remué, tel un chat.

J'aurais pu lui dire : « Eh bien, c'est ainsi que tu oublies de me saluer ? » Mais son expression était si sereine, si saisissante était la majesté de son corps raidi, et comme engainé, que je n'osais

pas lui poser de question. J'avais plutôt envie de me retirer, intimidée.

Mais comment se serait-il expliqué ma fuite si son mutisme était inconscient ?

J'ai pris le parti d'imiter sa simplicité. Je ne lui ai rien dit. J'ai placé une petite bouteille sur la table, je l'ai emplie d'eau et je suis passée près de lui pour aller détacher, en tremblant un peu, une des roses du grand bouquet qui orne la cheminée. J'ai mis tremper dans le flacon la tige de la rose et j'ai demandé à Macoudia :

— Veux-tu faire cette fleur qui est si jolie ?

Il a changé de position, il a ouvert le carton à dessin et il s'est mis à jouer du crayon et de la gomme pour le reste de l'après-midi. Mais à partir de ce jour-là, j'étais un peu troublée quand il venait seul. Je surveillais sur le papier la course de sa main ; je surveillais aussi la promenade de sa pensée. La nuit arrivée avec le clair de lune, on entendait les chiens de la ferme voisine aboyer et hurler. Je disais à mon compagnon :

— Ecoute les chiens qui travaillent !

Il riait. Puis, lorsque les chiens, presque toujours d'un commun accord, cessaient leur concert, je rallumais le sourire de Macoudia en observant :

— Les chiens ont fini le travail, ils sont allés boire un verre.

Alors, lui-même, un moment après, au premier aboiement, sursautait :

— Ah ! chiens y a commencer travail, encore. Et, au premier renouveau de silence :

— Ah ! chiens y a rentrer tous dans cantine.

Macoudia paraissait parfaitement heureux, et quand son dessin était fini, qu'il me regardait,

et qu'il ne s'en allait pas tout de suite, je recommandais à être embarrassée.

Je ne pouvais alléguer, pour l'inviter à partir, le repos qu'il devait prendre ni celui que je devais prendre moi-même ; car ce congé-là se donne à un militaire ou à un jeune homme policé. Le soin de ma réputation pouvait s'apprendre à un « monsieur », mais il ne pouvait s'expliquer à un ange qui semblait s'être incarné exprès pour venir veiller avec moi.

J'étais donc obligée de chercher d'autres formes quand Macoudia ne semblait pas avoir envie de quitter la maison. Je prenais du chocolat, ou des figues, ou des pêchès, que j'enveloppais et je lui disais :

— Donne-moi tes mains.

Et quand il refusait de me les donner, j'insistais :

— Ce n'est pas pour toi, c'est pour tes camarades.

Heureusement que Macoudia avait des camarades et que, pour eux, il fallait bien qu'il se laissât charger les mains et que, les mains chargées, il partît. Sinon, qu'aurais-je inventé contre sa béatitude ?

Certes, si l'esprit religieux l'eût fortement imprégné, il aurait trouvé magnifique de fuir, à l'arrivée de la nuit, comme un dangereux monstre, l'être fragile et solitaire dont il avait partagé la gaité, l'instant d'auparavant. Mais Macoudia, musulman, ne connaît pas bien sa religion ; il n'en a retenu que l'horreur de l'alcool. Quand ses camarades certifient que c'est Dieu qui a fait la guerre : « Peut-être c'est Dieu, risque-t-il, peut-être c'est pas Dieu. » Les seuls aspects et la seule vertu de Dieu qu'il connaisse bien et qu'il

apprécie sont ceux de l'eau claire qui se laisse boire sans troubler l'esprit quand il fait chaud. Il ignore les autres prescriptions du Coran et il dessine, notamment, malgré ce livre, des figures d'hommes et d'animaux.

Sinon la course que je le priais de faire, les mains chargées, auprès de ses camarades, qu'est-ce qui aurait pu mouvoir Macoudia ? La discrétion aurait pu l'éloigner, chaque soir, en présence de Jean ou de mon fils ; mais j'étais seule, et il pouvait apercevoir que sa société m'était agréable : quand il improvisait ses satires naïves contre les militaires — il prononçait miltrrri, la gorge et le mot contractés pour faire éclater l'i — je l'écoutais comme un ramage d'hirondelle.

Il peut sembler absurde qu'il ne témoignât pas de sa volonté de rester. Mais j'avais pris l'habitude de prévenir tous ses désirs comme il est naturel de le faire à l'égard des personnes que l'on reçoit. Je lui demandais toujours :

« As-tu chaud ? as-tu soif ? as-tu faim ? es-tu fatigué ? » Il attendait sans doute que lui demande encore : « Es-tu content tout à fait ?... Veux-tu manger ce gâteau ? Veux-tu m'embrasser ? Veux-tu dormir un peu avec moi ? »

Il attendait, par sentiment du rythme ; mais il devait à la fin trouver bizarre ma conception de l'hospitalité, laquelle proposait tant de choses dispendieuses et médiocres et omettait les plus magnifiques et qui ne coûtent rien.

Il devait être attristé de ma bêtise, et sans doute se disait-il que, si les rôles s'étaient renversés et qu'il eût à me recevoir, il m'aurait offert de l'amour, aussi simplement qu'une boisson fraîche.

Je comprendrai que Macoudia m'attendît quand je me rappellerai son regard attaché sur moi comme sur un objet attirant, mais énigmatique. Je comprendrai qu'il s'étonnât, quand je reverrai sa copie du chien de bronze antique pour lequel il inventa un sexe de forme si élégante qu'on dirait d'une fleur. Il devait être bien surpris que l'amour soit mal reçu dans le monde.

Je comprendrai tout cela, mais je ne le compris pas tout de suite. J'avais fréquenté trop longtemps des hommes et des femmes de nos traditions qui ne se rendent que des devoirs. Un monsieur correct doit témoigner, auprès d'une femme, de son désir et en voler la satisfaction, si possible. Une dame, aidée de sa robe, doit accroître ce désir, si possible, et le décevoir souvent. Comment aurais-je compris tout de suite Macoudia, cet inconnu sans honneur, qui croit aussi indélicat de me demander mon âme qu'une assiettée de fruits que je n'ai pas offerts.

Je savais qu'humilier l'orgueil viril et la stratégie, fût-ce la stratégie stendhalienne, est un rare plaisir. Mais je n'avais pas encore songé que décevoir l'ingénuité de Macoudia, c'est priver des fleurs de lumière, de mie de pain des moineaux.

Des circonstances imprévues allaient me l'apprendre.

Un soir, Macoudia arrive encore tout seul, à cinq heures et demie, et me surprend pendant que je dîne. L'instant précédent, par ma fenêtre ouverte, j'avais bien aperçu sur la route, à travers les arbres, un Sénégalais de taille élevée qui marchait dans la direction des « Cistes », mais je n'avais pas voulu reconnaître Macoudia, dont la course est d'ordinaire si allègre, dans ce promeneur indécis. Aussitôt entré, il me remet, sans

parler, une lettre de Damba Dia. C'est un mot, griffonné en hâte, pour m'expliquer qu'il n'a pu venir, étant de garde; sur l'enveloppe même est placée la nouvelle reçue en dernier lieu, qu'un détachement de permissionnaires, comprenant Macoudia et peut-être lui-même, partira le surlendemain pour Marseille et le Sénégal.

J'installe Macoudia aussitôt devant un modèle, le réveille-matin, placé sur un dictionnaire et, dès qu'il a commencé son dessin, je reprends mon repas où je l'avais laissé.

— Alors, dis-je à mon compagnon, tu as entendu dire, toi aussi, que ton départ est pour le 27 avril ?

— Oui.

A ce moment-là, j'ai dû prononcer une phrase de regret dont j'ai tout oublié, sinon qu'elle est restée sans réponse de la part de Macoudia. Cependant, j'ai prêté à ce fait peu d'attention car son crayon cheminait sans repos sur la feuille de papier blanc ; je l'ai cru seulement un peu absorbé par son étude. Après quelques minutes, il a pris son mouchoir pour retirer quelque chose qui le gênait dans l'œil gauche : une poussière sans doute.

Cependant, il y a quelque chose qui le gêne aussi dans l'œil droit. Il y porte la main comme pour redresser un cil. Que penser ? Peut-être fait-il cela, d'habitude, quand son ouvrage l'embarasse ? C'est un tic d'artiste qui m'a échappé jusqu'ici.

Son étude avance, avance très gracieusement. Il a tracé avec une grande délicatesse les deux aiguilles du réveil, et quand il en indique les renflements, pareils à deux petits épis de graminée

au bout de leur tige, je le vois qui joue avec violence de la gomme :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui dis-je.

— Y a trrrop grrros, beaucoup ! roule-t-il avec passion.

Comment peut-il trouver épaisse une forme deux fois plus légère que le modèle ?

Malgré son activité, Macoudia a toujours quelque chose qui le gêne dans un œil ou dans l'autre, et lorsque, après l'avoir quitté pendant un quart d'heure pour faire ma vaisselle, je reviens auprès de lui, je trouve que son crayon, resté dans ses doigts, ne marche plus, que le dessinateur lui-même est immobile et que ses paupières, ainsi que sa tête, sont si baissées vers la table, qu'il semble dormir...

Macoudia pleure sur son mouchoir qu'il a caché au creux de sa main gauche.

Avant d'avoir vu Macoudia pleurer, j'avais laissé la peine m'envahir sans me débattre, car je savais que c'est en se débattant qu'on provoque les larmes.

La peine était entrée chez moi avec le mot qu'avait écrit Damba Dia sur l'enveloppe et elle avait envahi certaines parties de ma conscience, avant de la gagner tout entière. Il me restait des pensées indemnes où luisait le sourire des jours précédents. Si je m'étais débattue, la vague de chagrin aurait assailli tout. Pour me contenir, je me répétais sans cesse : « Il faut vivre avec Macoudia exactement comme les autres soirs, car pour lui, rien ne s'est altéré depuis hier ; il n'y a que plus de chaleur dans son âme, malgré qu'il ne proclame pas sa chance, par discrétion. Jusqu'ici, il s'était réchauffé auprès de moi comme auprès d'une cheminée, dans cette

France hostile. Mais qui regrette le feu en été? Macoudia jouit de l'été depuis deux heures qu'il pense à son rapatriement et il serait impudique de le faire assister à ce qui m'arrive. »

Mais en voyant Macoudia pleurer, j'oubliai toute ma prudence dans ce cri d'émoi :

— Qu'est-ce que c'est donc, mon pauvre ami?

Il ne répondit pas, et je me mis à pleurer sur ma serviette, faute de mouchoir. Lui ne cachait plus le sien : il s'était fait à la saison mauvaise et il s'était équipé en conséquence, en se remettant au travail. J'allai chercher un mouchoir et je fis comme lui. Je m'occupais à coudre, tant que j'y voyais, puis j'interrompais mon ouvrage pour soigner mes yeux. Et Macoudia, pour dessiner, faisait de même.

Pendant une période où mes yeux ne pouvaient vraiment plus distinguer mon aiguille, je pris, au bord de la feuille à dessin, le fin poignet gauche qui n'avait pas grand'chose à faire, et je dis à mon compagnon :

— Tu es bien gentil de pleurer avec moi !

Il ne me répondit toujours rien, il ne me regarda toujours pas et, dans ma main, son poignet se raidit si fort que, si je n'avais pas vu son crayon poursuivre toujours sa route et témoigner la vie, je me serais demandé comment une statue de bois noir pouvait tant pleurer.

Tout cela dura jusqu'à dix heures, jusqu'à ce que son dessin fût fini. Sauf, par places, le boursofflement du papier causé par les larmes, rien n'y trahissait de la souffrance ; jamais encore mon élève n'avait produit une œuvre aussi fraîche, aussi légère.

Macoudia a rangé son crayon et sa gomme dans mon plumier et il s'est levé. Il sanglote bien

fort maintenant, appuyé debout à l'un des battants de la double porte. L'épanouissement en coupe, de ses jolies mains enferme son visage avec le mouchoir neuf que je lui ai donné. Il n'a plus besoin de se raidir, désormais ; sa journée est finie ; il se laisse secouer simplement, simplement, par sa peine, comme des gens subissent avec passivité les cahots de leur voiture engagée aux mauvais chemins. Je lui ai parlé de repos, mais cela ne l'intéresse pas. Il ignore le calcul de la santé, comme les autres. Il ignore s'il a du repos à prendre, tandis qu'il est profondément persuadé qu'il a beaucoup à pleurer.

Avant ce soir-là, je n'admirais pas les larmes. Je les avais vues consolider l'association familiale, en consacrant ses deuils ; illustrer la pitié féminine, en s'étalant ; démontrer la vaillance masculine, en se dérochant. Je les avais estimées pratiques, socialement, comme une monnaie blanche ordinaire.

Mais, ce soir-là, j'ai admiré les larmes de Macoudia. Elles étaient une lumière, comme son rire. Elles témoignaient de la capacité de bonheur de son âme, comme le bleu de l'ombre mesure l'ardeur du soleil.

En voyant Macoudia pleurer, je n'ai pas eu besoin de comprendre, il n'a pas eu besoin de m'expliquer, je n'ai eu qu'à regarder combien, les jours précédents, il m'avait aimée.

Si j'avais vu Macoudia pleurer, et que je n'eusse pas pleuré autant que lui, j'aurais été bien forcée, cette fois-ci, de prendre sa tête dans mes mains et son front sous mes lèvres, mais je pleurais autant que lui et nous ne nous devions plus rien.

Il ne m'avait rien demandé, je ne lui avais rien

donné ; mais, par la magie des larmes, c'était, maintenant, comme si tout se fût accompli. Les larmes sont fluides comme la couleur : nos chagrins s'étaient réunis comme un bleu mêlé à un autre bleu fait la moire d'une rivière.

C'était plus que si tout se fût accompli, c'était plus qu'un bonheur défunt, c'était un bonheur passé que nous venions de faire naître et, pour la première fois, Macoudia pouvait me trouver généreuse en s'en allant, les mains chargées de même manière que les autres soirs.

J'AVAIS, en mars 1919, un élève à l'hôpital 67, à Fréjus, lequel est réservé à tous les tuberculeux de couleur.

A la suite d'une blessure au genou, il lui était resté longtemps une lésion de mauvaise nature. Sa fiche, que j'ai vue, en constatait la guérison, obtenue à Marseille, outre son bon état général et l'absence de tuberculose pulmonaire. Néanmoins, en attendant son rapatriement, il passa trois mois dans l'une de ces tristes baraques en planches où meurent quotidiennement une demi-douzaine de nos protégés annamites, canaques, malgaches ou sénégalais.

Koly Ibatan, originaire du Dahomey, était lourd et inharmonieux de traits et de proportions, mais prompt d'esprit. J'ai dit « était » malgré moi, parce que je ne peux m'empêcher de croire qu'on l'a fait mourir.

— Est-il bon, l'hôpital 67 ? lui ai-je demandé.

— Bon pour malades ? non. Bon pour cochons ? oui. Hôpital 67 ? Toi manger beaucoup, manger toutes les choses, mais toi sale même chose animaux. Hôpital Paris ? Hôpital Toulouse ? Hôpital Montauban ? Hôpital Marseille ? Y a toi propre, tout propre ; chambre, cabinets, tout, tout ! Y a propre ton lit, propre ton verre, propre la nourriture, propre les mains de l'infirmier. Y a propre tout, tout, tout ! Y a joli, joli, joli, joli. Tu vas arriver ici : mauvaise baraque, mauvais infirmier sale, sale, sale ! tout sale ! Yaye ! yaye ! yaye ! Infirmier malgache, annamite, sénégalais, lui connaît rien : lui va tou-

cher les morts, lui va porter les linges, lui va pas laver sa main seulement ; lui va prendre ta viande avec sa main sale, sans cuillère même, lui va prendre tes pommes de terre, ton pain, avec sa main sale.

» Toi, tu vas voir major prendre le savon quand lui y a fait rien que te regarder seulement. Tu vas voir lui laver bien sa main longtemps, longtemps, longtemps. Lui va pas prendre maladie, hein ? lui va partir bien propre, lui va gagner maison, famille, tout joli, tout propre !

» Mais infirmier indigène là, lui s'en fout ! lui, y a pas content pour apprendre rien ; lui y a comme toi, malheureux comme toi, y a pleurer comme toi, y a penser rien pour toi, y a penser rien que son pays avec sa famille seulement. Alors, tu vas souffrir, crier, mourir, lui va pas retourner, lui va lire lettre de son famille, lui va partir boire dans cantine pour un peu saouler. Lui y a infirmier, oui ; lui y a pas malade, non ; mais y a même chose malade, malade dans son cœur ; y a pas bon pour soigner malades.

» Yaye ! yaye ! yaye ! yaye ! y a mauvais tout ça ! Sénégalais, Malgaches, Annamites, tous, tous, tous, Français y a rassemblé, comme troupeaux, pour mourir ici.

» La ! la ! la ! la ! la ! Hôpital 67 ? Hôpital 66 ? Hôpital 55 ? Hôpital 86 ? Tous à Fréjus, tous pour tirailleurs ! Tous la même chose ! Français y a mener nous là comme moutons, tous, tous ! Après ? Eux y a quitter, y a aller, y a laisser nous là, pour mourir tout seuls !

» Tu vas mourir hôpital ropéen ? Tu vas pas mourir seul. Tu vas pas cacher ton figure dans ton linge ; tu vas regarder dans la salle pour voir arriver infirmier, infirmière qui va demander.

» — Comment ça va, mon petit ?

» Tu vas pas guérir, non ; tu vas pas voir ton maman, ton papa, ton maison, non ; tu vas mourir, oui ; mais, quand même, tu vas ouvrir les yeux encore, encore, pour voir passer infirmier, infirmière et rire petit peu, tout petit peu avant toi finir.

» Mais 67 ? Ici ? Tu as pas besoin pour regarder rien. Y a tout même chose toi. Tout triste comme toi. Tu vas cacher ton figure dans ton bras, dans ton lit, pour mourir tout seul ! tout seul ! tout seul ! tout seul comme un cochon !

— Vous avez cependant quelquefois des visites ; hier vous avez eu la visite d'un général ?

— Oui, général y a venir, avec colonel aussi. Y a passer dans toutes les salles. Général, y a vieux, colonel, y a gros, gros.

Et Koly, en écartant les bras de son corps et en gonflant d'air ses joues, mime la grosseur du colonel.

— Eux y a passer partout, explique-t-il, mais personne il connaît pas pourquoi faire. Général avec colonel y a entrer dans la salle 24 avec le major. Le major y a parler pour moi, pour mes camarades, d'abord pour tous ceux qui y a côté droit ; alors général avec colonel, tous les deux y a tourner la tête côté droit, sans bouger le corps. Après, major y a passer côté gauche ; alors, général avec colonel, tous les deux y a tourner la tête côté gauche. Mais y a pas regarder moi, ni mon camarade, ni personne, ni dire rien, ni : bonjour ! ni : ça va mieux ? ni rien, rien. Quand général-là lui va passer hôpital ropéen, lui va parler tous les soldats, un peu ; mais, dans hôpital 67, lui va regarder toi comme

les paquets pour le train : Paquet-là y a marqué « rapatrié Dakar », paquet-là y a marqué « rapatrié Cotonou ». Toujours comme ça. Lui parti avec colonel, tous les malades y a dire pour lui : « Général-là y a beaucoup sauvage ! »

— Ils voulaient dire : mauvais ?

— Non, sauvage, sauvage ! Sénégalais-là, hôpital 67, tous dire que Français y a beaucoup sauvages. Sauvage, sauvage lui qui connaît pas rien bon, rien gentil. Moi, j'ai dit : « Non, Français y a pas sauvages ; y a pas tous, tous. Y a beaucoup qui sont gentils. Paris, Toulouse, Lyon, Montauban, Marseille, j'ai vu militaires et civils gentils. Petit garçon de l'instituteur, lui, à Montauban, y a regarder, fort, mon tête tous les matins : — Koly il est plus si noir, maintenant, lui va dire à son père. — Koly il change pas sa couleur, mon enfant, mais lui est bien quand même, il répond son papa. » Non, Français y a pas tous sauvages ; Sénégalais qui dit, y a fou, fou complètement.

— Quand tes camarades vont être rapatriés, malades comme ils le sont, dis-je à Koly, leurs parents aussi vont dire que les Français sont sauvages ?

— Oh ! parents, ils connaissent rien. Personne y a prévenir. Lui qui va dire à eux pour fils mort ou malade, il est fusillé. Parents ils vont pas voir arriver les malades. Sur ta fiche, tu dis, y a mis : rapatrié ? mais y a pas toi guéri, y a toi malade toujours, y a toi mourir, même chose. Tu dis quitter hôpital Fréjus ? oui. Tu dis revoir ton père ? non, non, non ! Toi mourir à la gare, ton camarade mourir dans le train, l'autre Marseille, l'autre sur la mer. Après, tout le reste il va mourir Dakar.

JE suis de retour à Paris depuis un mois, lorsqu'un certain jour de juin 1919, où l'on sonne à la porte, c'est, en l'ouvrant moi-même, un Sénégalais que j'introduis.

Ma pensée est si constamment en allée vers ces chers amis, que je n'éprouve aucun étonnement à ce qu'elle ait réussi à en amener un de Saint-Raphaël jusqu'à moi. Mais pourquoi celui-là ? Je ne le remets pas tout de suite ; du moins, je ne retrouve pas, seule, son nom : Ahmed Mamadou. Il est un de ceux que j'ai vus le plus rarement. Il faisait partie, en février 1919, d'un groupe d'élèves nouveaux que je n'ai pas décrits et qui se présentèrent à l'école après le départ de mes anciens, rapatriés.

Assis aux places laissées vacantes par mes vieux camarades regrettés, je les considérai d'abord comme s'ils étaient responsables de leur disparition. Je leur témoignai de l'humeur ainsi qu'il serait dû à des loups qui auraient dévoré des petits Chaperons Rouges. Mais il fallut bien me rendre à l'évidence : ces Toucouleurs, originaires des environs de Louga, étaient d'une douceur toute particulière. Nous dûmes même, François et moi, désigner l'un d'eux par le surnom de : « Mouton » ; Ahmed reçut celui de « la Chèvre », non qu'il fût capricieux, mais parce que ses longs yeux doux à fleur de tête, sa lèvre supérieure fine et préhensive, ses épaules tombantes, rappelaient le type de cet animal.

Ces braves gens n'eurent pas de chance avec

moi; à peine engagés depuis huit jours dans un programme d'études, j'eus cette grippe dont j'ai déjà parlé au sujet de Samba Penda. J'étais une malade intraitable : je ne voulus jamais m'aliter. Je demeurais jour et nuit enveloppée dans ma robe de chambre, à demi emmaillotée dans une couverture, sur un fauteuil ou sur mon lit, et je recevais toutes les visites. Il est vrai que cette réception ne ressemblait en rien à celles que l'on conçoit ici et où des amis organisent à notre chevet, et à leur gloire, un tournoi vertigineux de conseils, de prévenances, de dévouements.

Je n'aurais pu supporter ces visites-là avec 39 ou 40° de température ; mais celles de mes élèves noirs n'étaient pas fatigantes. Ahmed était de ceux qui, presque chaque soir, venaient frapper à la porte de ma chambre, chargés de pommes de pin, de racines de bruyère pour mon feu, d'oranges, de citrons pour mes boissons. L'un d'eux m'apporta un jour le tronc ébranché d'un jeune pin, presque aussi long que ma chambre. Entrés, ils ne me regardaient qu'une seconde :

— Ça va mieux ?

— Non.

Je ne disais plus un mot. Ils s'installaient sur les chaises, s'asseyaient sur le lit de Jean, s'accroupissaient sur le plancher ; ils attisaient le feu, il lisaient leurs livres de grammaire, ils parlaient de leurs affaires dans leur langue ou en français. Ils étaient si naturels que, loin de m'agiter, leur vue m'incitait à ne pas remuer, de peur de les troubler eux-mêmes, comme il arrive lorsqu'on a la bonne fortune de surprendre les jeux des lapins dans les bois.

En mai 1919 je croyais le caporal Ahmed Mamadou rentré au Sénégal avec ceux de sa compagnie ; mais on l'avait retenu quelques mois de plus en France dans un bataillon de jeunes, démuni de cadres. Il est parmi ceux à qui échoit la faveur de visiter Paris en qualité de décorés et de fils de chef.

C'est pour cela qu'il pend de sa mamelle gauche une croix au bout d'un ruban tout neuf. J'ai vu bien d'autres croix de guerre pendre de la poitrine des militaires ; mais, sur Ahmed Mamadou, elle me rappelle particulièrement celle que je portais presque toujours, à l'âge de cinq ans, sur mon tablier d'écolière, quand je fus trois mois en pension chez les Dames du Saint-Sacrement. Elle ne me fait pas penser à la guerre, elle me fait penser qu'Ahmed Mamadou, comme je le fus, a été bien sage et qu'il n'a pas tiré la langue à la supérieure.

Ma croix me valait le privilège de me promener dans le parc des religieuses et de ramasser des escargots. La sienne vaut, à Ahmed, celui d'aller au Nouveau-Cirque. Ce sera le plus beau souvenir de sa carrière militaire d'avoir vu les phoques jouer au ballon. Ce qui l'a émerveillé beaucoup aussi, c'est de me voir paraître moi-même, ici comme aux « Cistes » à sa simple pression sur le bouton électrique ; et, en entrant, de trouver, ici comme là-bas, le café servi, comme à son intention. C'est très amusant en effet et il rit de bon cœur.

Il a une grosse voix sans nuances avec laquelle il émet souvent l'exclamation : « Ah ! non ! » qui déconcerte notre habitude de la complaisance. On lui demande s'il se plaît à Paris et s'il voudrait y rester :

— Ah ! non. C'est pas bon pour moi, Paris. C'est mieux Saint-Raphaël.

On veut savoir si les Parisiennes sont à son gré :

— Ah ! non. Jolies pour Européens, oui; mais pour Sénégalais, pas beaucoup jolies.

Ahmed a visité les monuments de Paris en compagnie des autres permissionnaires, tandis que je l'ai conduit dans les grands magasins de nouveautés, à la foire des Invalides et chez des amis.

Ahmed est un agréable compagnon : il parle peu et, quand il parle, il ne dit pas de sottises parce qu'il ne parle que de ce qu'il a bien regardé. Il voit avec lucidité les objets qu'on désigne à son attention. Devant l'exposition des machines agricoles, il discerne facilement les rôles des pièces les plus compliquées, malgré que l'agriculture soit rudimentaire dans son pays. De même si, dans un magasin, j'attire son regard sur un costume ou un objet usuel quelconque, il en découvre vite la commodité. Mais il ne se livre à cet examen que par politesse, car Ahmed n'est pas un rêveur et la vie d'une cliente des Galeries Lafayette est une fiction pour un paysan de Louga. Donc, si je ne l'arrête, il se hâte sans rien regarder et, dès lors, j'ai l'impression de promener un brave épagneul de qui la joie de trotter à mes côtés est vive, mais qui regrette que l'endroit choisi pour la promenade, au lieu d'être spacieux comme une avenue, soit hérissé d'obstacles de toute nature et obstrué de foule. Il est plus heureux aux Champs-Élysées. Je l'entraîne cependant dans le Petit Palais où s'ouvre une exposition de peinture. Il ne s'intéresse qu'à celles des toiles qui représentent des

poissons, car il a la passion de la pêche. Toutefois, il remarque la frise qui décore la galerie intérieure du monument :

— Les lions-là, s'étonne-t-il, ils ont des ailes, même chose oiseaux...

— Tu n'aimes pas ça ?

— Si, il fait bien joli !

Rue Royale, le dimanche, je remarque des groupes qui vont à vêpres, à la Madeleine.

— Es-tu déjà entré dans une église ? dis-je à Ahmed.

— Non. Tu veux entrer là-dedans, aujourd'hui ? Si c'est pour toi, oui ; mais si c'est pour moi, non.

— C'est pour toi ; mais ce n'est pas pour te faire dire des prières au Dieu des catholiques ; je sais bien que tu es musulman. C'est seulement pour te faire voir.

Je m'enquiers de son opinion sur le grand orgue :

— Musique-là, il est beau ! dit-il.

C'est la première fois qu'il prononce ce mot et qu'il est aussi grave, mais il sort avec quelque précipitation ; peut-être a-t-il eu peur d'être gardé par le dieu sévère du grand orgue ?

Quand nous arrivons à Montmartre, chez nos amis F., mon amie est couchée, un peu souffrante ; elle fait asseoir Ahmed Mamadou auprès de son lit et lui offre le thé et les gâteaux que l'on apporte à son chevet. A chaque mouvement de son exotique visiteur, elle se récrie, en souriant :

— Qu'il est gentil !

Lui n'a jamais connu d'aussi merveilleuse aventure. Il lui est bien arrivé — rarement — au cours de son séjour en France, de rencontrer des

gens qui lui ont donné un bonjour et une poignée de main cordiaux. Mais qu'une dame blanche le regarde sans cesse, avec attendrissement, et le soigne comme elle ferait de son petit bébé, c'est ce qu'il n'a pas encore vu ; cela ne peut se voir qu'à Paris, avec les lions qui ont des ailes et les phoques qui jouent au ballon. Aussi, quand il est invité à revenir, pour dîner, avec moi, le jeudi suivant et que je parle d'un empêchement, il ne consent pas à perdre sa chance de revoir sa jolie maman nouvelle, et il m'abandonne sans façon : — Si y a pas moyen pour toi venir, me déclare-t-il, c'est pas besoin déranger ; moi, je vais arriver tout seul, jeudi.

Un soir que nous disposons d'une heure, avant le repas, je lui offre une dernière leçon de français. Il doit analyser les noms et les verbes au double point de vue de la grammaire et du sens. Nous ouvrons à la première page venue un ouvrage sur la guerre, pour y prendre un texte. Nous sommes malchanceux, car, au cours de la lecture, je vois venir le mot bordel.

Je pense, tout d'abord, à éviter le passage qui le contient. Je ne me suis jamais trouvée en présence de ce mot avec un soldat ; mais j'ai entendu des soldats, dans les trains, le prononcer avec affectation devant des femmes, avec un gros rire qui m'a apeurée. Ce mot ne déclenche-t-il pas infailliblement ce rire-là chez tous les soldats ? L'uniforme et son poids m'étant inconnus, j'ignore aussi les phénomènes qu'ils produisent.

Je ne vois bien d'Ahmed que sa croix de sagesse et sa langue rose que l'effort d'apprendre inquiète entre ses dents. L'uniforme d'Ahmed

me semble léger comme celui d'une écolière. S'il s'en échappait un rire brutal, cela serait très effrayant. Mais c'est par trop invraisemblable.

Je me rappelle ma classe des Malinqués, si frustes que l'un d'eux me disait, avec un accent auvergnat : Je vas « piger », quand il lui arrivait d'être obligé de quitter la salle d'études une minute. Et cela ne faisait ricaner personne.

J'ai l'impression qu'Ahmed ne ricanera pas si je le place devant un mot cru ; mais si je fuis moi-même celui-ci, mon mouvement me prouvera un peu salie par son contact, et j'en serai gênée auprès de mon élève. J'aime donc mieux m'abandonner au cours du texte, sans grimace.

Ahmed doit s'arrêter après chaque nom : il s'arrête après le nom dont il s'agit comme après les mots précédents et, comme d'habitude, je lui demande :

— Tu connais ce mot?

Les regards d'Ahmed sont descendus au-dessous de la ligne à lire que son doigt garde seul.

— Oui, dit-il simplement.

Comme il n'ajoute rien, c'est moi qui dois parler, selon nos conventions, et je dis au hasard :

— Je suis sûre que ton père, qui est marabout, te dit dans ses lettres de ne pas aller au bordel comme il te dit de ne pas boire de vin.

— Ah, non ! mon père il dit rien ; parce qu'il connaît que pour les garçons y a pas beaucoup moyen empêcher.

Un peu plus loin, dans la même page, se retrouve le même mot, mais cette fois-ci ce n'est pas moi qui m'effraie de l'aborder, c'est Ahmed. Il s'est arrêté devant, sans l'articuler :

— Encore ? fait-il d'un air navré.

Il passe la phrase tout entière et prend l'alinéa suivant.

Ahmed Mamadou ne nous a pas renouvelé souvent ses visites, au cours de ses dix jours de permission, et il n'a accepté qu'une fois de coucher chez nous. Nous avons fini par ne plus insister pour le retenir. Il est un hôte trop inconfortable. Certains invités sont indiscrets par leurs exigences ; ceux qui n'ont pas de besoins du tout le sont aussi un peu. Ahmed ne témoignait que de celui de fumer, et c'était gênant, à la longue, de penser qu'une aussi grosse voix et qu'une aussi active mobilité de ses grands yeux ne s'alimentaient que de la fumée des cigarettes. Il n'acceptait d'autres cadeaux que de tabac. En traversant les magasins, je l'avais invité à choisir une chemise, ou un portefeuille, ou une montre. Il avait refusé net. Au sujet de la montre, il s'était fâché :

— Si tu donnes, je garderai pas même, je vais vendre demain !

Il avait dit d'une collection de vues de Paris, que je voulais lui faire emporter comme souvenir :

— Comme souvenir, tu dis ? tu as le temps, pour envoyer là-bas, au Sénégal, avec ton écriture. Avec ton nom dessus, c'est bon, oui ; mais si tu achètes maintenant, je vais jeter dans la rue.

A citations égales, Damba Dia n'étant pas fils de chef, comme Ahmed Mamadou, ses droits à la permission étaient moindres. Il fallut même, dit-on, pour qu'on les reconnût, l'heureuse circonstance de la mauvaise humeur de son commandant qui rétablit son nom sur la liste, contre son capitaine qui l'avait rayé. L'examen des titres des candidats avait pu cependant être fait à loisir, car depuis trois mois : avril, mai et juin, on venait tous les trois ou quatre matins demander aux intéressés leur identité civile et militaire. Déjà, plus de dix fois, Damba Dia avait répondu : « J'ai vingt-et-un ans, je ne suis pas fils de chef, je suis en France depuis mars 1916, j'ai été blessé et cité le 8 août, je n'ai pas la médaille militaire... » lorsque, la onzième ou douzième fois, il répondit, flegmatique, de cette voix inaltérablement calme dont il est doué :

— J'ai trente ans, je suis fils de chef, je suis monté en France en 1914, j'ai été blessé dix fois et j'ai la médaille militaire.

Suffoqué, le sergent-major s'écria :

— Pourquoi dis-tu tout le contraire de tout ce que tu as toujours dit depuis qu'on te fait les mêmes questions ?

— Eh bien ! justement, puisque voilà cent fois qu'on me demande et que je dis la même chose, je pense que si on vient me le demander encore, c'est qu'on n'est pas content de ma réponse ; c'est pour ça que je fais une autre.

Damba Dia a pu passer à Paris cinq jours en-

tiers chez nous, tandis qu'il en a passé quatre avec ses camarades, à la caserne de Lourcine. Il était vêtu du pantalon kaki, de la chéchia rouge, dun dolman orné de sa fourragère et de sa croix réglementaires, relevé du dépassant d'un col blanc.

Avec ses camarades, il a exploré le métro grâce à son initiative personnelle ; puis, à la suite de son adjudant, il a visité la tour Eiffel, la grande Roue, le tombeau de Napoléon, l'Arc de Triomphe et le Nouveau-Cirque où recevaient, toujours, les phoques.

Avec nous, il a fait la connaissance de quelques-uns de nos amis, de leurs installations et de leur table ; des galeries du musée du Louvre et des magasins de nouveautés ; de la basilique du Sacré-Cœur et de la cathédrale Notre-Dame ; de quelques autobus et tramways ; du jardin des Tuileries ; du jardin d'Acclimatation et du jardin des Plantes ; du Bois de Boulogne ; du parc de Saint-Cloud à l'occasion des courses de chevaux ; d'un grand restaurant ; du cinéma Pathé et de la salle de l'Opéra-Comique, à l'occasion de Carmen.

Quand nous lui avons demandé si, comme Ahmed, il avait aimé voir les phoques au Nouveau-Cirque il nous a répondu :

— Oui, j'ai trouvé bien joli aussi, parce que j'étais bien étonné que des bêtes qui ressemblent les poissons, ils jouent au ballon comme des hommes ; mais quand j'ai vu qu'on leur donne toujours des sardines, j'ai pensé : « Ah ! c'est parce qu'ils sont contents d'attraper les sardines, qu'ils font jeu de ballon comme service militaire. » Mais ça m'amusait bien quand même.

— Tu es monté dans la grande Roue ?

— Oui, mais j'étais pas trop bien, dans ce moment-là, parce que, dans le même compartiment, il y a une demoiselle qu'elle se cachait à côté des soldats américains, quand elle nous a vus arriver. J'ai dit : « Vous avez peur de nous, Mademoiselle ? » Elle a dit que non, mais c'était la vérité, quand même. Aussi, c'était un peu la faute à mes camarades qu'ils parlaient trop fort et qu'ils crachaient dans la voiture. Moi, je connaissais bien qu'ils étaient pas saouls, mais la demoiselle elle pouvait pas le connaître aussi.

Damba Dia ignorait la faune africaine, à l'exception des chameaux et des autruches ; il a été bien heureux de découvrir à Paris les lions, les éléphants, les girafes, les diverses antilopes ; en revanche le jour où il goûte, avec moi, d'une brioche, dans le voisinage du cèdre de Jussieu, il me confie :

— La petite fille avec la robe rouge qui est l'autre côté du chemin, elle a demandé tout de suite à sa mère si je ne suis pas méchant.

— Si je serais venu tout seul, jamais je serais arrivé jusqu'à cette table, ici, nous dit-il au restaurant où nous l'emmenons, Jean et moi. Tellement tout le monde il m'a regardé fort quand je suis entré, j'aurais forcé pour retourner dehors. »

A la fête de Clichy, une foraine, à la vue de son uniforme, lui tend en souriant une carabine pour l'inviter au tir. Il dérobe ses mains et son visage, de l'air gêné d'une personne à qui on rappellerait une intempérance passée : « Non, merci, » dit-il.

Je l'ai perdu dans la basilique du Sacré-Cœur, le jour où nous avons fait l'ascension du dôme. Redescendue plus tôt que lui, je l'avais attendu,

angoissée, près d'une heure, jusqu'à la clôture des portes et je l'avais grondé :

— Pourquoi es-tu resté si longtemps, envolé là-haut comme un pigeon? Le bon Dieu aurait pu s'y tromper, à la fin, et t'y laisser. Tu n'avais donc pas peur qu'on t'enferme ?

— Non, puisque j'étais jamais fatigué pour regarder partout, plus loin que Paris encore.

La plupart des gens qui me voyaient dans la rue, en juillet 1919, avec Damba Dia, pensaient que je pilotais un sauvage à travers la civilisation; d'autres, que je divertissais un permissionnaire, tandis que mes amis croyaient savoir que je satisfaisais la curiosité d'un jeune étranger intelligent et d'un bon élève.

Mais ils avaient tous également tort, car je n'accomplissais aucune de ces tâches.

Au cours de ma vie, je me suis réveillée successivement sur des travaux et des plaisirs à goûter ou à entreprendre, lesquels sont bien connus de tous. Je me suis réveillée sur des devoirs scolaires, sur des vacances, sur des fêtes de fiançailles, sur des problèmes d'art ou d'argent, sur des maladies et des voyages. Récemment, je m'étais réveillée sur la visite d'un jeune parent tourangeau, puis sur celle d'Ahmed Mamadou.

Mais pendant les quelques jours où Damba Dia est venu habiter avec nous, je me suis réveillée sur un événement d'un caractère exceptionnel.

Damba Dia n'étant pas un sauvage — c'est la demoiselle aux soldats américains qui était sauvage — ni un Sénégalais comme Ahmed Mamadou, ni un de mes compatriotes d'une caté-

gorie quelconque, il était un inconnu de tout le monde et il n'avait pas de traits saisissables pour moi. Je veux dire que sa présence ne me chargeait pas d'un autre personnage, elle m'amplifiait seulement.

Tout le temps que je me suis promenée dans Paris, avec Damba Dia, je me suis promenée seule, ainsi que d'habitude, mais comme avec une jolie robe nouvelle, et avec des traits et des regards neufs devant tous les objets.

C'est au musée des Arts Décoratifs que j'ai eu la première fois, en y conduisant Damba Dia, le sentiment du phénomène. Nous y avons lu l'histoire de tous les styles français et nous n'avons passé aucun meuble, tapisserie ou bijou, car, si un peu distraite, je franchissais un objet sans l'examiner, mon compagnon me rappelait en arrière, et, quand je lui ai dit :

— Tu n'es pas fatigué de regarder tant de choses ?

— Oh ! jamais ! m'a-t-il remontré.

C'est à l'instant de cette exclamation que je me suis mise à le considérer, tandis qu'il était en arrêt devant une faïence de Rouen qu'il interrogeait si fort, qu'il semblait vouloir l'ausculter. Il ne me voyait pas, et moi je le voyais enfin clairement sous le déguisement qui le dérobait aux autres. Il était la folle enfant, éprise d'universel, que j'avais été moi-même, à seize ans, lors de mes premières visites aux musées. Je croyais cette jeune fille disparue, et voilà que je la retrouvais dans sa fraîcheur, intacte malgré tant d'années. Elle a d'autres proportions et une tête un peu élargie de jeune chat ou de chérubin noir. C'est imprévu, et cependant cela ne la change pas. Peut-être même est-elle plus ressem-

blante, dans cette toilette mâle. Cette voix et cette couleur de la peau, graves et mates, sont une fort heureuse transposition pour donner l'idée de cette ferveur que j'ai possédée.

Pas plus que moi dans ce temps-là, Damba Dia ne supporte que la critique restreigne l'admiration. Il veut que tout, dans ces galeries et vitrines, soit adorable.

— La clé qui est là, me reproche-t-il, vous ne la trouvez pas jolie ?... Le tableau d'étoffe, de l'autre côté, pourquoi vous ne l'avez pas regardé longtemps ?... Le plat bleu, vous ne l'aimez pas aussi bien que le jaune ?

On dirait, tant il est attentif à saluer toutes les beautés de cette société d'objets d'art, qu'il les prend pour des fées délicieuses, mais qui seraient vindicatives si on ne leur rendait pas tous les hommages qui leur sont dus.

Quand nous entrons dans la salle des costumes d'apparat du premier empire, un poilu provincial quitte juste le trône doré de Napoléon où l'avait fait asseoir le paternel gardien. Ce dernier, aussi accueillant pour le nouvel uniforme que porte Damba Dia, offre à celui-ci le même instant de gloire gratuite. Mais mon compagnon refuse d'un air triste. Le prend-on aussi pour un étranger ?

C'est en vain que des feuilles de papier portent que notre hôte va quitter dans trois jours Paris, et bientôt la France, pour son rapatriement au Sénégal. Nous ne pouvons y croire, ni lui-même. Où donc est la patrie de Damba Dia ? C'est là un point trop délicat pour que le puissent élucider les lourds registres militaires. Pour nous, qui le connaissons bien, rien n'a pu

nous fournir la moindre indication à ce sujet. Son teint ? Un simple artifice comme ceux dont on use en peinture ou en poésie pour qu'un objet, renouvelé d'aspect, ressaisisse notre attention. Damba Dia a un physique différent, pour que je m'arrête et que je m'écrie : « Comme il me ressemble ! » Mais ce n'est pas pour une autre cause. Et la preuve, c'est que je lui ai demandé :

— Est-ce que tu ressembles à ta mère qui est au Sénégal ?

— Ma mère, elle m'a dit toujours que je ressemble personne dans ma famille; puisque ma mère et mon frère, c'est tous les deux la même figure et le même caractère ; et ma sœur aussi, on dit qu'elle est pareille à mon père qui est mort. Alors, quand je ne veux pas faire quelque chose qui est l'habitude dans la maison, là-bas, comme grigri que je ne veux pas garder, ma mère dit qu' « on ne sait pas d'où que tu viens, toi, puisque tu ne veux rien faire comme les autres; pour sûr que tu es descendu de la montagne. »

Nous nous en doutions bien aussi.

Nous lui avons donné une petite chambre d'où l'on découvre la Seine, ses ponts et la tour Eiffel entre les pigeonniers humains à sept étages. Il s'y est installé comme pour la vie, car j'y ai surpris sa contemplation en train de repeindre à neuf tous les objets et mes propres tableaux. Un soir qu'il y rentre pour se coucher, à l'issue d'une soirée passée avec nous dans le monde, je lui dis, avec mon bonsoir :

— Tu n'as pas été bien heureux, aujourd'hui, chez nos amis ; tu n'as rien dit ; tu ne savais plus rire ni remuer ; tu étais pareil à ces pe-

tites bêtes que François t'a montrées dans le jardin des « Cistes » et qui font les mortes quand on les touche. C'est parce qu'il y avait trop de personnes que tu ne connaissais pas, dans le salon, et parce qu'on a dit trop de paroles que tu ne pouvais pas comprendre...

— Oh ! c'est rien, ça. Il faut bien que je m'habitue ! dit-il sérieusement.

A Notre-Dame, il a pris, des yeux, tant de mesures de l'élévation de la nef, du volume des piliers et du rayonnement des rosaces qu'on l'eût dit chargé de la reconstruire dans le cas où elle s'effondrerait.

Il se croit fait, aussi, pour le parc de St-Cloud, le jour où nous y déjeunons avant d'aller aux courses ; et c'est en atteignant les sommets de la ville pour gagner la pelouse que je lui demande soudain :

— C'est-il bien vrai, que tu aimerais vivre en France, t'y marier, y travailler, y demeurer comme nous ? Voudrais-tu habiter demain, pour toute ta vie, cette petite maison-là, à droite ?

Damba Dia regarde attentivement, sans sourire, le modeste immeuble que je lui désigne. Il dévisage, par la grille, l'unique étage avec trois fenêtres, le rez-de-chaussée et le jardinet clos de murs :

— Oui ! fait-il gravement, comme s'il était sur le point de signer le bail.

Le jour de son départ, il pleut. J'en profite pour lui faire faire la revision de quelques notions grammaticales. Je lui explique, en outre, le jeu du conditionnel qu'il ne sait pas encore employer en corrélation avec l'imparfait. Pour accoutumer son oreille à leur proximité illogi-

que, je lui donne à terminer les phrases suivantes :

« Si on ouvrait cette porte, notre chatte... (entrerait).

« S'il faisait beau temps, nous... (sortirions).

« Si Damba Dia ne pouvait revenir en France, il... »

Mon élève s'est décidé facilement à écrire les deux premiers verbes mis entre parenthèses ; mais il ne peut rien trouver d'assez expressif pour traduire son chagrin de ne pouvoir revenir en France. Je le presse en vain. Il appuie sa joue, fort, à la défoncer, sur son poing fermé, mais sa plume reste immobile.

— Voyons, lui dis-je, tu n'as pas besoin de faire une vraie réponse ; tu peux me dire une chose pour rire, par exemple : si Damba Dia ne pouvait revenir en France il... irait en Chine, ou bien, il... dirait : zut ! aux Français.

Son rire, ainsi provoqué, surprend Damba Dia et projette, jusque sur ses dents, les deux larmes qu'il contenait avec peine.

Jean a voulu prendre, avec un kodak, à la dernière minute, un souvenir du passage de notre petit ami dans le décor familial. Malheureusement, le temps est sombre, comme le sujet. Jean plaisante :

— Voyons, Damba, il faut sourire, sans quoi l'appareil ne te verra pas, car il fait déjà nuit un peu, et tu es noir ; mais si tu ris, il verra au moins tes dents qui sont blanches. Si nous n'avons que le portrait de tes dents ce ne sera pas aussi bien que ton portrait tout entier, mais ce sera toujours un souvenir gai.

Ce dernier mot, qui contredit le cœur du patient, achève de tout gâter :

— Je ne peux pas ! confesse-t-il.

— Mais si, tu peux ! insiste Jean. Ne regarde plus l'appareil ; regarde avec moi le petit bateau qui est dans la grande peinture en face de nous ; maintenant, regarde par la fenêtre la fumée du train.

Damba Dia a suivi des yeux le geste de l'opérateur, mais il revient aussi déconfit. Alors, sans que Jean le lui redemande, il recommence une seconde fois tout seul, des yeux, son pèlerinage auprès du petit bateau et de la fumée secourables, mais il ne trouve plus celle-ci, dissipée. Il éclate de rire alors, sans contrainte, mais en renversant si fort la tête en arrière que nous n'avons pu la retrouver sur le cliché le lendemain.

Au moment où il est parti, nous avons embrassé Damba Dia, Jean et moi. Je me souviens qu'après avoir baisé sa joue gauche, je n'ai pu baiser sa joue droite en son milieu. Je n'en ai effleuré que l'angle inférieur, comme il arriverait si on embrassait une personne à l'instant même où elle tombe.

Il est tombé de nos bras, cet inconnu de notre monde, dont l'âme avait la fleur et le goût des fruits que l'on cueille sur l'arbre, et il a emporté sa vision, qu'il m'avait prêtée, comme les Baïdi, les Saër, les Ghibi emportèrent la leur, qui les faisait sourire, tout seuls, à des pierres.

Maintenant, je ne sais comment m'avouer à moi-même mes vieux regards et, à tout ce qui m'entoure, les épargner.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
CHAPITRE I ^{er} : Le Bois d'oliviers	11
CHAPITRE II : Les Sosies	23
CHAPITRE III : La Colombe noire	30
CHAPITRE IV : La Statue égyptienne.....	52
CHAPITRE V : Le Peuplier	66
CHAPITRE VI : La Guêpe blessée	76
CHAPITRE VII : Les Mauvais sujets	85
CHAPITRE VIII : Le Portrait de la lune.....	99
CHAPITRE IX : Le Couteau de bois.....	117
CHAPITRE X : L'Ecolier invisible	125
CHAPITRE XI : Le Verbe aimer.....	129
CHAPITRE XII : Les Cannibales	135
CHAPITRE XIII : Le Bourreau.....	147
CHAPITRE XIV : Le Geai	152
CHAPITRE XV : Le Soufflé au fromage	159
CHAPITRE XVI : Les Guirlandes	167
CHAPITRE XVII : La Partie d'auto	176
CHAPITRE XVIII : La Lettre d'injures	204
CHAPITRE XIX : Le Petit cochon	211
CHAPITRE XX : Le Courrier héroïque.....	216
CHAPITRE XXI : La Visite du roi.....	228
CHAPITRE XXII : La Création de l'homme....	238
CHAPITRE XXIII : La Moire de la rivière....	257
CHAPITRE XXIV : Le Général sauvage	271
CHAPITRE XXV : L'Epagneul dans les magasins.	275
CHAPITRE XXVI : Le Fruit cueilli sur l'arbre..	283

On acheva l'impression de ce livre le 25 septembre 1920, sur les presses d'Henri Diéval, 57, rue de Seine. Le tirage à part comprend vingt exemplaires sur papier de Corée numérotés de 1 à 20.





DT

Cousturier, Lucie

549

Des

moi

C

KET

Y

